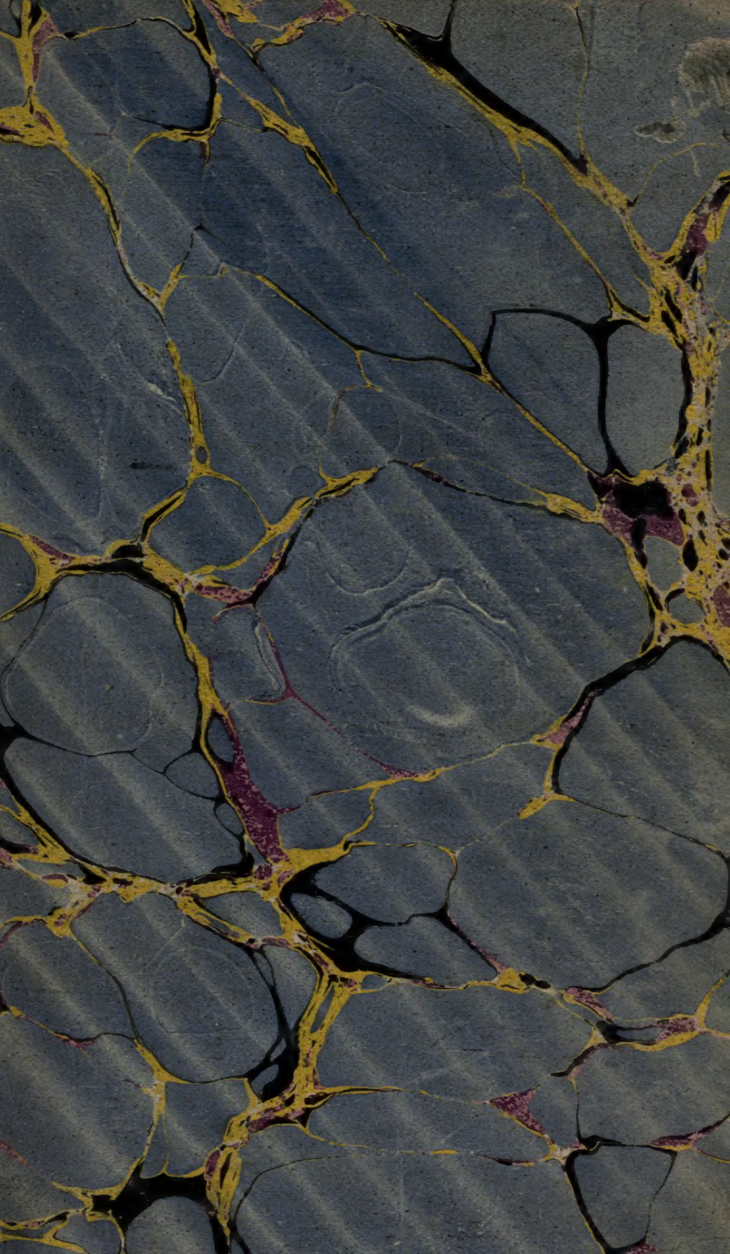










Monsieur et Madame Moloch

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

Le Scorpion. 1 volume.	3 50
Chonchette. 1 volume.	3 50
Mademoiselle Jaufre. 1 volume.	3 50
Cousine Laura. 1 volume.	3 50
La Confession d'un Amant. 1 volume.	3 50
L'Automne d'une Femme. 1 volume.	3 50
Lettres de Femmes. 1 volume.	3 50
Nouvelles Lettres de Femmes. 1 volume. . . .	3 50
Dernières Lettres de Femmes. 1 volume	3 50
Les Demi-Vierges. 1 volume.	3 50
Notre Compagne (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50
Le Jardin secret. 1 volume	3 50
Trois Nouvelles *(Nimba. — Le Mariage de Julienne. — Le Moulin de Nazareth)*. 1 vol.	3 50
Les Vierges Fortes. — Frédérique. 1 volume. . .	3 50
— — Léa. 1 volume..	3 50
L'Heureux Ménage. 1 volume.	3 50
Le Pas Relevé (Nouvelles). 1 volume.	3 50
La Plus Faible, comédie en quatre actes, en prose, *représentée au Théâtre-Français*. 1 volume.	3 50
La Princesse d'Erminge, roman. 1 volume . . .	3 50

ÉDITION ILLUSTRÉE

Lettres de Femmes. 1 volume in-18..	3 50
Les Demi-Vierges. 1 volume in-18.	3 50
Le Domino Jaune. 1 volume in-18.	3 50
Chonchette. 1 volume in-18.	3 50
L'Automne d'une Femme. 1 volume in-18. . . .	3 50
Le Scorpion. 1 volume in-18.	3 50
La Confession d'un Amant. 1 volume in-18. .	3 50
Cousine Laura. 1 volume in-18.	3 50
Le Jardin secret. 1 volume in-18.	3 50
Mademoiselle Jaufre. 1 volume in-18	3 50
L'Accordeur aveugle. 1 volume petit in-8°. . .	6 »
Le Moulin de Nazareth. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »
Le Mariage de Julienne. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Le Scorpion. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte.	6 »
Chonchette. 1 vol. in-12.	6 »

MARCEL PRÉVOST

Monsieur et Madame Moloch



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVI



Monsieur et Madame Moloch

PREMIÈRE PARTIE

I



UAND, par l'express de l'après-midi, on va de Carlsbad à Rothberg, chef-lieu de la petite principauté du même nom, aux confins de la Thuringe et de la Franconie, on attend un peu plus de trois quarts d'heure à Steinach, d'où part la voiture publique pour Rothberg. La raison de cette attente est que la voiture de Rothberg récolte aussi les voyageurs venant d'Erfurt. Or

l'express d'Erfurt arrive à Steinach quarante-sept minutes après celui de Carlsbad.

Quarante-sept minutes, c'est plus qu'il en faut pour visiter Steinach. Cette ancienne capitale de la principauté de Rothberg-Steinach est gouvernée par les Hohenzollern depuis 1866. Proche de la gare, une ville neuve s'est bâtie, maisons en pierre d'une redoutable architecture prussienne, magasins à la mode berlinoise, tramways à trolley. Plus bas, vers la rivière appelée Rotha, somnole la vieille cité de Thuringe, ardoises et pans de bois, Rathaus du XVe siècle, statue équestre du margrave Louis-Ulrich. Les étrangers, munis du guide rouge, vont en pèlerinage jusqu'à la place du Rathaus, faire connaissance avec la joviale figure du margrave. Les Prussiens de passage, dédaignant la ville ancienne, se promènent dans la Kaiserstrasse, admirent l'architecture néo-nationale, les tramways électriques, les magasins. Quant aux gens du pays, ils se gardent bien de quitter la salle d'attente, où, sur des tables ornées de napperons rouges et bleus, on détaille certaine bière qui n'est pas méprisable.

Dix mois de séjour à Rothberg, en qualité de précepteur du jeune prince héritier, m'avaient suffisamment enseigné l'attrait d'une loyale bière de Thuringe, pour que, par cette après-midi d'août

toute luisante de jaune soleil, mon premier soin, en descendant du train de Carlsbad, fût de m'attabler dans la salle d'attente... Mlle Crescenz Binger, assise au comptoir, me reconnut, d'un sourire : c'était une petite personne fort maigre, tout empaquetée de noir, sauf une collerette de fausse dentelle bise. Elle avait la figure d'un oiseau de nuit, les cheveux pauvres, la bouche mince, les yeux couleur de café trop dilué. Elle vint d'elle-même déposer devant moi le pot de grès qui, sous l'armet d'étain, bavait de la mousse blonde. Elle accompagna ce geste d'un long regard qui semblait dire : « Avec ce pot, je vous offre ma vie!... » De fait, j'avais cru naguère — fatuité bien française — que Mlle Crescenz Binger était éprise de moi. Mais cette illusion me fut enlevée du jour où, entrant à l'improviste dans la salle d'attente, je surpris cette jeune personne sentimentale embrassant éperdument Herr Graus, principal citoyen de Rothberg, propriétaire-hôtelier des villas Luftkurort, c'est-à-dire du Lieu-de-cure-d'air qui avoisine le château.

Tandis que je buvais les premières gorgées, le brouhaha de l'arrivée continua d'animer la petite gare. Mlle Binger distribua d'autres cruches à d'autres buveurs avec le même sourire d'offrande intégrale. Des bagages furent roulés, des appels

de voix se heurtèrent. Puis le train repartit ; les voyageurs se dispersèrent ; les buveurs rafraîchis quittèrent la gare. Je demeurai seul dans la salle en tête à tête avec ma cruche entamée.

— M. le docteur attend la voiture de Rothberg? murmura la voix charmante, vraiment charmante, de M[lle] Binger.

Je répliquai que j'attendais non seulement la voiture de Rothberg, mais aussi le train venant d'Erfurt, qui devait m'amener quelqu'un de connaissance.

— Et M. le docteur a été à Carlsbad pour préparer le prochain voyage de Son Altesse la princesse régnante?

Cette fois je me contentai d'un vague signe de tête. A part moi, je pensais : « Encore une indiscrétion de Herr Graus! Il renseigne décidément sa bien-aimée sur tous les menus incidents de la cour. »

La demoiselle de comptoir n'insista pas. Elle parut retomber dans une rêverie profonde, et ses yeux café trop clair regardèrent dans le vague. Que voyait-elle dans ce vague? Un officier prussien, Herr Graus ou moi-même? Je ne m'attardai pas à résoudre cette énigme et je me pris à méditer pour mon propre compte.

Il était trois heures un peu passées. La salle d'attente, avec ses boiseries jaunes et son papier

imitant la planche de chêne, était envahie par un soleil oblique, pas trop ardent, qui jouait sur l'étain des bocks, sur les cheveux fades de la caissière, sur une glace attachée au mur, en face de moi. Je jetai les yeux sur cette glace. Elle me renvoya l'image d'un jeune homme assis devant un bock. Ce jeune homme, assez élégamment vêtu d'un complet gris fer, ne paraissait guère plus de vingt ans; je savais toutefois qu'il en avait vingt-six, puisque ce jeune homme, c'était moi-même. Je le regardai curieusement, comme on regarde un étranger. Aussitôt le jeune homme de la glace se composa une mine grave : mais son visage juvénile, régulier, encadré de cheveux abondants, ses yeux bleus bien ouverts, sa bouche qui avait peine à s'empêcher de sourire, démentaient et raillaient cet effort de sévérité.

« Louis Dubert, dis-je mentalement à cette image ironique, pourquoi avez-vous aujourd'hui des idées couleur de soleil?... Mon garçon, votre cas n'est pas si brillant! Vous êtes pauvre, et pauvre après avoir cru être riche, ce qui est pire. Jusqu'à l'an passé, vous étiez un jeune bourgeois de Paris, vaguement attaché aux Affaires étrangères, faisant pour son agrément de la métaphysique et des vers invertébrés. Votre père était un financier considérable, maître du marché de la betterave. Certes il ne s'occupait pas beaucoup

de vous ni de votre jeune sœur Gritte! C'était un financier mondain. Resté veuf trop jeune, il s'employait avec trop de zèle à protéger les artistes. Mais enfin il ne vous laissait manquer de rien, pas même du superflu. Votre agréable inutilité et l'affection tendre qui vous unit à Gritte suffisaient à vous rendre heureux.

« La betterave a trahi le financier, qui a perdu du coup sa fortune et sa vie. Il a fallu mettre l'insouciante Gritte à Vernon, dans la pension des filles de légionnaires. Vous-même avez été trop content, grâce à l'appui de votre ministre, d'accepter cette place de précepteur de prince, au fin fond de l'Allemagne, avec 5000 marks d'appointements! Depuis ces catastrophes, dix mois à peine ont passé... Louis Dubert, il est encore trop tôt pour sourire! »

Ainsi, comme un régent maussade frappe de la règle son pupitre pour empêcher les élèves de se dissiper et de rire, je cinglais ma mémoire avec le souvenir de toutes mes raisons de tristesse, réunies en faisceau. L'un de ces plus tristes souvenirs était mon arrivée à Rothberg, l'hiver précédent. C'était au temps de Noël... Les sapins, les hêtres et les mélèzes de la Rotha dormaient transis sous leur manteau de neige; pour la première fois, je montais, dans une voiture de Herr Graus, les neuf kilomètres de côte qui séparent

Steinach de Rothberg. Je montais par la nuit et le vent, comme le cavalier du roi des Aulnes. La triste nuit, le triste vent! N'était-ce pas la porte d'une prison, cette poterne farouche où s'engagea la voiture, éclairant de ses lanternes le portier du château, qui me parut le geôlier? Tout en lampant la bière de M[lle] Crescenz Binger, je me plus à évoquer cette apparition du Hof-portier Krebs, au jaune des lanternes, cette face à grosse barbe grise, ce haut corps galonné, aplati contre le mur pour laisser passer la voiture... Et je crus que je tenais ma mélancolie...

Mais la plus indécente gaîté de vivre protesta aussitôt au dedans de moi. La figure du Hof-portier Krebs s'effaca, à peine surgie, comme une buée sur un miroir, tandis que deux visages infiniment plus gracieux, quoique inégalement gracieux, deux visages féminins, se jouaient à sa place.

Il me redevint manifeste que j'avais vingt-six ans; qu'aujourd'hui, par une après-midi d'août, pleine de soleil, j'étais assis devant une cruche de bière savoureuse à la gare de Steinach, arrivant de Carslbad et attendant le train d'Erfurt. Mes mains cherchèrent d'elles-mêmes mon portefeuille dans la poche intérieure de mon veston, comme si elles eussent voulu me mettre une fois

de plus sous les yeux les raisons que j'avais de sourire à la destinée. Ces raisons étaient deux lettres, que je me décidai aussitôt à relire.

La première lettre, timbrée de France, et griffonnée d'une écriture un peu garçonnière, disait :

« Veine! joie! Hip! mon Loup chéri, je pars demain pour l'Allemagne, pour le pays de ton prince, et surtout *pour toi,* mon grand, mon Loup! J'ai peine à croire que c'est vrai, que c'est la chose de demain; que je fais une vraie malle; que j'y mets une certaine robe, non, deux certaines robes! ils verront ça, les Rothbergeois, et le prince, et toi! Où en étais-je?... Oui! penser que ta Gritte bien vivante et bien éveillée prendra demain un train sur le coup de sept heures du soir et que mardi, vers quatre heures, elle tombera dans les bras de son Loup chéri, lui brouillera sa belle raie pour le faire enrager, lui tirera la moustache, luttera à mains plates avec lui et lui racontera sa vie depuis dix mois!... Car tu comprends, il y a des tas de choses que je n'ai pas mises dans mes lettres... C'est effrayant, ce que je vais parler, mardi!... Ouvre tes oreilles de Loup. Et tu parleras aussi, tu me raconteras tout ce que tu vois, des choses nouvelles et extraordinaires, car tu as beau me dire que c'est triste, là-bas, c'est toujours plus folâtre que

céans, comme eût dit notre fondatrice, la mère Maintenon! Hip! hip! je vais revoir Loup! Et toi, es-tu content? Je ne trouve pas ta dernière lettre assez exubérante, assez toquée. Tu me dis des choses précises, des explications sur les changements de train, sur les horaires. Je m'en fiche, de tout cela, Loup, entends-tu? Je veux que tu sois comme moi, éperdu de joie, fou à l'idée que nous allons nous rejoindre! (Tu sais? il est vraiment très gentil, ton prince, de t'avoir autorisé à ne pas habiter le château pendant mon séjour à Rothberg; nous allons faire, toi et moi, un délicieux petit ménage en liberté. Tandis que si j'avais dû vivre au château, même avec toi, je me serais toujours sentie un peu pensionnaire. C'est que je n'ai pas, comme toi, l'habitude des Cours...) Dieu! que je vais te cramponner pendant cinq semaines : tu ne peux pas t'en faire une idée. Les mois passés loin de toi ont été si durs! bien plus durs que mes lettres ne te le disaient. Je me suis rendu compte de ce qu'avait été mon bonheur quand nous nous voyions tous les jours! Sotte que j'étais! je me contentais alors d'être heureuse, sans penser tout le temps : Comme je suis heureuse!... Tu vois, moi, je ne sais pas ce que je te raconte, je perds le fil; ce n'est pas comme toi, espèce de précepteur de prince, avec tes horaires de trains et tes indica-

tions du côté où il faut regarder le paysage! Je me moque du paysage, Bædeker aux oreilles de Loup! Sache cependant (si toutefois Mme la directrice ne te l'a pas écrit) que je voyagerai jusqu'à Erfurt avec des gens très bien, des gens d'ambassade chargés d'empêcher qu'on enlève ta Gritte en route. A Erfurt, par exemple, on me livre à moi-même. Les gens très bien continuent sur Dresde. Il ne tiendra qu'à moi, au lieu d'aller te retrouver, de me faire capter par un général prussien. Tu n'es pas un peu inquiet? un peu jaloux? Tu étais jaloux avant de me quitter!...

« Voilà. Je t'aime, mon grand Loup, et je t'embrasse de tout mon cœur sur ta raie, sur tes yeux. Je me pelotonne dans toi, sur tes genoux, tu sais? comme quand je fais la « toute petite fille ».

« GRITTE.

« *P.-S.* — Je suppose qu'il y a un tennis, là-bas, chez ton souverain? »

... Avoir une sœur de douze ans plus jeune que soi, s'en divertir d'abord comme d'une poupée vivante, puis comme d'une compagne de jeux qu'on protège et qu'on enseigne; puis, à l'époque où, soi-même, on est agité par la jeunesse vigoureuse, la voir s'épanouir jeune fille,

résumer toutes les séductions de cette troublante espèce à laquelle un Français pense uniquement vers la vingtième année : la femme, et en jouir sans émoi ! Sentir les bras frais d'une jeune fille vous enlacer le cou, le parfum de ses cheveux vous monter aux narines, cueillir le tendre regard de ses yeux, et que tout cela soit sain, calmant, fortifiant : voilà une joie très rare, réservée aux grands frères qui ont pratiqué une tendre intimité avec une sœur beaucoup moins âgée qu'eux-mêmes. Gritte, née en 1890, n'avait guère connu notre mère, morte en 1896. On ne saurait dire non plus qu'elle eût beaucoup connu notre père, qui vivait principalement hors de chez lui. Ce fut donc moi l'éducateur de Gritte, jusqu'à la catastrophe qui nous ruina et emporta notre père. Mais le bien que je fis à Gritte, Gritte me le rendit au centuple. Cette présence pure m'empêcha de pratiquer vis-à-vis des femmes en général les théories brutales ou dédaigneuses de mes contemporains. Jeune, oisif, riche, libre dans Paris, certes je n'eus pas la vie d'un moine. Mais du moins je ne professai pas que « toutes les femmes sont des grues » ni que l'amour est un simple geste. Une petite fleur bleue de France prospérait dans mon cœur quand je partis pour l'Allemagne.

... Comme j'évoquais ces souvenirs, ayant

renfermé la lettre de Gritte dans mon portefeuille, un employé à mine et à costume de soldat entra dans la salle; sa voix irritée proclama que le train d'Erfurt avait sept minutes de retard. Après quoi, il regarda d'un air menaçant cette tendre momie de Mlle Binger et moi-même, comme pour nous avertir que nous n'avions pas à récriminer, qu'un train prussien a le droit d'être en retard et que, sur une ligne prussienne, les voyageurs sont les sujets du train, émanation de l'Empereur. Mlle Binger écouta cet avis et subit ce regard avec l'indifférence d'une âme déliée de toute attache terrestre. Quant à moi, l'irruption de ce fonctionnaire me fournit l'entr'acte dont mes scrupules avaient besoin pour relire, après la lettre de Gritte, une autre lettre féminine, — moins parfaitement pure.

Cette autre lettre, plus longue, était aussi écrite en français, mais d'une écriture plus large, plus étudiée, et nettement allemande, grâce à l'aspect des *r*, des *m* et des *a* : quatre pages de papier bleuâtre, timbrées d'une simple couronne d'or fermée, parfumée d'une légère odeur de jicky... Les jeux de la psychologie sentimentale m'avaient toujours diverti. Je m'avouai, sans m'en absoudre, que les plaisirs nés des deux lettres se mêlaient, inextricables, dans ma joie présente.

Celle-ci était datée de l'avant-veille, et du château de Rothberg. Je l'avais reçue la veille à Carlsbad.

« Vous êtes prié, mon ami, — disait-elle, — d'évoquer devant vos yeux (vos yeux couleur du ciel de France) le buen-retiro où j'aime à entendre votre voix me lire le cher Verlaine, Baudelaire, et aussi Octave Feuillet et George Sand... Vous imaginez, n'est-ce pas? Une heure après minuit. Le château est endormi autour de moi. Un grand silence, un peu effrayant. Tout à l'heure, de ma fenêtre, j'ai regardé vers la vallée de la Rotha en soulevant les rideaux; la lune a disparu, mais il y a tant d'étoiles, et surtout notre Véga! (Il faut que vous regardiez aussi notre Véga dès qu'elle paraît : et quand elle paraîtra, vous penserez que c'est mon regard qui se reflète dans Véga.) On n'entendait dans la profonde vallée que le murmure de la Rotha, bondissant de roche en roche comme l'Ilse de Heine. En face de moi, les villas de ce Luftkurort que je déteste piquaient encore quelques points de clarté. Je vous donnai alors ma pensée, que vous devrez mettre bien vite dans votre cœur comme un très précieux pétale de fleur.

« Mais pensez-vous seulement encore à notre triste et glorieux Rothberg, et à la prisonnière

languissante qui l'habite, prisonnière de son rang et de sa fidélité allemande? Je n'ose le croire. Vous êtes un jeune Français, c'est-à-dire un être spirituel, charmant... et léger. Ce voyage à Carlsbad a été pour vous une sortie d'écolier; à Carlsbad, je suis bien certaine que vous vous divertissez beaucoup. C'est rempli de créatures jolies et faciles. Et jamais on ne vit un Français tranquille parmi de jolies et faciles créatures.

« Je vous taquine. Je suis injuste. Je vous estime trop pour penser qu'une certaine image puisse céder la place à celles de femmes quelconques. Vous avez le cœur trop noble, et le sens de l'importance des choses. Votre absence est un service que vous me rendez; il me plaît que ce soit vous qui m'installiez, qui me choisissiez mon gîte, afin qu'en septembre, quand j'y serai loin de vous, vous puissiez évoquer à votre tour les lieux où je vivrai. (Du reste je m'arrangerai avec le prince pour avoir besoin de vous, alors, au moins durant quelques jours.) Je suis sûre que vous m'aurez trouvé un très bon nid. N'oubliez pas que la chambre de bains soit munie d'un appareil pour chauffer le linge : j'ai tant souffert de ce manque, l'an passé, à Marienbad, où Bertha devait chauffer mon linge directement sur un horrible poêle à pétrole!

« J'entends la sentinelle qui fait sa tournée dans le chemin de ronde, au pied de ma fenêtre; son pas solide et discipliné évoque pour moi la sécurité et la force allemandes, autour de ma solitude. Hélas! une telle force, une telle sécurité, ne suffisent plus à mon repos. Cette nuit comme la précédente je dormirai mal... Il me manquera la sensation que, non loin de moi, dans cet immense château, habite mon cher héréditaire ennemi. Il ne me défend pas des dangers physiques comme la forte sentinelle allemande; mais il sait chasser loin de moi les affreuses mélancolies qui montent, pour moi, des profondeurs de cette trop sublime vallée et des méditations sur les conditions de ma vie... O mon poète et professeur, votre élève veut vous avouer qu'elle se juge isolée loin de vous. Et elle a quelque chagrin de penser que, durant cinq longues semaines, même après votre retour, vous ne dormirez plus sous son toit.

« J'ai refait, toute seule, nos pèlerinages favoris... le Maria-Helena-Sitz, Grippstein, les bois du Thiergarten, le pavillon de la Fasanerie. Les paysages que nous avions trouvés si beaux ensemble, si souriants, avaient perdu leur sourire et, il me semblait, quelque peu aussi de leur beauté. Mais que dis-je là? J'oublie vraiment et qui je suis et qui je dois être. Il faut que vous

m'inspiriez une étrange confiance pour recevoir de moi de tels aveux! En êtes-vous fier, au moins? Dites-le-moi pour que je sois moins confuse et moins irritée contre moi-même.

« J'attends une lettre de vous demain à la première heure. De grâce, qu'elle m'apporte *vous* tel que vous êtes lorsque je vous ai près de moi, et non pas un fonctionnaire respectueux (comme la dernière que j'ai reçue.) Mon ami! je suis lasse du respect! Depuis que je suis toute petite on me fatigue avec le respect. J'ai vécu dans le respect à la cour d'Erlenburg, toute ma jeunesse... J'ai retrouvé le respect comme princesse régnante de Rothberg où tout le monde me respecte, même mon mari!... Vous, mon nouveau sujet, je vous délie du devoir de respect envers votre souveraine et amie. Est-ce dit? Et recevrai-je enfin la lettre désirée, non du sujet mais de l'ami, la lettre que l'amie n'osera laisser lire à la souveraine?

« Je me hâte de fermer cette lettre : je la déchirerais peut-être si je la relisais.

« Else, princesse de Rothberg.

« *P.-S.* — Mlle de Bohlberg me recommande de vous dire de ne pas oublier de rassortir les quatre petits verres qui manquent à mon service

à liqueurs. Elle vous rappelle l'adresse : Stinde, Hoflieferant, Bergstrasse, 28.

« *Deuxième P.-S.* — Croiriez-vous que j'ai dû, ce soir encore, avoir à souper au château le ministre de la police Drontheim, son énorme femme, et sa sœur Frika? *On* n'a gardé aucune mesure avec Frika. *On* s'est égaré dans le parc anglais, seul avec elle... Pensez combien, en ces minutes, mon cœur a librement battu pour vous! »

Était-ce d'avoir lu, juste l'instant d'avant, la lettre rafraîchissante de Gritte? Je relus celle-ci avec une lucidité, un sang-froid de notaire. Pourtant, l'avant-veille, quand je l'avais reçue à Carlsbad, elle m'avait quelque peu grisé. Je m'étais mis à danser sur le tapis de la chambre d'hôtel; après quoi, je m'étais attentivement regardé dans la glace de l'armoire; j'avais arrangé presque tendrement mes cheveux et ma cravate; finalement, je m'étais déclaré à moi-même que tout s'expliquait et que ma souveraine avait bon goût... Aux environs de vingt-cinq ans, la vanité contribue plus que les sens ou que le cœur à pousser un jeune Français vers l'amour. Il se trouvait qu'au moment où j'avais quitté la France, j'attendais encore un incident notable

dans ma vie sentimentale. Celui-ci était notable entre tous : une princesse régnante! Je me persuadais aisément que j'avais pressenti une telle aventure, que je m'étais gardé pour elle. Et le jour où, à Carlsbad, je reçus cette lettre, je baisai comme un collégien les jambages qui formaient le nom d'Else, et je baisai aussi la photographie placée sur ma table qui représentait « ma souveraine » couronnée, ses épaules nues à demi couvertes par le manteau de Cour. Et il me plut de ne pas remarquer que cette photographie datait d'une dizaine d'années.

Ainsi m'étais-je comporté dans ma chambre d'hôtel à Carlsbad, après une journée vouée au service à liqueurs et à la salle de bains. Aujourd'hui, dans la gare de Steinach, cinq minutes avant l'arrivée de ma sœur Gritte, une merveilleuse clairvoyance décomposait, analysait pour moi toutes les phrases de cette même lettre. J'y lisais le caractère de la princesse. Bonne! oh! la bonté même, incapable de causer un mal volontaire : sa douceur tempérée par une extrême fierté de son rang (encore qu'elle n'en voulût pas convenir) et par un chauvinisme allemand très violent (encore qu'elle s'en défendît et qu'elle le raillât chez le prince son mari). Obsédée par le romanesque et par toute la sentimentalité germanique. Pour la première fois je compris

qu'elle n'entendait rien à la nature, qu'elle la voyait à travers les poètes. Il me parut aussi qu'elle manquait de tact, ce dont je m'étais déjà aperçu antérieurement : les recommandations sur la verrerie à remplacer, sur la nécessité d'un chauffe-linge, suivant de près les effusions et les aveux, me remettaient à ma place de domestique supérieur. Et le post-scriptum relatif aux infidélités du prince, à ses amours avec Mlle Friederika de Drontheim, mis là comme une suprême excuse au ton de toute la lettre, me causait aussi un léger malaise.

... Mais trêve d'analyse : voici que s'annonce le train d'Erfurt. Les voyageurs, les amis des voyageurs s'empressent. Je laisse mon écot sur la nappe, à côté de la cruche à demi vidée, et, après avoir adressé à Mlle Crescenz un sourire qu'elle me rend, si l'on peut ainsi s'exprimer, au centuple, je cours moi-même vers le quai.

En uniforme rouge galonné d'or, également comparable à un portier d'hôtel ou à un général bolivien, le chef de gare de Steinach présidait à la manœuvre de trois malles et d'un panier de poulets, grave comme un capitaine qui livre un combat décisif.

« Gritte, pensai-je en scrutant l'horizon boisé par où tout à l'heure jaillirait le train ; Gritte, ma

sœur, ma Providence mignonne, c'est toi seule que j'aime, décidément. »

Abîmes du cœur! disaient les romantiques. Tandis que j'adressais à Gritte cette oraison jaculatoire, une voix intime protesta en moi. Et, comme parfois, au désert, les ermites ne savaient plus si c'était le bon ou le mauvais ange qui leur chuchotait à l'oreille, je ne sus pas distinguer si cette voix était celle de ma conscience, celle de ma vanité, ou tout simplement celle de mes sens.

« Ingrat! disait cette voix... Pourquoi renies-tu l'autre Providence féminine qui t'a accueilli ici? Rappelle-toi ton angoisse quand tu franchis la poterne du Château! Rappelle-toi les révoltes de ton orgueil en présence du major, comte de Marbach, et du prince lui-même! Qui t'a fait la vie supportable et même douce, en te manifestant hardiment sa bienveillance, aussitôt imitée par la servile petite Cour, par le Hof-intendant Lipawski, par le ministre Drontheim, par les magistrats, par l'aumônier? Sans cette protection féminine, tes dix mois de séjour à Rothberg eussent-ils été tolérables? Et puis, elle est jolie, cette Providence... Juste à la veille du déclin, peut-être, mais encore exquise, réputée telle dans toute la contrée... Un peu artificielle dans sa sentimentalité, dans son admiration de la nature? qu'importe, si sa présence a coloré pour

toi les paysages que vous voyez ensemble! Défaut de tact? qu'importe, si son cœur est sincère, et il est sincère, tu le sais!... Allemande? peux-tu lui reprocher d'aimer son pays, d'admirer une force, une prospérité, qui sont réelles? Enfin elle t'aime, et c'est le fond des choses. Laisse-toi aimer, et ne ratiocine pas tant sur ton bonheur... »

A ce moment, le soleil d'août me parut éclairer, plus radieux, le cercle de collines velues qui environnait la petite gare... J'acceptai décidément toute ma joie de vivre, et, pures ou non, je me résolus à boire aux sources d'où me semblait jaillir le bonheur. Soudain une grosse locomotive déboucha du tunnel tout proche. Elle fonça vers la gare : bientôt toute la masse du train s'arrêta dans un fracas de freins et de roues grinçantes. La portière d'un compartiment s'ouvrit juste devant moi : et Gritte se précipita dans mes bras.

Ce fut une minute savoureuse. Plus grand que Gritte de dix centimètres, je l'avais soulevée de terre : elle nichait sa tête entre mon épaule et ma figure, je sentais la fraîcheur de sa joue contre mon visage, et toute la vivante jeunesse, tout le parfum de fleur de cet être chéri, je les respirais. Quand je la reposai à terre, Gritte murmura :

— Ah! c'est bon...

Et, me sautant au cou de nouveau, elle m'embrassa encore, et manqua faire tomber mon chapeau. Alors elle prit mon bras libre (l'autre portait son petit sac) et me dit, me regardant de la tête aux pieds :

— Tu es toujours beau, mon Loup... Pas un des frères de mes compagnes, que je vois les jours de parloir, n'est beau comme toi... Oui, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à une honnête bourgeoise, coiffée d'un chapeau à coques beiges, qui, aux côtés de son époux, écarquillait les yeux et les oreilles à la vue de deux étrangers si librement tendres; oui, mon frère est très beau, plus beau que votre fadasse de mari à lunettes!

— Et toi, lui dis-je en baisant sa main nue, tu es bien la plus ravissante petite Française que l'on puisse expédier en Thuringe... C'est joliment agréable d'en voir une de ton espèce, quand on en a été privé depuis dix mois... Ton voyage?

— Excellent. Écoute. Le monsieur et la dame très bien qui m'ont accompagnée jusqu'à Erfurt sont M. et Mme de la Courtellerie, attachés à Pétersbourg... C'est ton ex-ministre qui les a procurés. Un peu snobs et raseurs, mais très gentils pour moi... Écoute encore...

Ceci se passait sur le quai de la gare, emplie en ce moment du brouhaha du débarquement. Le chef rouge et or comptait d'un œil sévère les voyageurs, comme autant de prisonniers d'une récente bataille. A l'entrée des bâtiments, le redoutable annonciateur des retards arrachait les billets aux doigts des voyageurs; on eût dit qu'il vérifiait l'écrou. De brefs commandements militaires s'échangeaient au long du train. Le train siffla sec, s'ébranla, grinça, repartit... Nous pénétrâmes dans la gare où nous attendîmes nos bagages.

— Pourquoi, me demanda Gritte, ces gens galonnés d'Allemagne font-ils tant d'embarras, tout cela pour qu'en fin de compte les trains arrivent en retard, comme en France? Chez nous, du moins, cela se passe à la bonne franquette.

— Beaucoup de choses, répliquai-je dogmatiquement, marchent cependant, ici, mieux qu'en France.

Gritte me regarda : ses beaux yeux gris, sa bouche ferme, toute sa jolie figure ronde à l'air décidé dessinèrent une petite moue. Nous attendions les bagages, parmi la foule disciplinée. Je songeais : « J'ai quitté la France, il y a dix mois, admirateur sincère de l'Allemagne. Aujourd'hui, si je n'accepte pas intégralement la formule

sommaire trouvée par Gritte, ne suis-je pas frappé par la part de vérité qu'elle contient? Il est certain que mon admiration pour l'Allemagne n'est plus aveugle et intégrale. Tant de choses y froissent mon goût latin de la mesure! Le règne de la force s'est installé si souverainement dans ce vieux pays de la pensée! »

Gritte, dans la file, se trouvait séparée de moi par la dame pansue, à gros chignon, coiffée du chapeau de paille qu'ornaient des rubans beiges. Ma jolie sœurette, elle, ne coiffait pas d'un chapeau de paille à coques beiges ses abondants cheveux châtains. Un béret de velours noir s'y fixait par une épingle à tête de lapis, — cadeau que je lui avais fait au temps de notre prospérité. Sa taille mince, affranchie du corset et simplement soutenue par une brassière, laissait le buste libre de rouler sur les hanches : tout cela dans un simple costume tailleur de serge bleue à boléro; des gants suède un peu noircis par le voyage, et — sous le béret — le plus joli visage d'enfant jeune fille, un teint de pêche rosée, le nez droit et petit, le regard gris bleu si direct, si brave, si franc... On ne pouvait pas ne pas remarquer ma sœur Gritte. Elle faisait sensation.

« Ce n'est qu'une petite pensionnaire de France, à peine sortie de l'âge ingrat, pensai-je.

Et, déjà, sa royauté de grâce s'établit ici, sur ces bourgeois de Thuringe! Pourtant, il y a de doux yeux bleus ici, et des masses de cheveux dorés encadrant d'aimables visages roses. Mais cette fine essence de féminité que Gritte exhale, n'est-ce pas une essence latine?... »

Je fus tiré de mes réflexions par la curiosité que m'inspirèrent les manœuvres de Gritte elle-même. Ayant trouvé que les choses n'allaient pas assez promptement à son gré, dans la gare de Steinach, elle s'était dégagée de la file, avait passé la barrière qui la séparait de ses bagages. Toute seule, elle cherchait sa malle, la trouvait, prenait un employé par le bras, et dans la langue de Voltaire, tout simplement, lui ordonnait de la transporter. Puissance admirable de la jeune grâce féminine! Cette brute de porteur, barbu et sale comme un moujick, obéissait, prenait la malle, suivait Gritte triomphante! Et parmi le troupeau docile qui attendait à son tour, nul ne protestait. Seul, le redoutable annonciateur des retards, ayant perçu de loin qu'il se passait de l'illégal, se précipita : mais déjà la malle, sur le dos du moujick asservi, descendait les degrés extérieurs; on la hissait sur la tapissière de Herr Graus. Je me hâtai de prévenir un conflit; je rejoignis l'âpre fonctionnaire et, lui montrant Gritte qui l'observait

avec indifférence, je prononçai ce simple mot :

— *Hofdienst !*

L'homme aux parements rouges s'arrêta net, me regarda, me reconnut, regarda Gritte, et, gêné devant ces yeux impérieux et clairs, ébaucha un salut, et rentra en grommelant dans la gare.

Hofdienst ! Mot magique dans le périmètre des États de Rothberg ! Je venais de constater que son effet s'exerçait même au delà des frontières de la principauté, sur le territoire prussien. « *Hofdienst,* service de la Cour, » disent les dictionnaires. Et cette traduction, qui signifie en français une sorte de domesticité, rend mal ce que contient au contraire de décoratif le vocable allemand. Jamais, d'ailleurs, je ne l'avais vu brider si nettement l'instinct tyrannique d'un fonctionnaire. Peut-être, s'appliquant à Gritte, avait-il signifié, pour l'obscur cerveau de ce bas tyran, que cette enfant radieuse était elle-même une petite princesse.

— Comment, monsieur le docteur, prononça une voix derrière moi, comment, monsieur le docteur, ce n'est pas un véhicule du château qui vient vous chercher ici ?

Il fallut que Herr Graus me touchât le coude pour que je comprisse que ces paroles s'adres-

saient réellement à moi. Après dix mois d'Allemagne, je n'étais pas encore accoutumé au titre considérable que me valaient mes fonctions. Je me retournai; je reconnus la forte carrure, le visage haut en couleur, la barbe noire luisante de l'important personnage.

Il s'inclina avec une déférence un peu ironique : je tendis la main à ce principal citoyen de la principauté, réputé le plus riche après le prince. Je lui répondis, en allemand, qu'en effet, ma sœur et moi, nous gagnerions tout simplement Rothberg par la voiture publique, avec Herr Graus lui-même, s'il nous faisait toutefois l'honneur de s'asseoir à nos côtés dans « son véhicule ». Je ne parlais pas un trop mauvais allemand, ma première enfance ayant été confiée aux soins d'une Hanovrienne dévouée. Mais Herr Graus n'admettait pas qu'un Français pût comprendre l'idiome de Gœthe et le parler de façon intelligible. Il me répondit en français. Il parlait français en Berlinois qu'il était, c'est-à-dire avec une lenteur extrême, assez de correction, et de mots choisis, trop choisis. Dans ce français de choix, Herr Graus répliqua :

— J'espère que Mademoiselle aimera notre beau pays, avec ses montagnes romantiques et le magnifique château du prince. J'espère qu'elle se plaira en Allemagne, et qu'en revenant à

Paris, sur les boulevards, elle dira à ses jeunes amies que nous ne sommes pas des barbares.

Je jugeai superflu d'avertir Herr Graus que ma sœur ne passait pas toute son existence sur les boulevards de Paris, et qu'au surplus elle n'arrivait pas en Thuringe convaincue d'y trouver des Germains du temps d'Arminius. Je demandai seulement (en français cette fois, car je ne suis point entêté) :

— Nos chambres sont-elles prêtes là-haut, Herr Graus ?

— Oui, monsieur le docteur. Je vous ai fait préparer l'appartement de droite, au premier, dans la villa Else. Vous avez deux pièces communicantes, l'une donnant sur la place pour mademoiselle votre sœur : c'est la plus gaie. L'autre possède une grande terrasse abritée, avec vue sur la vallée de la Rotha, le Thiergarten et le château. Ce n'est pas, évidemment, le luxe de la Cour auquel vous êtes accoutumé. Mais la vue est encore plus admirable que de votre chambre du château.

On avait fini de charger les bagages sur le toit de la tapissière. Nous montâmes. Outre Herr Graus et nous deux, il s'y trouvait la dame au chapeau à coques beiges, et son mari, le personnage blond à lunettes d'or. Graus me confia à l'oreille que c'étaient des bonnetiers de Saxe,

qui venaient passer leurs vacances au Luftkurort, parce que « la dame était un peu anématique » J'aurais pu corriger Graus et lui dire qu'on prononçait anémique. Mais corriger tout le vocabulaire savant de Herr Graus (encore qu'il m'en priât sans cesse) m'avait paru une besogne ingrate et superflue, qui eût d'ailleurs ôté à sa conversation française ce qu'elle offrait de plus pittoresque.

Au trot des deux beaux et lourds chevaux bais de Franconie, nous commençâmes à rouler par les promenades et les rues ensoleillées de Steinach. Un jeune cocher, presque un enfant, aux cheveux d'étoupe pâle, empaqueté dans une livrée trop vaste pour lui, conduisait. En me voyant, il m'avait fait un signe d'amitié. C'était Hans, frère de lait de mon élève le prince héréditaire. Le négociant à lunettes d'or et son épouse étaient assis au fond, contre le siège : Herr Graus causait avec eux en les appelant infatigablement : « monsieur le conseiller de commerce, » et : « la gracieuse femme de monsieur le conseiller de commerce. » La manie des titres, a dit Henri Heine, est une manie bien allemande. Herr Graus ne pouvait parler à quelqu'un sans l'affubler d'un titre. Il se faisait appeler lui-même : monsieur le directeur, signifiant par là qu'il dirigeait les villas, le Kurhaus, les

hôtels du Luftkurort de Rothberg, et sans doute aussi, par extension, le village et quelque peu la principauté.

Gritte s'était installée près de la portière. Elle m'avait fait asseoir à côté d'elle; sa petite main s'était glissée sous mon bras; nous jouissions de nous sentir bien serrés l'un contre l'autre. Nos yeux regardaient les mêmes choses. D'abord les maisons du nouveau Steinach, du Steinach prussien : le boulevard neuf, la Moltkestrasse, la Kaiserstrasse. C'étaient de lourdes bâtisses cossues, la plupart en stuc, les plus récemment bâties en pierre de taille, d'un style très chargé, mélange bizarre de gothique et de rococo. Des magasins abondants et voyants ornaient les rez-de-chaussée. Il passait peu de monde parce qu'on était en été, mais le petit car électrique circulait tout de même entre la gare et les faubourgs. Sur le trottoir trois officiers sanglés dans l'uniforme bleu faisaient sonner leurs éperons; les rares bourgeois, hommes et femmes, s'effaçaient devant eux. Un lourd camion chargé de fûts de bière croisa notre tapissière. Une victoria bien attelée emporta une opulente dame coiffée d'un chapeau Gainsborough et vêtue d'un costume en taffetas changeant qui miroitait. Deux petites bonnes, leur panier au bras, interrompirent une conversation affairée, au bord du

trottoir, pour contempler notre équipage. Et ce fut tout ce que nous livra de pittoresque germanique le nouveau Steinach, par cette après-midi du mois d'août.

Mais soudain la voiture quitta le boulevard, s'engagea dans une voie plus étroite, et enfin déboucha sur une place demi-circulaire, assez mal pavée, environnée de maisons anciennes, à la vieille mode de Thuringe, — tantôt en pans de bois apparent et en torchis rose, rose comme le sable de la Rotha, — tantôt de haut en bas carapacées d'ardoises, avec de petites, toutes petites fenêtres percées dans la carapace. Hans arrêta devant le Rathaus, où Herr Graus avait affaire. L'antique maison communale dressait au sommet du demi-cercle ses toits pointus, sa façade ouvragée : au rez-de-chaussée, la porte basse et les vieilles échoppes allemandes descendaient à moitié sous le sol, peu à peu débordées par la place qui montait lentement, au cours des centaines d'années!... D'une de ces tavernes encavées où l'on accède par des escaliers de pierre affleurant au trottoir, jaillirent des chants d'étudiants en vacances. L'un d'eux apparut, béret au front, balafré sur sa joyeuse et loyale figure de candidat. La statue équestre d'un homme à barbe, l'air d'un bon propriétaire rural malgré son costume militaire, ornait le

milieu de la place : c'était l'image du margrave Louis-Ulrich, qui gouverna, vers la fin du XVII[e] siècle, la petite principauté de Steinach. Souverain pacifique de ce modeste État, il vivait en paix avec ses voisins, notamment avec le prince de Rothberg, à qui il maria sa fille. Il réunit ainsi les deux territoires : Steinach devint capitale de Rothberg-Steinach. Steinach ne possédait sous son règne ni la Moltkestrasse, ni la gare, ni le Denkmal des guerriers, ni les tramways électriques. Mais c'était la libre capitale d'un petit État libre, au lieu d'être un lointain morceau de la Prusse.. Et quand il se passait des événements au Maroc, les buveurs du Rathskeller (ou taverne du Rathaus) continuaient à fumer leur pipe de porcelaine et à lamper la bière claire ou foncée, selon les époques de l'année et le goût de chacun : ils étaient bien sûrs que le sultan du Maroc ne les empêcherait de finir leur cruche ni leur pipe...

— C'est joli, ce coin-là, me dit Gritte en montrant la place et le Rathaus.

En ce moment, Herr Graus remontait en voiture.

— Vous devez trouver cette partie de la ville bien laide, vous qui venez de Paris, mademoiselle? dit-il. Mais vous avez vu la ville neuve, près de la gare? Un jour viendra où tout Stei-

nach sera comme cela, en maisons de pierres.

Gritte répéta :

— Je trouve cette place très jolie.

— Oh! fit Graus, vous dites cela avec la politesse française, mais vous ne pouvez pas le penser.

Gritte dédaigna de répondre. La tapissière était repartie, au bon trot de son attelage, par les rues étroites du vieux Steinach. Bientôt les maisons s'espacèrent : quelques villas dormaient au soleil parmi des jardins verts. La plaine de la Rotha apparut, et, tout à l'entour, les nobles montagnes encapuchonnées de verdure. On fit halte devant une maisonnette d'où, par la fenêtre, une femme tendit au cocher une sébille d'étain dans laquelle nous versâmes chacun quelques pfennigs, péage de la route princière. Cet incident d'un autre âge divertit Gritte : Herr Graus en parut humilié. Il détourna la tête. Nous entrions dans les États de Rothberg. La route rejoignit la Rotha, ici calme et tranquille sur son lit de sable rouge. Les chevaux se mirent au pas. La montée, longue de neuf kilomètres, commençait.

II

A Steinach, la Rotha garde l'apparence d'une sage rivière civique, contente d'être enfermée entre ses quais de pierre comme une dame de bourgmestre dans son hôtel. Il faut même, aux petits polissons de la ville qui s'amusent à l'observer du haut du pont de pierre, mainte expérience exécutée avec des bouchons, des coquilles de noix et des morceaux de papier, pour constater qu'elle coule réellement, qu'elle n'est pas un étang immobile, ou même une rivière peinte, peinte en rose par la fantaisie charmante de quelque margrave de Steinach, au temps où les margraves donnaient de la fantaisie à Steinach.

Car la Rotha est légèrement rose, grâce à la

poussière de granit rouge qu'elle charrie dans son cours. Elle détache cette fine poussière des rochers nus, là-haut, là-haut, alors qu'elle n'est encore qu'un petit torrent furieux, vers les anciennes limites de la Thuringe, au delà de Rothberg, sur le Rennstieg... Hors de Steinach, elle garde quelque temps encore son allure de sage bourgeoise en promenade de campagne. Elle n'est pas immobile comme dans la cité, mais elle progresse dignement, entre des rives verdoyantes cultivées comme des jardins.

En remontant son cours, on rencontre, à environ quinze cents mètres de la ville, un Schweizerhaus, c'est-à-dire un chalet de bois entouré de bosquets qui exhalent au printemps l'odeur des lilas, et, tout le long de l'année, celle des pommes de terre bouillies et du veau à la poêle. Le Schweizerhaus est le lieu où la jeunesse de Steinach prend ses ébats du dimanche. Dans la belle saison, les dames de Steinach y viennent aussi, par bandes, boire à petites gorgées le café au lait, parlant toutes à la fois, autour des tables revêtues de napperons multicolores... Il n'y a pas d'exemple, d'ailleurs, qu'une véritable dame de Steinach ait jamais poussé sa promenade à pied plus loin que le Schweizerhaus. Seuls, les étudiants et leurs compagnes, en excursion sentimentale, s'engagent au delà, dans la gorge

subitement resserrée d'où s'échappe la Rotha. Et dès lors la Rotha, sachant bien sans doute que les dames de Steinach ne dépassent jamais le Schweizerhaus, se met à gambader sur les rochers et les touffes d'arbres de son lit, montrant ses dessous d'écume dentelée et le nu rose de ses granits. Peu à peu, encadrant ses gambades, s'étagent plus haut, plus haut toujours, les pentes fourrées de hêtres, de bouleaux, de sapins et de mélèzes, et toute cette grave verdure contraste le plus romantiquement du monde avec les pirouettes et les chansons, avec le dévergondage bruyant de la petite Rotha. La route monte; les talus obliques la dominent de plus en plus. Et voilà que, peu à peu, la Rotha elle-même, dans ce sévère paysage, prend de la sévérité. L'ombre des gigantesques parois fait qu'elle n'est presque plus rose. Elle devient un sombre torrent. Çà et là, les forêts déclives sont éclaircies par un abat d'arbres : alors, dans une tranchée, les troncs, dépouillés de leurs branches et lancés au hasard, semblent un gigantesque jeu de jonchets... Point de maisons : où les logerait-on? le chemin a tout juste sa place, côte à côte avec la Rotha. Peu de passants : quelques bûcherons, quelques paysannes, parfois un break de Luftkurort chargé d'excursionnistes, parfois une voiture de la Cour,

attelée à quatre chevaux, descendant du château vers la ville. C'est un site terrible et beau, qui remuerait l'âme jusqu'à la mélancolie, si l'on ne pressentait pas que plus loin, plus haut, quand on gagnera les sommets de ces montagnes, la lumière inondera de nouveau la vallée, et que la petite Rotha redeviendra joyeuse, bruyante et rose sous le soleil.

Or, quoi qu'en ait dit un psychologue suisse, les paysages règnent impérieusement sur notre âme. Les hêtres et les mélèzes du Rothathal, dans cette partie où la gorge s'étrécit et s'enténèbre, ouïrent-ils jamais les voyageurs rire aux éclats et chanter des refrains de concert? Impérieuse, la Rotha donne le ton aux entretiens par un sourd murmure. La forêt répond par ses mille voix de mystère : et ce dialogue de la vallée aux montagnes est si imposant que les voix humaines n'osent le troubler par d'indécents éclats. Même le grand bonnetier de Saxe et sa compagne avaient cessé, vers le troisième kilomètre, une conversation politique des plus passionnantes avec Herr Graus, sur le point d'établir si l'empereur arriverait ou non, avec l'aide du centre catholique, à brider le suffrage universel. Tous trois, maintenant, se taisaient, gênés sans savoir pourquoi, impatients d'un site et d'une atmosphère qui se prêtassent mieux à disputer d'in-

térêts contingents. Sur leurs âmes pesait le paysage, quoiqu'ils ne comprissent pas tous ces graves murmures ni la poésie de cette tristesse des choses. Mais Gritte et moi, serrés l'un contre l'autre, et depuis longtemps silencieux aussi, nous entendîmes fort bien ce que grondaient à l'unisson la forêt de Thuringe et la Rotha.

« Que nous importent, disaient-elles, le Reichstag, le Landtag, le centre catholique et le socialisme, et la national-démocratie?... Nous sommes la vieille Allemagne, nous avons vu Arminius, Barberousse, Luther et Gœthe passer par ce ravin. Et, de tout ce qu'ont fait ces grands hommes, il ne reste plus qu'un peu de pensée... »

— Hardi! Moschel!... Hardi! Gover!...

Au pas des bons chevaux bais que Hans excite d'un discret sifflement et caresse sur la croupe avec la mèche du fouet, les kilomètres de route blanche glissent sous la voiture. Tout à coup, le soleil, qui nous guettait à un tournant, montre, par-dessus les lignes noires des ramures, sa placide figure germanique. Hurrah! Voici la lumière dévalant en cascade sur les degrés successifs que forment les pointes de conifères! Voici la gaie lumière de la vie qui roule jusqu'à nous, accroche une cocarde d'or au chapeau

verni de Hans, allume des astres dans les lunettes du bonnetier saxon, attendrit le bleu des yeux de sa compagne et délie la langue de Herr Graus.

— *Wunderschœn!* (admirable!) dit-il, s'adressant au couple qui acquiesce.

Puis, se rapprochant de nous, il parle à Gritte, en français :

— Mademoiselle n'est pas sans doute habituée à des sites tellement sauvages ? Cela attriste et oppresse le cœur des dames et des jeunes filles. Mais à Rothberg, vous verrez, le paysage, quoique peut-être plus beau encore, est tout à fait reposant et joyeux pour les yeux et pour l'âme.

— Il ne me déplaît pas d'être triste, monsieur, répond Gritte simplement.

Herr Graus rougit comme si Gritte avait dit une inconvenance. Il change de conversation et désormais s'adresse à moi.

— Vous allez voir beaucoup de monde dans les villas, monsieur le docteur. Depuis que vous êtes absent, il en est venu de tous les points de l'Empire, il en est même venu de l'étranger. Et il y a maintenant, justement à côté de vous dans la villa Else, un homme très célèbre, avec sa femme, un homme mondial... Oui, un homme mondial, répète le Kurdirector, satisfait d'avoir

ajouté ce mot français à sa collection de vocables d'importance.

Et il traduit aussitôt pour les deux bourgeois qui l'écoutent bouche bée :

— *Eine Weltberühmtheit, wirkliche Weltberühmtheit, Herr Professor Zimmermann aus Iena.*

— Ce grand savant, reprend en français l'hôtelier, enseigne la chimie biologique et la chimie des explosifs à l'université d'Iéna, qui est, comme Mademoiselle ne le sait probablement pas, de cent kilomètres seulement au nord de Rothberg. C'est un savant mondial, comme votre Pasteur, et c'est en plus un philosophe. Sa philosophie... enfin... vous comprenez... une philosophie de savant... d'homme qui vit dans les chiffres et les chimères... loin de la pratique... Mais cela n'est pas important en Allemagne, que les philosophes pensent des choses chimériques : parce qu'il y a un gouvernement et des soldats qui protègent les choses réelles contre les rêves des philosophes. Donc ce professeur est né au village de Rothberg, dans la vallée qui s'étend au pied du château. Il est né en 1846 dans une maison de savetier. Son père exerçait cette profession. Et il rentre seulement aujourd'hui dans son pays natal de Rothberg... Parce qu'il a eu une jeunesse accidentée, et même (Herr Graus se pencha vers moi comme pour

me confier un secret d'État) et même des démêlés avec feu le prince Conrad, père du prince régnant Otto.

Il continua en allemand, s'adressant cette fois au couple saxon. Gritte n'avait pas écouté. Elle regardait autour d'elle. Redevenue capricieuse, la rivière gambadait à deux cents pieds au-dessous de nous, écumante sur les roches roses. Comme des portants de théâtre qui se reculeraient lentement vers les coulisses pour laisser enfin apercevoir la toile de fond, les recoupements des contreforts s'écartaient peu à peu, et l'on devinait qu'un vaste paysage allait bientôt s'ouvrir aux regards.

— C'est beau, me confia Gritte; je suis contente.

Sa petite main serra mon bras, comme si j'étais le peintre décorateur de cette belle nature et qu'il fallût me remercier. Je jouissais de sa joie : le site vu par ses yeux reprenait cette grâce de nouveauté qu'il avait peu à peu perdue pour moi. Cependant mon oreille distraite percevait, sans les écouter, les renseignements que Herr Graus continuait de confier aux deux bourgeois sur le professeur Zimmermann et ses démêlés avec feu le prince Conrad de Rothberg... J'entendis ainsi que le professeur avait naguère étudié à Iéna, qu'au moment de la guerre de 1870

il venait d'être reçu docteur. Il s'était bravement battu sous les ordres du kronprinz : mais il avait rapporté dans ses foyers, la paix signée, le même dégoût que son chef pour la guerre et pour ses horreurs. Actif, éloquent, il représenta dans ce petit coin de Thuringe le parti, si peu nombreux, qui protesta contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, cause de perpétuel dissentiment politique entre les deux pays.

Avec cette sérénité dans le manque de tact qui nous déconcerte chez certains Allemands du nord, Herr Graus contait tout cela, sans le moindre souci de mes oreilles.

— Croiriez-vous, monsieur le conseiller de commerce, croiriez-vous que cet homme, qui avait participé à la gloire et à l'unification de l'Empire, déblatéra contre le gouvernement de l'empereur, contre les décisions de la nation, et partout où le prince Conrad manifesta son accord avec les idées impériales, essaya de le combattre ? Le prince Conrad était cependant un prince dévoué à son petit peuple : il sut garder l'autonomie de Rothberg... Rothberg, grâce à l'amitié qui le liait avec le grand empereur, n'a jamais eu de garnison étrangère au sol de la principauté : tous les soldats, tous les officiers de la garnison sont nés dans les états du prince. Il y a aussi ce curieux privilège d'un timbre-poste

particulier, comme la Bavière! Enfin, pour en revenir au docteur Zimmermann, le prince Conrad en avait assez de cet opposant, le seul qu'on eût jamais vu de mémoire d'homme dans les états de Rothberg... On le déclara ennemi de l'Empire, ennemi du prince, ennemi de la société; on l'empêcha d'enseigner à Steinach; on lui rendit la vie intenable... C'est alors qu'il s'installa à Hambourg, où il fit de grands travaux de chimie et la biologie... Il publia des ouvrages de science, et aussi de philosophie; mais, vous pouvez me croire, sa science vaut mieux que sa philosophie. Et ainsi il est devenu célèbre. Son cours est un des plus suivis qui soient professés à Iéna. On dit d'autre part qu'il a inventé un explosif tellement puissant qu'avec gros comme une noisette il ferait sauter tous les forts des Français depuis Toul jusqu'à Verdun. Mais il ne veut pas le donner au ministre de la Guerre, toujours à cause de ses utopies sur la paix et la fraternité universelles. J'ignore pourquoi il est venu à Rothberg cette année. Quand il m'a écrit pour demander à loger dans mes villas, naturellement j'ai d'abord prévenu le prince Otto. Le prince a répondu tout de suite qu'il voulait bien, que sans doute les années avaient rendu plus sage le Zimmermann d'autrefois : et puis il désirait lui marquer de la mansuétude. Et un télégramme a

été envoyé aussitôt aux journaux principaux de l'Allemagne et de l'Europe pour raconter cette mansuétude du prince Otto. Voilà comment — ajouta Herr Graus en se tournant vers Gritte et en reprenant la langue française — Mademoiselle va avoir à la villa Else un voisin qui manipule tout le jour les éléments chimiques et dynamiques.

Comme Herr Graus prononçait ces mots, les chevaux atteignirent le palier de la route. Hans les arrêta, soit pour les laisser souffler, soit parce qu'il avait le sens des beautés de la nature et souhaitait nous faire admirer la vue enfin conquise par une heure et demie d'ascension.

Cette vue s'ouvrait sur la vallée de la Rotha, qui fuyait obliquement à cent pieds au-dessous de nous dans une profonde entaille boisée. Le village de Rothberg allongeait ses toits d'ardoise dans cette entaille, le long de la rivière tumultueuse. A ce paysage d'abîme s'opposait merveilleusement le paysage des sommets. En suivant la corniche de la route sur laquelle soufflaient nos chevaux, l'œil rencontrait les blanches villas du Kurort, alignées au bord du précipice, et plus loin, plus haut, l'énorme masse jaunâtre du château, percé de cent fenêtres et surmonté d'un clocheton. Tout cela dans un immense cirque de montagnes drapées

d'une inextricable végétation, où le soleil déclinant opposait fériquement l'ombre et la lumière.

— Oh! Loup, me chuchota Gritte en se serrant contre moi... comme j'aime ce pays!... Et qu'il fera bon revoir cela tous les deux, sans personne auprès de nous.

Hans claqua de la langue. Moschel et Gover reprirent un trot calme, la voiture doucement entraînée suivit la route surplombante qui nous rapprochait des villas. Quelques promeneurs du Kurort nous croisaient. C'étaient de robustes dames bien vêtues, des jeunes filles habillées de piqué blanc, des étudiants en promenade, le bâton à la main, le chapeau de feutre sur le chef, le paquetage à l'épaule, alertes, basanés et suants. Et c'étaient aussi des hommes blonds, un peu chauves, le chapeau de paille à la main, la figure légèrement bouffie, retroussant des moustaches claires. Nous rencontrâmes le courrier de la poste, grosse voiture jaune décorée de l'aigle noir, menée par un cocher d'apparence militaire. Herr Graus salua l'aigle avec affectation. De place en place, au bord de la route, des bancs étaient installés pour que l'on pût admirer le paysage. Tout à coup, d'un air mystérieux, Herr Graus toucha le bras de Hans qui mit ses bêtes au pas; puis, le doigt sur la bouche, avec des

clignements d'yeux, il nous montra, assis sur le banc que nous allions atteindre, un couple de vieux, — le vieux et la vieille...

La vieille, sensiblement la plus grande des deux, était vêtue d'une vaste jupe d'étoffe vert sombre, tellement froncée qu'on l'eût dite soutenue par une crinoline : elle portait un tablier de taffetas noir à ruche noire. Son corsage était aussi en taffetas noir avec un petit col de dentelle, et comme une bavette d'enfant par devant. Elle se coiffait d'un bonnet de tulle noir, discrètement décoré de cerises. Ses cheveux avaient cette couleur jaune indéfinissable que prennent, en blanchissant, les cheveux qui furent blond clair pendant la jeunesse. Quel séduisant visage ils avaient dû encadrer, du temps qu'ils étaient blonds, puisque la vieillesse elle-même n'en détruisait pas tout le charme! Visage d'un ovale affiné, blanc sans pâleur, ridé à peine, aux yeux de myosotis, au nez délicat, aux lèvres encore rouges. La taille, mince et ronde, n'avait point fléchi. De la main droite, la vieille dame tenait une plante, vers laquelle se penchait attentivement le vieux : son autre main était dans la main droite du vieux... Lui, tout au contraire, offrait l'exacte ressemblance d'un macaque travesti en homme. De dessous son chapeau haut de forme à bords plats s'échappait à droite et à gauche une

grosse boucle de cheveux d'un blanc de neige. Son maigre corps un peu difforme, peut-être seulement déformé par l'âge, flottait dans une ample redingote noire unie. Le visage était couleur de vieux parchemin, incroyablement ridé, d'une mobilité prodigieuse, avec deux petits yeux noirs si vifs que les prunelles y semblaient animées d'un mouvement de rotation dans l'orbite. Cet étonnant petit vieux parlait avec une animation voisine de la colère; il semblait démontrer, de sa main libre, quelque particularité de la plante : mais l'autre main restait toujours tendrement enlacée à la main de sa calme et attentive compagne.

— Mademoiselle, dit à voix basse Herr Graus en se penchant vers Gritte, vous voyez ici un des plus grands dynamologues de l'Allemagne.

Les yeux de Gritte m'interrogèrent.

« Dynamologue? pensai-je. Que veut dire par là ce pédant? Ah! oui... *Dunamis, dunaméôs... Logos, logou*... La chimie des explosifs... »

J'allais donner à Gritte cette explication grammaticale quand une nuée de poussière apparut en haut de la pente. Hans rangea prestement son équipage sur la gauche. Deux cavaliers de front, suivis d'un groupe de cinq ou six autres, dévalaient vers nous à grande allure. Je reconnus sur l'un des deux chevaux de tête la

stature trapue, la forte figure colorée, les moustaches en croc du prince Otto, et, à ses côtés, la haute et maigre silhouette du major de la Cour, comte de Marbach. Le peloton passa en tourbillon de poussière à côté de notre voiture. Nous saluâmes. Herr Graus fit même entendre un « Hoch! » qui se perdit dans le fracas des sabots... Ni le vieux ni la vieille n'avaient bougé de leur banc. Penchés sur la plante, ils l'étudiaient toujours.

— Vous avez vu, dit en allemand l'hôtelier aux deux Saxons, tandis que notre voiture s'ébranlait de nouveau... Le docteur et sa femme n'ont même pas salué le prince!

— *Schændlich!* (scandaleux!) firent ensemble le bonnetier et son épouse.

— Ce docteur, reprit Herr Graus, est décidément un homme rancunier et terrible. On m'a assuré que le télégramme du prince aux journaux d'Europe — où le prince parle de mansuétude envers lui — l'a mécontenté... Mais le prince le matera, croyez-moi, il le matera!

Et, de son poing fermé, Graus simulait le geste d'enfoncer un clou qui résiste.

Rothberg, même au Luftkurort, domaine de Herr Graus, est encore, à l'heure qu'il est, préservé des somptuosités architecturales de la nou-

velle Allemagne. Herr Graus méditait bien un hôtel gigantesque « à la façon des anciennes demeures de Thuringe ». Il exhibait à ses hôtes le projet d'un architecte berlinois qui réalisait ce vœu : une chaumière thuringienne grandie aux proportions d'une gare de capitale. Quand il me montra ce projet, j'objectai que ce qui convient à un chalet peut disconvenir à un palais. Il crut que je parlais par envie. Mais, *Gott sei gelobt!* Herr Graus n'a pas encore réalisé le projet de l'architecte berlinois. Les villas de Luftkurort sont encore de sages petites demeures allemandes en briques stuquées, avec de gentils balcons de bois et le nom de la villa écrit au-dessus de la maîtresse porte en caractères gothiques. Seul, à l'entrée du Luftkurort, le bâtiment de la poste impériale impose sa massive façade en pierre de taille, ses lourdes fenêtres, sa porte monumentale. La poste, à tous les coins de l'Empire, ne doit-elle pas évoquer la domination et le goût artistique du kaiser?

Notre appartement, dans la villa Else, se composait de deux chambres. Celle de Gritte donnait sur la route, élargie en cet endroit comme une place publique. La mienne ouvrait sur une sorte de balcon abrité d'où l'on dominait toute la vallée et le château. J'avais voulu aider Gritte à défaire sa malle, mais elle m'avait déclaré que

je n'y entendais rien, et m'avait intimé l'ordre de m'asseoir sur une chaise et de la laisser faire. Avec une tendre curiosité, je la regardais tirer des casiers, pièce à pièce, son trousseau de pensionnaire, bien simple, bien uni, sans ornements. Elle y avait adjoint, pour me faire honneur, dit-elle, quelques épaves d'avant notre ruine. Les deux robes annoncées dans sa lettre furent déployées sous mes yeux, deux robes de « l'ancienne splendeur », comme disait Gritte avec résignation. Elle les avait fait remettre à la mode, hors de la pension, par l'entremise d'une amie riche, Mlle Grangé, fille du directeur de la Banque Industrielle. Rajeunies, ces robes faisaient encore figure d'élégance.

— Tu ne reconnais pas la blanche? Voyons, Loup, tu ne la reconnais pas? celle que je portais au bal blanc de l'ambassade d'Autriche, il y a dix-huit mois? Mme Grangé m'y avait menée avec sa fille. Et tu vins nous rejoindre parce que je voulais être vue par toi dans tout mon éclat. L'autre, la mauve, c'est celle qu'Émery m'a faite pour le dîner de Noël... l'autre Noël, pas le dernier. Le dernier Noël a été bien triste pour ta Gritte, mon Loup, et bien seul!

Elle installait les robes, — tout en bavardant, — les pendait, sous une cloche de mousseline, dans les armoires de la chambre.

— Vois-tu, reprit-elle, cela me serait encore égal que nous soyons devenus pauvres, si cela ne nous avait pas séparés. Mais penser que d'être pauvres, pour nous, cela signifie qu'on m'emprisonne dix mois par an et que, toi, on t'exile au bout de l'Allemagne, c'est trop, vois-tu! Je ne veux pas que cela dure; je m'y emploierai.

Ce « je m'y emploierai » était évidemment assez comique, proféré par une gamine de quatorze ans en vacances. Pourquoi n'eus-je pas envie de rire? Sous cette voix enfantine, reconnus-je l'accent de la destinée?

« Est-il donc vrai, pensai-je, qu'un jour je quitterai Rothberg... pour ne plus revenir? »

Quelque chose de sensible s'endolorit à cette pensée dans mon cœur, quelque chose de sensible qui s'était assoupi depuis l'arrivée de Gritte.

Gritte, ayant fini ses rangements, fit quelques pas de boston dans la chambre, ainsi qu'elle en avait coutume après toute occupation sérieuse, puis elle adressa des révérences à son image, dans la glace de l'armoire, et lui dit en propres termes :

— Ma petite Gritte, vous n'êtes pas trop, trop laide, mais vous êtes extrêmement malpropre. Vous avez de la poussière de Franconie et du charbon westphalien sur vos habits, sur vos

joues et dans vos cheveux. Dépêchez-vous de faire votre toilette.

L'instant d'après elle était sur mes genoux.

— Et vous, monsieur Loup, débarrassez ma chambre. Dans une demi-heure, vous embrasserez une Gritte aussi nette qu'un mark neuf.

Leste, elle se remit sur pied, me prit par la main, me conduisit jusqu'à la porte de ma chambre qu'elle ferma derrière moi.

Je profitai de ma solitude pour faire moi-même un bout de toilette. Je commençais à peine lorsqu'on frappa à ma porte. Un des serviteurs du château, uniforme vert, bottes et ceinture fauves, feutre vert à plume de faisan, et l'étoile d'acier sur la manche, me remit avec les signes du plus vif respect deux lettres au timbre de la Cour. Je reconnus l'écriture de ma souveraine et celle de mon élève.

— Il n'y a pas de réponses, fit l'émissaire, qui se retira.

Dans l'enveloppe de la princesse il n'y avait que ces mots sur un carton couronné : *Willkommen!* c'est-à-dire : Bienvenue! et en français : « Je compte sur ma chère leçon demain matin à neuf heures. » Le jeune prince, plus explicite, m'écrivait :

« Mon cher monsieur Dubert! je suis heureux

de vous saluer à votre retour. J'espère que vous avez bien voyagé. J'ai lu, en votre absence, *Eviradnus*. Je trouve cela très beau. Mais votre absence me donnait de l'ennui. Quelle joie de vous revoir demain! On ne m'a pas permis d'aller à votre villa ce soir, autrement vous m'auriez vu et j'aurais fait connaissance avec mademoiselle votre sœur, que je salue.

« Tout à vous,

« MAX. »

« On ne saurait nier, pensai-je, que voilà d'aimables élèves. Et, après tout, le gros homme à moustaches en croc n'est pas si terrible, lui-même, qu'il veut le paraître. »

Ma toilette finie, j'allai inspecter le paysage, du haut de ma terrasse. Un vaste et profond amphithéâtre de forêts s'ouvrait au regard, un colisée de verdure mille fois agrandi. L'arène de ce colisée était une immense pelouse d'un vert tendre, encore printanier malgré la saison. La Rotha s'y promenait, tantôt contournant les hauteurs, tantôt coupant onduleusement les herbes. A mes pieds, la pente descendait, à pic, vers ce tapis d'émeraude, pente hérissée de mélèzes dont les plus proches frôlaient de leur cime le plancher de la terrasse. Et ce contrefort boisé sur lequel se rangeaient les villas, à bord d'abîme, se

prolongeait jusqu'au château, soutenant d'abord la route, puis le château dressé à la pointe. Seule construction apparente parmi cet horizon de forêts montagneuses, le château avait beau n'être qu'une grande caserne du XVIIIe siècle, surmontée d'un clocheton de couvent, il gardait une allure imposante, grâce au site et à l'énormité des proportions. D'autres pentes moins abruptes montaient du fond d'émeraude jusqu'aux lointains sommets de l'amphithéâtre. Juste en face de moi, un gros mamelon, inextricablement tapissé d'arbres, surgissait, contourné par la Rotha. C'était le Thiergarten, l'asile des chevreuils, où se trouve aussi la Fasanerie ou Faisanderie du château. A droite, l'œil suivait le cours de la Rotha sinueuse et scintillante, vers un petit bourg nommé Litzendorf, invisible de l'endroit où j'étais, mais dont quelques carrés de culture se découvraient, découpés dans le velours opaque des forêts.

« Herr Graus a raison, le paysage est plus admirable, vu d'ici. D'ici, l'isolement du château a quelque chose de somptueux... »

C'était pourtant sa plus morne façade, sa jaune façade de caserne qu'il présentait à la vallée. Vingt et une fenêtres régulières la perçaient sur deux rangées. La sixième fenêtre du second étage avait ses persiennes fermées : c'était celle

de ma chambre, que, durant quelques semaines, je n'allais plus habiter. Au premier étage, les trois dernières fenêtres attirèrent mes yeux qui finirent par ne plus voir autre chose : c'étaient celles du boudoir intime et du cabinet de toilette de la princesse Else. Je distinguais les rideaux de « quinze-seize » orangés, les stores demi-tirés en carrés de filet ancien et, à la fenêtre du cabinet de toilette, la glace ovale de la table à coiffer. Toute cette intimité féminine dans laquelle j'avais peu à peu pénétré depuis dix mois envahit mon souvenir, et il me sembla que la molle brise qui, comme chaque soir au soleil couchant, montait de la Rotha, m'apportait le parfum d'iris et de jicky mêlés que je respirais là-bas, chaque jour, durant des heures de lecture et de causerie, à la blonde lumière tamisée par les rideaux, ou quand la princesse, assise à son piano, jouait pour moi ce prélude de *Parsifal* que je ne me lassais pas d'écouter. Mon cœur se gonfla d'un sentiment très doux, d'un appel vers une présence amicale... Je me reprochai la gêne que j'éprouvais, depuis l'arrivée de Gritte, à évoquer l'amie qui habitait cette hautaine prison princière.

« Ma tendre reconnaissance pour cette amie ôte-t-elle quelque chose à mon affection pour Gritte? Pourquoi ne pas céder à la double joie

de cette double présence féminine? Jouissons de la grâce du présent! Jouissons du beau paysage, de la lumière exquise, de la saison, de la jeunesse, de l'affectueuse faiblesse des femmes... »

Qui n'a éprouvé, vers la vingt-cinquième année, ces élans vers la possession de la vie, de toute la vie, avec toutes ses joies à la fois, les permises et les défendues, pêle-mêle?... La chaleur généreuse du sang que le cœur jeune envoie au jeune cerveau nous grise. Nous imaginons alors le monde comme une charmante et facile proie offerte à notre divertissement... Don Juan, Lovelace, M. de Camors... Cette activité souveraine, victorieuse de tous les scrupules, me parut à cette heure l'idéal de ma vie. Et je n'aurais pas été un jeune bourgeois parisien épris de culture étrangère si Zarathustra n'avait alors reçu mon hommage.

— Coucou, fit une voix derrière moi

Les mains de Gritte cachèrent un instant pour moi la vallée, le château et le fantôme du surhomme.

— Tout de même, reprit-elle en rendant la liberté à mes yeux, ton prince a un joli royaume.

Elle aussi donna le vol à ses regards par-dessus la conque immense et profonde, le cirque

boisé, le château sur l'éperon de sa colline velue, les cultures vers Litzendorf, le ciel qui rosissait avant de s'embrunir. C'était l'heure divine de ces sites montueux et boisés d'Allemagne, l'heure où l'ombre et la lumière, alternant entre les lignes successives des arbres, les détachent un à un dans une fumée de clarté. Du Thiergarten sortit un chevreuil, puis deux, puis toute une harde, à pas précautionneux. Leur fine tête levée au vent et au bruit, ils s'avancèrent sur le tapis herbu : leurs ombres s'allongèrent, obliques, sur les longs fils de leurs jambes. La harde vint s'abreuver à la Rotha, puis se dispersa dans la vallée, broutant l'herbe. Je regardai Gritte. Elle avait mis sa robe mauve; jamais silhouette plus charmante de Parisienne n'était apparue, les yeux en éveil, le teint animé, sur les terrasses de Herr Graus. Là-bas, là-bas, aux deux avant-dernières fenêtres du château, les rideaux furent tirés, et une lampe s'alluma.

La main de Gritte glissa sous mon bras, et tout son souple corps s'appuya contre le mien.

— Loup, murmura-t-elle, dis-moi que je ne rêve pas, que je suis bien là, près de toi, en Thuringe... La Thuringe! Si tu savais comme ce nom-là me caresse, me trouble; il me semble enchanté... Cela tient, je crois, à ce que, toute

petite, j'ai lu des contes merveilleux qui se passaient en Thuringe. Il y avait entre autres l'histoire d'un charbonnier qui vendait au diable son cœur contre un cœur de pierre, et qui devenait méchant, méchant... Et puis l'histoire d'une petite fille qui s'en allait chercher des herbes et qu'une vieille emmenait dans sa maison où elle la gardait si longtemps, si longtemps, que quand la petite sortait, ses frères et ses sœurs étaient devenus de vieilles gens. La Thuringe... je me la figurais comme un pays de montagnes et de forêts, où habitent des fées, des génies, et où, dans des châteaux, vivent des gens armés, bardés de fer... Et j'ai bien trouvé ici les montagnes, les forêts, le château... c'est bien la Thuringe que je rêvais... Seulement, il me semble qu'il n'y a plus de génies, ni de fées, ni de gens d'armes bardés de fer... Dis, Loup, qu'est-ce que c'est que la Thuringe, aujourd'hui? Et ton prince règne-t-il sur toute la Thuringe?

— Écoute, petite fille, répondis-je, et surtout ne me pose pas trop de questions à la fois... L'image que le nom de Thuringe évoque pour toi n'est pas inexacte : tu es ici dans le cœur de la vieille Allemagne, et le Thuringerwald enclôt autant de légendes dans ses cirques de mélèzes que le Rheingau dans ses coteaux chargés de

vignes. La loi d'airain de l'empire unifié a assurément changé bien des choses ici depuis le temps du charbonnier Peter, au cœur froid. Il y a toujours des gens d'armes en Thuringe : ils ont troqué leur casque d'acier contre un casque de cuir bouilli, mais cette transformation n'a eu aucune influence sur leur cerveau; et ils pensent toujours, comme au moyen âge, que rien n'est plus beau qu'une épée plantée dans un ventre... En revanche, les génies et les fées ont horreur de la politique mondiale, de l'impérialisme, du Flottenverein et des articles de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Ils ont donc déserté toute la partie septentrionale de la Thuringe, trop voisine de la Prusse et trop prussienne; ils habitent plus volontiers la région méridionale, contiguë à la Franconie et à la Bavière. On dit que le lieu préféré de leur réunion est désormais une vieille route romaine qui suit la crête des monts de Thuringe : le Rennstieg. Je te montrerai cet antique chemin, il passe tout proche de Rothberg, là-haut, sur ces montagnes, en face de nous. Il semble précisément une ligne de partage des deux Allemagnes : l'Allemagne de la force brutale, au Nord; au Sud, l'Allemagne de la poésie et de la pensée. Un poète célèbre l'a chanté, et je veux, pour ton plaisir et pour le mien, en cette première fois où tes yeux voient

le Thuringerwald au soleil couchant, te dire les stances de Viktor von Scheffel sur le Rennstieg :

Sur le faîte de la montagne court une vieille voie
Souvent encombrée par les fougères foisonnantes.
— La cigogne, pour la septième fois, s'apprête-t-elle au départ?
Voici les riverains assemblés à la frontière.
Droit de forêt, droit de chasse, il s'agit de trancher les différends :
Il faut tracer à nouveau la Marche et la jalonner de bornes.

Ce n'est point un pavé à la mode romaine,
Tel que mon œil le vit en Terre Sainte
Richement orné de pierres milliaires, d'aqueducs,
De monuments funéraires et de ponts.
C'est un sentier de montagne allemand ! Il fuit les villes
Et halette vers la crête de la montagne forestière.
A travers les frondaisons des bois et l'ombre des sapinières il se faufile,
Et cache dans le taillis sa course farouche.
L'écureuil peut de branche en branche s'élancer
Aussi loin qu'il s'étend, sans jamais sauter sur le sol.

C'est le Rennstieg ! l'antique frontière
Qui court de la Werra à la Saale,
Séparant droit et coutume, ban de chasse, ban de justice
De la Thuringe et de la Franconie.
Tu peux dire avec raison, quand tu gravis cette route :
A gauche l'Allemagne du Nord, à droite celle du Sud.
Quand la neige fond à droite, son flux torrentueux roule vers le Mein ;
A gauche, il coule vers l'Elbe...

Obscures migrations de peuplades disparues,
Luttes pour la suzeraineté... embuscades, déroutes,
Comices guerriers, meurtres, supplices... maint secret
Flotte oublié sur la crête et le ravin !

Celui qui, d'une oreille pieuse, sait entendre
Comment, plus magnifique que le lied et le poème,
Dans ce doux, interminable bruissement des cimes,
Se parle à elle-même l'âme de la forêt :
Celui-là doit, quand rôde la brise de l'été,
Monter en pèlerinage sur le Rennstieg...

Gritte, dont la jeune sensibilité n'était pas rebelle à la poésie, écouta sans impatience les stances de Viktor von Scheffel. Quand j'eus fini, elle me questionna de nouveau :

— Alors, Loup, nous sommes ici du bon côté du Rennstieg, du côté des génies et des fées, pas du côté prussien?

— Oui, petite fille : Rothberg est en effet un coin de l'Allemagne légendaire. Ces monts velus, cette verte vallée, ce torrent rougeâtre, ont été longtemps le séjour de mystérieux esprits, gardiens de la vieille Allemagne. Dans ce château, ou du moins dans le burg sur les ruines duquel ce château fut bâti, a vécu un empereur allemand, empoisonné six mois après son élection, comme il convenait à un empereur du moyen âge, à longue barbe et à vêtement de fer. Plus tard, un prince moins barbare l'habita, — Ernst, — qui en fit le séjour de la philosophie et de la poésie. Rothberg eut des princesses d'une grâce et d'une beauté célèbres, telle cette Maria-Helena pour l'amour de qui un bel officier

déserta et perdit la vie... Mais Ernst et Maria-Helena, c'était encore, ayant changé ses vêtements de fer contre des vêtements de soie, — la vieille Allemagne...

— Et aujourd'hui? demanda Gritte.

— Aujourd'hui, ma chérie, la principauté est régie par un souverain très moderne qui, bien que né de ce côté du Rennstieg, prend le mot d'ordre à Berlin. Ce prince règne sur Rothberg, qui a 1.800 habitants, sur Litzendorf, bourg industriel qui en compte 3.000; deux autres mille habitants sont dispersés dans les hameaux de la forêt. L'amitié de Guillaume I[er] pour le père du prince actuel valut à Rothberg de garder une ombre d'indépendance : le contingent militaire est recruté sur son territoire et y demeure; le timbre-poste de Rothberg subsiste avec l'effigie casquée de l'empereur Hunther. Mais le prince régnant, Otto, n'en a pas moins comme ambition de façonner son domaine à l'image de la Prusse. Il a pris de son maître les moustaches en croc, le goût des télégrammes sensationnels, la manie des uniformes... Tu le verras; tu connaîtras la petite cour disciplinée à la prussienne : le major de Marbach, Prussien d'origine, le comte Lipawski, Hof-intendant, le baron de Drontheim, ministre de la police et chef de toute l'administration, — l'architecte, l'aumônier, le maître de

chapelle, — sans compter le président du tribunal, qui siège à Litzendorf, et divers fonctionnaires moins importants. Tout ce petit monde officiel est très prussien, à l'image du maître, ou, pour mieux dire, très hobereau... Or, les génies et les fées, c'est avéré, détestent les hobereaux. Voilà pourquoi tu n'en rencontreras point sur le territoire de Rothberg, à moins, peut-être, de te promener au clair de lune sur le Rennstieg.

— Et le petit prince, demanda Gritte après un silence, est-il aimable, ton élève?

— C'est un enfant d'un bon naturel, avec des dessous de colère et de violence, héritage de ses ancêtres, — avec une tendance à la dissimulation qui lui vient de ce que le major Marbach l'élève à la mode brutale en honneur dans l'armée prussienne... Pour moi, je dois convenir qu'il est plein de gentillesse.

— Et la princesse?

Je ne répondis pas tout de suite, bien aise que le crépuscule assombri cachât la rougeur que je sentais monter à mes joues.

— La princesse, répondis-je, est une Erlenburg, vieille race allemande... Elle est cultivée et parle bien le français...

A ce moment, un pas résonna sur la terrasse contiguë à la nôtre. Gritte cessa de m'écouter.

— Regarde, me dit-elle à demi-voix : Monsieur Moloch !

Je regardai : c'était le petit vieux de la route, toujours en redingote noire et en chapeau haut de forme. Les mains dans les goussets de ses chausses, il contemplait la vallée de ses yeux virevoltants.

« Pourquoi Gritte l'appelle-t-elle M. Moloch ? » pensai-je. Puis je me souvins : « Ah ! Dynamologue ! Le mot de Herr Graus ! Gritte simplifie. »

— Il ne s'appelle pas M. Moloch, dis-je en souriant ; il s'appelle : Herr professor Zimmermann.

Elle ne répondit pas. Mais comme la vieille dame apparaissait à son tour, vêtue cette fois d'une belle robe de taffetas puce, et que sa longue main d'ivoire ancien allait rejoindre sur la balustrade la main ridée et agitée de son mari, Gritte ajouta :

— Et voilà M[me] Moloch.

III

La princesse lisait :

« Ces ravalements de l'âme, ces voluptés d'apaisement, l'amour ne doit pas les souffrir. Son effort, au contraire, est d'élever la personne aimante, tout au moins de la maintenir à son niveau, de cultiver l'union par ce qui la resserre, ce qui seul la rend réelle : l'égalité. Si les deux âmes étaient si disproportionnées, nul échange ne serait possible, nul mélange. On ne parviendra jamais à harmoniser tout à rien. »

Sous la clarté matinale, filtrée en jaune par les rideaux de « quinze-seize », j'écoutais ce morceau, que la princesse accentuait avec l'application d'une bonne élève, et aussi avec le soulignement, à certains mots, d'une lectrice

soucieuse de prouver qu'elle comprend, apprécie et interprète.

Nous étions dans le boudoir-bibliothèque, elle assise devant un bonheur-du-jour, moi confortablement établi dans une bergère. Tout au fond, vers la porte, la demoiselle d'honneur, Mlle de Bohlberg, jeune personne d'une cinquantaine d'années, maigre et massive à la fois, et portant toute sa moustache, brodait un chemin de table, d'une infatigable aiguille, sans jamais lever les paupières. La jaune lumière animait la charmante pièce Louis XV, grise et blanche, aux armoires grillagées, garnies de vieilles reliures... Entre les deux fenêtres, le portrait du prince Ernst, l'aïeul qui avait décoré ce boudoir et collectionné les livres. C'était une fine figure pointue, aux yeux noirs spirituels, au nez un peu fort, et qui souriait ironiquement. Bien des fois, pendant la leçon, tandis que lisait mon auguste élève, je dialoguais mentalement avec le portrait du prince Ernst, ami de Voltaire, et si vivant, si parlant sous sa perruque à queue mince, nouée d'un ruban feu !

Il me parut, ce matin-là, qu'il me disait :

— Mon jeune ami, vous faites débiter à ma petite-bru un étrange galimatias, orné de quelques vérités de La Palice.

— Prince, répliquai-je à part moi, il est vrai

que cela est horrible. Songez toutefois qu'avant mon arrivée ici, votre petite-bru se nourrissait de romans soi-disant français que lui envoyait un éditeur de Leipzig. Cela s'appelait : *Chairs ardentes, les Faux Sexes, l'Enfer des Voluptés*, que sais-je encore? La douce Else prenait cela pour de la littérature française. Elle s'adonnait d'autre part aux rébus de l'école décadente qui fleurit à Paris vers 1890, et s'imaginait voir clair dans cette nuit. Maintenant, elle pratique Hugo, Verlaine, Balzac. Aujourd'hui, ne vous déplaise, c'est du Michelet qu'elle débite.

La princesse lisait toujours :

« L'état des femmes du Nord est très mobile. Il suffit souvent d'un peu d'adresse et d'amour pour changer cette pure personne tout à coup et la faire passer à la plus charmante douceur, aux larmes, aux plus amoureux abandons. L'homme doit bien y réfléchir... »

Conseil excellent de l'illustre écrivain! Je me pris tout juste à réfléchir aux amoureux abandons des femmes du Nord. Et, pour donner un support à ces réflexions, je regardai attentivement ma souveraine. Sa robe d'intérieur, en mousseline de soie crème, d'une élégance surchargée qui décelait la provenance berlinoise, alourdissait un peu ses formes. La princesse s'habillait plus volontiers à Vienne ou à Paris :

mais, de temps à autre, le prince faisait pour elle une commande à Berlin, la contraignant à honorer l'industrie nationale. Grande et fortement charpentée comme la plupart des Erlenbourgeoises, Else était restée maigre et osseuse, disait-on, jusqu'à il y avait environ quatre ans. Alors elle s'était mise à prendre quelque embonpoint; son visage et ses membres y avaient acquis une grâce qui leur manquait, et elle avait, du même coup, rajeuni... Ce matin-là, tandis qu'elle lisait Michelet d'un ton si pénétré, je n'avais pas besoin du complaisant effort que font volontiers les jeunes gens pour trouver adorable l'objet de leur préférence. Mes yeux s'arrêtaient sur la nuque blonde et mate, sur le lourd édifice de cheveux blonds qui la couronnait. Les cheveux, les abondants cheveux cendrés, sont une plante allemande. Les bonnes d'enfants, comme les princesses, exposent là-bas des chevelures à exaspérer une Parisienne. Mais, même en pays germanique, les cheveux de la princesse étaient un rare spécimen. Ils couronnaient et encadraient noblement un visage un peu moutonnier, devenu assez original depuis qu'il s'empâtait légèrement, et auquel un observateur désintéressé n'aurait pu reprocher qu'une certaine fadeur. Les yeux, point très grands, d'un bleu foncé, avaient un regard si jeune, si bien-

veillant, si tendre même, qu'ils illuminaient toute la figure. La première fois que ces yeux m'avaient regardé, je les avais jugés pénétrants et ils m'avaient troublé. Maintenant, je les savais dépourvus de toute pénétration, mais riches de bonté et d'une charmante curiosité sentimentale. Ils ne voyaient pas d'une façon très perspicace les gens et les choses, mais ils voulaient les voir d'une certaine façon que désirait le cœur. Comme les cheveux, comme la nuque, comme tout le corps et tout le visage d'Else, ils dégageaient ce fluide dont le nom est intraduisible en français et que les Allemands appellent la *Gemüthlichkeit*.

« Chère Else, pensai-je, combien je vous suis obligé de m'avoir attendu pour être jolie! Car vos portraits d'extrême jeunesse me séduisent moins que votre maturité présente!... »

— Mademoiselle de Bohlberg, dit à ce moment la princesse, en posant le Michelet sur le bonheur-du-jour, il fait un beau soleil. Je crois que voici l'heure prescrite par le docteur pour votre promenade.

Mlle de Bohlberg roula prestement son ouvrage, et, d'un air pincé, sortit du boudoir sans prononcer une parole. Dès qu'elle eut refermé la porte, la princesse me regarda en éclatant de rire.

— Elle vous en veut à mort! Pauvre Bohlberg! elle est jalouse de moi et jalouse de vous. Venez! Laissons la lecture; je ne pouvais plus la supporter. Venez!... plus près de moi, plus près...

C'était dit, assurément, avec une gentille impatience, mais tout de même, cette gentillesse masquait un ton de commandement, le ton des gens qui, toute leur vie, ont vu beaucoup d'échines ployées. Comme à l'ordinaire, cela gâta mes dispositions amicales. Je m'approchai, dans l'attitude de recevoir des ordres.

— Eh bien! fit Else... C'est tout?

Et un si naïf désappointement se peignit sur ses traits que je ne pus m'empêcher de sourire. Je pris la main qu'elle me tendait et j'y posai mes lèvres, plus longuement que ne le voulait l'étiquette.

— Quoi! me dit-elle... Vous ne m'avez pas vue depuis quatre jours, et voilà vos façons! Asseyez-vous ici.

J'obéis. Je m'assis sur une banquette voisine de la table. Je regardai les yeux bleus. Ils étaient un peu humides. Peut-être parce que j'avais, l'heure d'avant, contemplé le visage de quatorze ans de Gritte, je lus sur la tendre meurtrissure de ces yeux mouillés le chiffre des années. Et cela me toucha : la fuite de la beauté féminine est émouvante. Je regrettai d'avoir fait cette

absence; peut-être, en rompant l'habitude, avais-je perdu la faculté d'être épris.

« Que deviendrai-je? pensai-je égoïstement, comment supporterai-je la vie de Rothberg-Schloss, si je ne suis plus épris? Interminables mois d'hiver, comment vous subir sans une passionnette? »

Elle parla d'une voix un peu troublée.

— Mon ami, fit-elle, je me suis sentie bien seule quand vous avez été parti. Le prince a chassé, a manœuvré avec la garnison. Je me suis promenée avec Mlle de Bohlberg, à qui j'ai fait toutes sortes de misères, parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de rayonner, vous sachant au loin... J'ai compris alors combien j'ai besoin de vous.

« Vrai, pensai-je, elle n'est plus souveraine le moins du monde. Elle est seulement tendre, et, comment dire? gentille. Une petite ouvrière d'Iéna ne doit pas accueillir très différemment un étudiant, — son ami, — qui a passé trois jours loin de la ville. »

Le vilain sentiment d'être le plus fort, l'étrange goût de tourmenter ce qui nous aime, peut-être aussi le désir pervers d'exciter jusqu'à la crise cette sensibilité tendue, me firent répondre avec un respect affecté :

— Madame, vous pouvez être assurée que,

moi aussi, j'ai trouvé le temps long loin de Votre Altesse.

Elle se recula vivement.

— Altesse!... Vous m'appelez Altesse, à présent!... Qu'est-ce qui vous a changé durant ces trois jours de Carlsbad? Ah! vous n'êtes qu'un Français, frivole et léger, et j'aurais bien tort de m'attacher à un Français. Je vous ai permis de ne pas me traiter selon mon rang. C'est un autre manque de respect que de refuser cette permission.

Elle se leva, et, pour cacher des larmes qui pointaient de nouveau à ses yeux, alla brusquement à la fenêtre.

« Ses cheveux sont admirables et sa taille est jolie, me disais-je. Décidément, elle a raison, je ne suis qu'un frivole Français. Mais pourquoi, même dans ses moments de passion, manque-t-elle de tact? Toujours le rappel de ma situation subordonnée!... Toujours les mots de permission, d'obéissance, de respect!... »

Elle se retourna; elle avait essuyé ses yeux. Et elle me dit seulement :

— Ce n'est pas bien.

Ces mots trouvèrent le chemin de mon cœur. L'envie me passa soudain de faire sur elle et sur moi des expériences de psychologie compliquée. Et je redevins moi-même l'étudiant d'Iéna, à

qui sa petite amie aux doigts piqués d'aiguille fait une scène sans motif, au retour. Je pris les doigts sans piqûre d'une longue main, belle et noble, qui pendait sur les applications de la robe de Berlin. Cette main résista un peu, mais je l'emprisonnai.

— Ma grande amie! murmurai-je.

Elle me sourit. Elle aimait cette appellation, que j'avais un jour trouvée pour lui parler; elle y distinguait je ne sais quelle ingéniosité française.

— Oh! fit-elle... c'est gentil de m'appeler de nouveau ainsi.

Nous nous assîmes côte à côte sur un canapé voisin des fenêtres.

— J'ai compris, dit-elle, combien votre présence m'est précieuse, en reçommençant pour trois jours la vie que je menais ici avant votre arrivée au château. Je m'étais grisée tout à fait depuis que vous êtes auprès de moi; je ne me rendais plus compte de la réalité. Ma prison me plaisait, parce que j'avais partagé l'amusement de votre curiosité à connaître cette prison princière. Auparavant rien ne m'y intéressait. N'ai-je pas vu tout cela depuis mon enfance? Le palais somptueux, les grandes salles, les réceptions, la morgue allemande!... Vous, jeune Parisien, qui n'aviez jamais été reçu dans une Cour, cela vous

était nouveau. Et cela m'amusait de vous expliquer tout cela, de vous montrer la salle des chevaux, la salle des portraits, la miraculeuse Vierge d'acier dans la chapelle, la salle des Cerfs... de vous associer à ma vie de princesse, et aussi de m'initier à votre vie, que j'ignorais... Jamais je n'avais conversé avec un Français!

— Et votre professeur de danse? objectai-je en souriant.

— Il était contrefait, il s'appelait Birenseel, et je crois qu'il était Belge... Oui, le château, le paysage, la Cour, me semblaient enfin vivants, réveillés d'un sommeil de quinze années. Et le prince lui-même (ajouta-t-elle avec une nuance d'embarras, mais avec le sérieux d'une personne à qui manque radicalement le sens du comique), le prince qui daigne si volontiers discuter avec vous, qui défend la grandeur et la beauté de l'Allemagne contre votre grâce et votre esprit, oui, je trouvais au prince des pensées et un caractère qu'auparavant je n'avais pas su aussi bien démêler et apprécier. Je lui savais gré de bien discuter avec vous, et d'animer votre esprit par ses arguments... Et le major de la Cour, aussi, me devenait intéressant, parce qu'il vous déteste et n'ose rien contre vous à cause de moi. Et jusqu'à ma pauvre Bohlberg qui m'amusait comme un personnage de roman, qui jaunissait

de jalousie, elle que je croyais seulement être l'étiquette habillée!...

Elle s'interrompit et me regarda... Ce qu'elle disait m'était vraiment délicieux à entendre et je ne le trouvais pas trop mal dit. Je la remerciai, et du même coup je l'encourageai à poursuivre en appuyant mes lèvres au-dessus du bracelet en gourmette qui ceignait son poignet droit.

— Quel dommage, murmurai-je, cette fois d'un ton convaincu, que je ne puisse écrire les jolies choses que vous venez de dire!

— Vous vous moquez! fit-elle.

Elle employait volontiers les locutions du répertoire, et, quelques germanismes à part, parlait, en somme, une excellente langue française. Elle mit sa main gauche sur mon épaule et poursuivit :

— Et Max, mon petit Max, qui a pour vous tant d'affection, et qui dit si gentiment : « Mon compatriote M. Louis Dubert! » Car il aime votre langue et votre pays d'instinct, celui-là! Il est le portrait ressuscité de son aïeul Ernst, avec un peu de mon cœur en plus. Max avait fait tant de progrès depuis votre arrivée! L'enfant endormi qu'il était naguère s'éveillait, devenait intelligent. Eh bien! quand vous avez été parti, Max s'est rendormi, et avec lui toute la Cour et le château et le paysage de la Rotha...

Bohlberg a ressorti ses vieilles histoires qu'elle n'osait plus raconter depuis un an, les histoires de sa famille, qui remonte à Ottomar le Grand, assure-t-elle. Et j'avais beau lui dire : « Bohlberg, qu'est-ce que ça me fait que votre famille remonte à Ottomar le Grand? » Elle ne me passait pas un Kuno, ni un Friedebrand, ni un Theodulf. A table, le prince et le major ont recommencé leur discussion sur le matériel d'artillerie. Ils se gênent devant vous, parce qu'ils ont peur que vous ne donniez des renseignements à votre gouvernement. Les canons, pourtant, cela vous est bien égal, n'est-ce pas, mon ami?...

« Convenu! pensai-je. Je suis le Français léger, frivole; le canon ne compte pas pour moi... Il y a eu Valmy, pourtant... Et même Saint-Privat... »

— Oui, reprit-elle, tout m'a paru rendormi et odieux. Alors j'ai voulu être seule... avec le souvenir de ces dix mois. J'ai refusé de sortir en phaéton avec le prince, j'ai renvoyé Bohlberg, j'ai laissé mon petit Max aux soins du major. J'ai refait toute seule nos pèlerinages dans le parc... et surtout celui de Maria-Helena...

Elle baissa les yeux, confuse. Je pensai :

« Il n'y a vraiment pas de quoi rougir. Est-elle innocente, au fond? Pour un moment où sa

tête de souveraine s'oublia sur l'épaule du précepteur, dans la grotte de Maria-Helena! »

— Tout cela, reprit-elle, ne m'a fait que mieux sentir combien les souvenirs sont des vanités... Désespérée, je me suis enfermée ici et j'ai relu ce que vous m'aviez lu... des choses françaises qui me redonnaient le son de votre voix. Cela m'enchantait et me tourmentait. Mon caractère est devenu exécrable. Hier, j'ai frappé Bohlberg qui me piquait dans le dos avec une épingle, en m'attachant mon corsage!...

Je baisai franchement la belle main longue, qui devenait fiévreuse.

— Moi aussi, répondis-je, je vous ai donné durant ces jours d'absence le meilleur de ma pensée. Quand le train m'emportait loin de Rothberg, je me sentais horriblement seul. Votre photographie n'a pas cessé d'être à portée de ma main et de mes yeux. Et hier même, à la gare de Steinach, en attendant l'arrivée de ma chère petite sœur, c'était votre lettre que je relisais.

— Vrai? s'écria la princesse, toute joyeuse. Et elle fit un mouvement pour porter à son tour ma main — cette main plébéienne qu'elle tenait — jusqu'à sa bouche. Mais l'hérédité princière et l'éducation bridèrent l'instinct, et, avec une charmante gaucherie, elle reposa ma main sur ses genoux.

Moi je pensais : « J'ai dit un demi-mensonge. J'ai lu la lettre de Gritte avant la lettre d'Else, et la lettre d'Else a eu tort contre celle de Gritte. Mais, en affaire sentimentale, qu'est-ce qu'un demi-mensonge? »

Jusqu'en ce point de l'aventure et de mes réflexions, j'avais gardé un sang-froid à peu près absolu. Je me regardais agir, selon la bonne tradition psychologique. Mais la princesse, ayant arrêté si brusquement le geste tendre commencé, en conçut sans doute quelque remords, ou bien, tout simplement, son cœur sincère eut un élan. Elle murmura :

— Venez plus près... Puisque vous avez pensé à votre souveraine, je vous permets de venir plus près, comme à Maria-Helena-Sitz.

Soyons sincère : toute envie de m'analyser et de réfléchir disparut. Je pris instantanément la position, mémorable entre nous parce que, jusqu'ici, elle avait été unique, dite : de Maria-Helena-Sitz, — c'est-à-dire que je cédai à l'appel tendre du bras d'Else, et que je posai mon front sur son épaule, à l'endroit où la robe de Berlin, par une galante attention du prince Otto, s'échancrait sur la naissance du cou. Mon visage se trouva ainsi posé entre les ruches de fausse « Angleterre » façonnées par les mains diligentes des ouvrières prussiennes et les frisons

de cheveux cendrés qui faisaient l'école buissonnière hors du chignon.

— Mon ami! mon ami... murmura Else, rapprochant son visage du mien, jusqu'à faire toucher nos joues... Cette absence m'a terriblement montré le mal de mon cœur. Dites-moi si vous... si vous m'aimez!

Ces derniers mots furent un léger souffle; il fallait écouter d'aussi près pour y démêler des mots. Je répondis d'une voix dont l'assurance m'étonna moi-même :

— Oui... vous le savez bien... je vous aime.

Elle se dégagea, comme si ma réponse, qu'elle avait pourtant demandée, la blessait. Son visage marquait un grand trouble : elle ne s'aperçut même pas qu'un peigne d'écaille se détachait de ses cheveux. Elle parcourut vivement des yeux toute la tranquille bibliothèque et, par les vitres, le paysage de la Rotha.

— J'ai trop souffert ici, murmura-t-elle, comme si elle se justifiait. Ce n'est pas vivre... Ce n'est pas vivre! Voilà mes plus belles années qui passent, dans cette prison! Je vous assure, Louis, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, je n'aurais pas demandé mieux que de trouver dans le mariage la joie complète de mon cœur. Ne me croyez pas pareille à vos compatriotes qui ne prennent pas le mariage au sérieux.

Quand on m'a mariée au prince Otto, j'avais dix-sept ans... j'étais tout à fait ce qu'un de vos romanciers a appelé une oie blanche. Ce n'était pas d'être princesse régnante qui me tentait, c'était d'être la femme de mon mari, comme une petite bourgeoise. Et j'ai adopté d'abord les goûts du prince Otto... Je me suis intéressée aux choses de l'empire, aux crédits militaires, à la chasse, au matériel de l'artillerie, à la question du timbre-poste de Rothberg et de la garnison... oui, à tout cela je me suis intéressée, parce que, vous le savez bien, mon cœur est très germanique, et puis, j'aimais le prince, et, ce qu'il aimait, je voulais l'aimer... Seulement, je souhaitais que le prince s'intéressât à toutes ces choses, comment dirai-je? pour moi, à cause de moi! Je voulais être sa première affection, son premier souci. Et il ne m'a pas fallu longtemps pour apercevoir que j'étais, sans plus, la princesse. Comme je lui avais tout de suite donné un fils, il n'attendait plus rien de moi. J'étais jeune, pourtant, et jolie, bien que tout le monde dise qu'à présent je suis encore plus jolie. Le prince m'a préféré toutes mes demoiselles, toutes les femmes de fonctionnaires, et jusqu'aux filles de chambre. Aujourd'hui, sa maîtresse est cette petite Frika de Drontheim, la sœur du ministre de la police, une fille si mal élevée, et tellement

maigre! Il n'y a que Bohlberg qu'il ait respectée, je crois!

Toute vibrante, toute nerveuse, elle alla ouvrir largement la fenêtre, respira l'air de la vallée, revint vers moi.

— J'étouffe, reprit-elle, j'étouffe ici... C'est trop petit pour mon cœur, si quelqu'un ne l'y retient pas. Cette Cour figée dans sa vieille étiquette... ce peuple sans ressort dont le respect et l'affection même sont fades... cette monotonie des jours identiques à la veille, au lendemain. Non... tout cela n'est supportable qu'avec l'amour. Et je n'ai pas l'amour. Il y a des jours où je me suis levée comme folle, résolue à m'évader d'ici, si je ne rencontrais pas l'aventure, la fantaisie... Il n'aurait tenu qu'à un de mes sujets — si son visage m'avait plu — de cueillir un caprice de sa souveraine... J'errais dans le parc... je me disais : « Je suis jeune... je suis belle... Parmi les habitants de cette vallée, il n'y en aura donc pas un seul qui rêve de mon visage, qui essaye de le regarder de plus près, qui se glisse dans les fourrés du parc pour m'approcher, comme cet officier qui, il y a un siècle et demi, s'éprit de la princesse Maria-Helena? » Combien j'aurais été indulgente!... Les portes du parc sont ouvertes. On n'a, la plupart du temps, qu'un anneau de fil de fer à soulever...

Seulement, un vieil écriteau accroché à un arbre dit, aux abords des chemins qui pénètrent dans le parc : *Verbotener Weg!* Et ce peuple est si servile que jamais une infraction n'est commise à la consigne. Non seulement jamais je n'ai rencontré, comme Maria-Helena, le sujet épris... mais jamais un fiancé n'a monté les sentiers du parc, afin de voler une fleur pour sa fiancée... jamais une fiancée ne demanda à son fiancé de voler cette fleur!

Elle s'arrêta. Elle s'était émue au son de ses propres paroles.

— Alors, reprit-elle plus bas, comme je commençais à m'engourdir dans mon isolement, une Providence vous a envoyé...

Elle s'interrompit encore et se mit à rire, de son rire gai d'écolière, à une image apparue dans sa mémoire.

— Figurez-vous, reprit-elle, que quand le prince m'a dit, l'an passé, qu'il avait fait demander, à l'ambassade d'Allemagne à Paris, un professeur de français pour Max, j'ai tout de suite imaginé ce professeur sous les traits de mon ancien maître à danser, le Belge Birenseel... Un petit vieux aux jambes grêles, tout juste pas bossu. Mais dès le lendemain de votre arrivée ici, j'ai deviné que vous étiez joli garçon, à l'air mécontent de Bohlberg que j'interrogeais sur

vous. Elle vous avait entrevu. « Il ne me plaît pas, » dit-elle d'un ton pincé! Bohlberg a le goût des choses laides. Elle aime l'étiquette, les toilettes de Berlin et le major de la Cour.

Le clair rire d'Else résonna encore sur ces mots. Le rire d'Else avait quinze ans de moins qu'elle. En fermant les yeux, j'entendais une jeune fille rire à côté de moi.

— Vous m'avez changé ma vie, reprit-elle, devenue sérieuse et s'asseyant tout près de moi sur le même petit canapé. Je me suis réveillée. J'ai goûté la nature, les livres, la vie. Je ne voulais pas m'avouer que vous étiez la cause de cette transformation. Cela m'humiliait, cela choquait ma pudeur de femme et mon orgueil de princesse. Mais trois jours d'absence m'ont ôté mon orgueil...

Elle baissa les yeux et ne finit pas sa phrase, sans doute pour laisser entendre que la pudeur de la femme n'avait pas disparu avec l'orgueil de la princesse. Moi, je crois bien que toutes ces paroles féminines, où l'offrande de soi était si peu dissimulée, n'avaient pas bouleversé mes sens : mais elles avaient grisé à fond ma vanité. Et j'en étais à discuter les objections de moralité, ce qui est le signe du consentement de l'instinct.

« Le mari est un ennemi... un ennemi de mon

pays, de ma race. Sous ses apparences correctes, il est parfois d'une insupportable insolence. De plus, c'est un mauvais mari. Il me paye? Eh bien! ne lui donné-je donc rien en échange de ses marks? »

Comme je rêvais ainsi, l'avant-bras nu d'Else glissa contre mon visage et, doucement, je me sentis ramener à « l'attitude de Maria-Helena-Sitz ». Mes yeux se levèrent vers ma souveraine :

« Moi aussi, je suis seul, pensai-je. Nous sommes deux exilés! »

Malgré toutes les résolutions antérieures de ne faire aucune avance, je dus instinctivement ébaucher quelque geste de rapprochement. Le charmant visage un peu meurtri d'Else fut tout contre le mien; ses regards, si l'on peut ainsi dire, entrèrent dans mon regard. Que les moralistes, avant de me condamner, réfléchissent que j'avais vingt-six ans, que depuis dix mois, vivant dans l'intimité d'une femme, aucune caresse féminine ne m'avait effleuré!... Tout cela conspira contre les résolutions de l'abstinence stoïque et de la vertu.

« D'ailleurs, résister serait ridicule, » pensai-je, au moment où des lèvres de princesse touchèrent mes lèvres de plébéien.

Baiser! geste subtil, bizarre, souvent un peu comique et parfois tragiquement émouvant; effleurement des lèvres qui ne savent plus remuer pour la parole, ayant dit tout ce que peuvent exprimer des mots; baiser instinctif, héréditaire, et pourtant convenu, qui t'inventa, qui te perfectionna, qui fit de toi, dans notre civilisation accablée d'histoire et de tradition, le rite de l'accord passionnel, la dernière des passes d'armes amoureuses, le sceau de la promesse définitive, comme l'anneau de fiançailles de la possession? Si quelques amants t'échangent dans la griserie impétueuse d'un transport qui ne se gouverne plus, combien plus souvent tu es le simple et commode aboutissement d'une situation qui sans toi deviendrait, bientôt, intolérable ou ridicule! Que dire après qu'on a dit certaines choses? Aux pauvres amants à court d'éloquence, tu enlèves à temps la possibilité même de parler. Tu les bâillonnes savoureusement à l'heure où, sans doute, ils ne diraient plus que des pauvretés. Baiser, point d'orgue ou point final, tu es spirituel : car la quantité de sottises qui, grâce à toi, n'auront jamais été prononcées, est sans doute innombrable. Mais tu es traître aussi. Souvent commencé sans entrain et par pure convenance mondaine, tu mêles les êtres, tu fais jaillir en eux

le fougueux instinct qu'ils croyaient dompté par la politesse, assoupi sous la morphine des usages. Telles lèvres qui se sont unies, tout simplement pour accomplir une formalité sentimentale, presque mondaine, goûtent soudain une saveur imprévue : les électricités contraires s'échangent par ces pôles au contact, en sorte qu'une fois désunis, les deux êtres ne sont plus les mêmes qu'avant le baiser. Ainsi, malgré tes allures rituelles, malgré ton air de rester idéal à demi, tu finis par nous apparaître comme le signe maçonnique du génie de l'espèce, geste inexplicable, ingénieux, décevant!...

— Bohlberg! murmura tout à coup la princesse en me repoussant.

Sa main attrapa assez adroitement le Michelet qui bâillait sur le guéridon... Je m'écartai autant que me le permit l'étroit canapé.

« Les femmes pures, douces et fidèles, lut Else, les femmes qui n'ont rien à dissimuler, ont plus que les autres besoin de la confession d'amour, besoin de se verser sans cesse dans un cœur aimant... Comment se fait-il que l'homme profite généralement si peu d'un tel élément de bonheur?... »

Mlle de Bohlberg entra sur cette question vraiment angoissante. Else lut encore deux ou trois

lignes, puis ferma le livre et se leva. Elle avait reconquis son sang-froid. Mais ses yeux brillaient de bonheur.

— Bohlberg, vous êtes-vous bien promenée? Comment va votre sciatique?

— Je remercie la princesse. Je ne peux presque pas marcher, la princesse le sait bien. C'est pour lui obéir que j'ai été faire trois pas dans le parc. Je me suis traînée jusqu'au banc d'écorce et j'y suis demeurée une demi-heure.

— Bon! Cela vous fera un grand bien, Bohlberg.

— Puis-je poser une question à monsieur le docteur?

— Certainement.

— Monsieur le docteur, pourquoi avez-vous apporté de Carlsbad du demi-cristal au lieu de cristal fin pour compléter le service de Bohême?

— Ma foi, mademoiselle, répliquai-je, j'ai fait ce que j'ai pu. Je regrette ma maladresse, mais je n'ai pas de compétence spéciale sur la cristallerie.

— Laissez donc M. Dubert tranquille, fit la princesse agacée. Vous êtes assommante, Bohlberg.

— La princesse va-t-elle s'habiller? reprit la vieille fille inflexible.

— Oui! oui! Allez m'attendre dans le cabinet

de toilette. Allez!... A bientôt, monsieur Dubert. Merci pour votre bonne leçon. Ce Michelet est passionnant!

Mlle de Bohlberg sortit en rechignant par la chambre à coucher. Comme je m'éloignais vers la porte du salon, Else me suivit d'un pas ou deux...

Et l'entre-bâillement de la porte encadra une courte réplique du geste ancestral par lequel, depuis tant de siècles, sur les lèvres humaines, le verbe aimer se fait chair.

IV

Je traversai, de ce pas ailé qu'on a dans les rêves, les deux salons de la princesse, le Louis XVI et l'Empire, puis le vestibule où noircissaient aux murs d'innombrables portraits des siècles derniers, fort médiocres. L'escalier, en marbre brun de Döschnitz, me porta — oui vraiment, me porta — jusqu'au rez-de-chaussée par où je gagnai la colonnade, en grès de Grösgalitz, le perron d'honneur, la cour... Dans la cour, je croisai le Hofintendant, comte Lipawski. Il vint à moi. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, vif et grassouillet, fort érudit d'ailleurs, et dont l'aménité s'aiguisait d'une pointe caustique.

— Monsieur le docteur, fit-il, je vous présente

mes devoirs. Vous venez d'enseigner notre charmante souveraine? Travaille-t-elle à votre gré?

— La princesse, répliquai-je, volontairement solennel, est admirable d'intelligence et d'application.

— Fort bien! fort bien! Toute la cour remarque en effet, depuis votre arrivée, son goût très vif pour le Français... je veux dire pour la langue française, vous m'entendez bien? Au revoir, heureux docteur.

Il s'éloigna sur ce mot, sans me laisser le temps d'une réplique. Le quart avant onze heures sonna au campanile du château. « Bon, pensai-je, j'ai près de vingt minutes de liberté avant ma leçon au prince! » Il me plut d'avoir ce loisir pour m'isoler et pour réfléchir. Car le persiflage de l'intendant avait douché mon allégresse, et j'eusse été mal à l'aise de rencontrer Max sur-le-champ. Je gagnai le parc par la deuxième cour et les serres.

Il faisait le temps même de la vie, le temps qu'on imagine pour le paradis, le temps que Puvis de Chavannes fait régner sur son *Doux pays*. La fraîcheur qu'exhale, tout le long de la nuit, l'eau frissonnante de la Rotha ne s'était pas encore toute évaporée, et, malgré le ciel sans nuage, où luisait le grand soleil d'août, l'air frôlait les membres et caressait le palais. Un voile

léger, invisible, s'étendait entre le ciel et la terre, tamisait la clarté, en lui ôtant juste ce qu'elle aurait eu d'excessif. Lumière, air, couleur du sol, mouvements des arbres dont une brise imperceptible feuilletait distraitement les ramures, toutes choses, autour de moi, étaient une volupté, une gaîté.

J'avais dépassé les serres et traversé le jardin de la princesse, où ma souveraine, de ses actives mains allemandes, soignait les parterres, semait et cultivait ses fleurs. Les bégonias, les capucines, les géraniums multicolores y dessinaient des arabesques. Planté sur l'éperon même de la colline, ce jardin se développait tout en longueur. Il aboutissait au parc, qui se divisait en deux régions bien distinctes. L'une, occupant l'étroit plateau, était arrangée en style français, et datait du prince Ernst : chaque petit souverain d'Allemagne voulait alors posséder son Versailles. Et, comme à Versailles, réduits seulement à des proportions minuscules par la médiocrité de l'espace disponible, on y trouvait en effet un petit lac, une allée avec des bronzes figurant des Dauphins et des Marmousets, puis des cabinets de verdure adossés à des taillis où circulaient des sentiers mystérieux... Plus loin, la colline, rapidement déclive, descendait de toutes parts vers la boucle de la Rotha. C'était

le parc anglais, conquis tout simplement sur la forêt environnante. C'était aussi le lieu favori de mes promenades avec la princesse. Il me parut convenable d'aller rêver un instant dans la grotte fameuse de Maria-Helena. Je pris par le plus court en traversant les taillis du jardin français.

Comme je passais derrière l'un des cabinets de verdure, à un endroit où le taillis s'amincissait de façon qu'on pût voir tout ce qui se passait à côté, le bruit de deux voix m'arrêta. Je ne me souciais pas de faire une rencontre ni de troubler un rendez-vous : le prince Otto en donnait là, parfois, aux sujettes de son choix. Mais tout de suite je reconnus les voix, qui parlaient haut, sans la moindre gêne. Elles étaient jeunes l'une et l'autre; une voix de garçonnet qui achève de muer et un clair timbre de fillette. Cette familière conversation, entrecoupée de rires, s'échangeait entre ma sœur Gritte et le prince héritier.

« Comment diable ont-ils fait connaissance? Et comment cette peste de Gritte est-elle entrée au château? »

J'approchai doucement. Je les vis assis côte à côte sur le banc de bois circulaire. Un faune de pierre, moussu, ébréché, riait au-dessus d'eux. Gritte tenait en main un bouquet de roses : je frémis en pensant qu'elle avait dû les cueillir

dans les plates-bandes princières. Elle écoutait Max, dont la jolie silhouette un peu grêle, vêtue de l'uniforme bleu à parements d'argent, m'était visible de face, tandis que Gritte me tournait le dos.

— Alors, disait le prince Max, quand j'ai fini ma leçon de conversation avec M. le docteur...

— Quel docteur?

— Votre frère, le docteur Dubert...

— Mais il n'est pas docteur! Un docteur, en français, c'est un médecin. Il ne faut pas parler allemand en français, voyons!

— Enfin, reprit docilement Max, quand votre frère, M. Dubert, a fini de me donner sa leçon, je vais rejoindre au château le comte de Marbach, qui m'apprend l'art militaire.

— Qui est-ce, ce comte?

— C'est le major de la Cour. Il est né à Bringen, en Prusse. Il a fait campagne contre les Herreros et en est revenu avec une maladie de foie. Il a failli sauter, là-bas, d'un coup de mine, et, depuis, la moindre explosion lui donne une attaque. A peine s'il peut chasser. Alors il ne pouvait rester au service. Mon père l'a pris ici.

— Qu'est-ce qu'il vous apprend?

— L'exercice, d'abord, comme à un soldat. La tactique. La logistique. Et puis à monter à cheval. Il monte très bien. Seulement, ajouta le

prince en baissant la voix, comme s'il redoutait d'être entendu de son terrible mentor, ce n'est pas un professeur comme votre frère. Il a les façons prussiennes... Vous savez?...

— Qu'est-ce que c'est, les façons prussiennes?

Le prince regarda autour de lui d'un air craintif... Il faillit parler. Mais il se contenta d'un geste vague. Il dit après un silence :

— Enfin, j'aime mieux votre frère.

— Je crois bien! dit Gritte en se rengorgeant. Vous ne trouverez pas beaucoup de professeurs comme mon frère. D'abord, c'est un homme du monde.

— Ah! fit naïvement le prince Max. Il est noble?...

— Noble!... En France, depuis la Révolution, noble ou pas noble, cela ne signifie rien. Il y a les gens bien élevés et les gens mal élevés, les gens qui sont de bonne famille et ceux qui ne le sont pas... Mon frère et moi nous sommes de bonne famille. Avant nos revers de fortune et la mort de mon père, nous étions en relations avec ce qu'il y a de mieux à Paris. Et si mon père n'était pas mort l'an passé, et si nous n'avions pas été ruinés, ni mon frère ni moi ne serions ici en ce moment.

— Moi, fit Max en levant sur Gritte ses jolis yeux gris, si expressifs, je suis content que

M. Dubert soit ici. Et je suis content que vous y soyez venue, vous aussi.

Gritte ne répondit pas. Elle plongea son nez rose dans le bouquet de roses rouges, d'un geste qui ne me parut pas exempt de coquetterie.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle.

— Treize ans. Et vous ?

— Quatorze. Quatorze depuis un mois seulement.

— Vous habitez Paris ?

— Non. Depuis la mort de papa, je suis pensionnaire près de Paris.

— Vous n'avez jamais vu une Cour ?

— Une Cour ?

— Je vous demande si vous n'êtes jamais venue dans un endroit comme celui-ci, avec un prince, une princesse, un major, un Hof-intendant, des dames d'honneur, une étiquette ?... Enfin, tout ce qui constitue une Cour ?...

— Non, fit Gritte avec une moue... En France, il n'y a pas de Cour. J'ai vu des fêtes à l'Élysée... Ce n'est pas très amusant. C'est à peu près comme une fête dans un ministère. J'aime mieux les fêtes dans les ambassades...

— C'est brillant, tout cela, l'Élysée, les ministères, les ambassades ?

— Très brillant.

— Plus brillant qu'ici ?

— Oh! oui.

— Plus brillant que les salons que je vous ai montrés tout à l'heure par les fenêtres ouvertes?...

Gritte médita un instant, puis :

— On ne peut pas comparer, répondit-elle. Ici, comme château, ce n'est pas très joli... ce n'est pas très somptueux... ce n'est pas arrangé avec beaucoup de goût (à mon idée). Mais tout de même, cela a un certain air. Oui, c'est bien! C'est d'aplomb; c'est comme ça doit être.

Je vis que ce compliment, pourtant modéré, faisait rougir jusqu'au front le joli visage de Max, et lui éclairait les yeux de plaisir.

— C'est que, dit-il, — et sa voix trembla un peu, — notre famille est très ancienne. La principauté n'est pas grande : avec Lichtenstein, c'est la plus petite de l'Empire. Mais nous sommes de bonne race : un de mes aïeux a été empereur d'Allemagne en un temps où les Hohenzollern n'étaient que des coureurs de grand chemin.

— Ah! comment s'appelait-il?

— Hunther.

— Est-ce qu'il régna longtemps?

— Non. Trois mois après son élection, il mourut subitement. On croit qu'il fut empoisonné.

Les deux enfants furent quelque temps silencieux, comme si leur jeune esprit s'hypnotisait devant le grand mystère du passé, de l'histoire... Et les réflexions de Gritte amenèrent sur ses lèvres cette réflexion :

— S'il y avait la guerre entre la France et l'Allemagne, vous devriez vous battre contre mon frère?

— Il ne faut pas qu'il y ait la guerre, répliqua Max gravement. On dit ici, à la Cour, que les Français veulent la guerre. Est-ce vrai?

— En France, répondit Gritte, on dit que ce sont les Allemands qui veulent la guerre.

— Quelques-uns la désirent, ici... Le major de la Cour dit qu'il faut en finir. Moi, je ne désire pas la guerre.

— Pourquoi cela?

— On dit que je ressemble à mon aïeul, le prince Ernst. Il se battit très bien pendant la guerre de Sept ans. Mais il détestait la guerre tout de même : il aimait les arts et la philosophie. Il rêvait de faire de Steinach, alors unie à Rothberg, une autre Cour de Weimar... Aujourd'hui, Steinach est une enclave prussienne à jamais séparée de Rothberg. Rothberg n'est plus qu'un village de paysans, quelques villas d'été, un château. C'est à grand'peine, et par une faveur exceptionnelle, que nous gardons

notre timbre-poste et que nous n'avons pas de garnison prussienne : nous sommes aussi indépendants que le roi de Saxe ou le prince-régent de Bavière. Mais je sais bien qu'on nous laisse cette indépendance à titre de curiosité. Et qu'est-ce qu'une indépendance qu'on ne peut pas défendre?

Gritte murmura :

— Comme vous êtes sérieux!

Max sourit.

— J'aime bien à m'amuser aussi, je vous assure... Seulement je n'ai personne de mon âge, ici. Quand j'étais petit, j'avais au moins mon frère de lait Hans, qui jouait avec moi... Maintenant il est cocher chez Graus, et je ne le vois plus que par hasard... Il faudra que vous veniez au château; je dirai à maman de vous inviter Vous verrez comme maman est belle et bonne. Elle aime beaucoup votre frère.

Cette dernière phrase, prononcée par cette bouche innocente, me donna une sensation de malaise, et j'allais me montrer pour couper court à l'entretien, quand brusquement Max se leva et se figea dans une attitude militaire. En même temps j'entendis des pas sur le sable et je vis apparaître la silhouette raide, sanglée, bottée, du comte de Marbach. Il s'avança vivement vers le prince; il était cramoisi d'émotion.

— Monseigneur, dit-il sèchement, il est onze heures : vous devriez être au château.

Et se tournant vers Gritte :

— Vous, petite, qu'est-ce que vous faites ici?

Le maréchal parlait allemand. Gritte ne comprit pas les mots, mais le ton l'offusqua. Elle regarda l'interpellateur d'un certain air à la fois hautain et gamin qu'elle prenait volontiers avec les gens impolis, et, se tournant vers le prince :

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là? murmura-t-elle.

Le prince n'était pas reconnaissable. Diminué, l'œil en dessous, il semblait un enfant qui a peur d'être battu. Le comte poursuivit en français :

— Ah! Française? Vous, petite Française... Pas public, ici... Dehors! dehors! Ici, jardin du château. Dehors!

Gritte se leva :

— Monsieur, dit-elle au maréchal d'un ton poli, vous êtes très mal élevé. Et vous êtes très laid, et vous avez l'air d'un écuyer de cirque avec vos bottes jaunes. Donc, je m'en vais, parce qu'avec un homme mal élevé comme vous, une jeune fille n'est pas en sûreté.

Elle allait prendre ses fleurs, quand le major, les apercevant, s'écria :

— Des fleurs!... des roses du jardin de la

princesse! Vous avez cueilli des fleurs sans permission... Voulez-vous laisser ces fleurs... petite voleuse!

Le petit prince objecta timidement :

— Monsieur le comte, c'est moi qui ai permis...

— Vous n'avez pas à permettre! Vous serez aux arrêts aujourd'hui et demain... Allons, debout, et au château.

Le prince hésitait. Le major, jugeant sans doute qu'il n'obéissait pas assez vite, le prit par l'épaule et le fit tourner sur lui-même. Max devint pâle, je crus un instant qu'il allait se jeter sur son maître; mais le ressort de son énergie se détendit aussitôt. Gritte haussa les épaules et, tranquillement, reprit sur le banc le bouquet de roses. Ce geste acheva de mettre le major hors de lui.

— Laissez les fleurs! laissez les fleurs!... balbutia-t-il en français. Je défends! je défends d'emporter!

— Ah! mais, s'écria Gritte en sautant lestement de l'autre côté du banc, vous m'ennuyez, vous, l'écuyer! Essayez donc de les prendre, mes fleurs... Tenez!

Lestement elle prit du champ, son bouquet à la main. A demi penchée, prête à détaler, dans la pose de la fillette qui joue aux barres, et aussi

gaie que si réellement elle jouait aux barres, elle narguait le major. Je jugeai qu'il était temps de paraître pour dénouer pacifiquement ce petit drame. Je me démasquai. Gritte courut à moi : mais je la dépassai et j'allai vers le comte de Marbach.

— Monsieur le major, lui dis-je, cette jeune fille est ma sœur. Elle est entrée dans le parc, parce qu'elle ne savait pas que c'était défendu. Elle a accepté des fleurs que le prince lui a offertes... Je crois pouvoir vous assurer que la princesse n'en aura pas de colère... et je vous prie de lever les arrêts du prince.

Marbach répliqua :

— Monsieur le professeur, le prince héritier est sous mon gouvernement. Vous pouvez être très renseigné sur les intentions de la princesse, mais moi je sais que les intentions du prince régnant sont que son fils observe la discipline allemande. Il restera donc vingt-quatre heures aux arrêts. Rentrez au château, Monseigneur.

— Restez ici, Monseigneur, répliquai-je... Je me permets de vous faire observer, dis-je au major, qu'il est onze heures passées, que c'est l'heure de la leçon de français du prince. Il me convient de la donner aujourd'hui dans le parc. Bien entendu, sitôt la leçon terminée, le prince ira prendre les arrêts.

Le major se demanda évidemment s'il allait se porter sur moi à des voies de fait. Il se calma cependant. Haussant les épaules, il s'éloigna en grommelant quelque chose de confus, où je distinguai le nom de « Franzose » accolé à un adjectif peu sympathique.

Gritte était penaude.

— Ne fais pas ta méchante figure, Loup, me dit-elle... Il est clair que j'aurais mieux fait de ne pas entrer. Mais j'ai vu... (elle montra le prince d'un geste du menton) qui avait l'air de tant s'ennuyer! Alors je lui ai dit bonjour.

— Et c'est moi qui ai prié mademoiselle d'entrer, poursuivit le prince qui retrouvait son assurance, maintenant que le major était hors de vue.

Je pris l'air le plus sérieux que je pus pour ébaucher une gronderie. Gritte, les yeux un peu gros, s'en retourna toute seule vers la villa. Je gardai mon élève.

La leçon de conversation commença sur le banc de pierre, devant le sourire moqueur du faune. Il me parut bien que la princesse avait raison : l'esprit de son fils s'était de nouveau assoupi en mon absence. Trois jours aux mains du major avaient suffi pour le plonger dans cette torpeur craintive où je l'avais trouvé dix-huit mois auparavant, en arrivant à Rothberg. Évi-

demment, Marbach le frappait, à la mode prussienne, et l'enfant, moitié par honte, moitié par peur, n'osait se plaindre. Mais il contractait à ce régime une sorte de soumission abrutie, hypocrite, doublée de révolte haineuse. Que de fois, tandis qu'il regardait le major, j'avais lu de la haine, de la vraie haine dans ses yeux enfantins!

Avec moi, méfiant d'abord, il s'était assez vite apprivoisé. Et peu à peu nous étions devenus bons amis. Son curieux tempérament s'était révélé. Je m'étais rendu compte que ce garçon frêle, nerveux, impressionnable, froissé depuis l'enfance dans sa sensibilité un peu féminine d'abord par le prince, puis par M. de Marbach, avait conçu une horreur profonde de la discipline brutale, inflexible, qu'on lui imposait. Il était, lui, fin et délicat, un rêveur égaré dans la race des Rothberg, une réplique affaiblie du prince Ernst, — né à contretemps dans le siècle de l'impérialisme allemand.

Mon rôle avait consisté à calmer ses nerfs et à le rendre franc. Il avait pris, sur mes injonctions, l'habitude de me regarder dans les yeux quand il me parlait. Il s'était désaccoutumé de dissimuler et de mentir. Enfin son esprit s'était montré tel qu'il était, vif, pénétrant, imprévu. Sa sensibilité tendre avait cessé de craindre les rebuffades et les quolibets. Il m'aimait sincèrement,

et j'obtenais de lui, par la douceur, beaucoup plus que le major par les coups.

Au bout d'une demi-heure de leçon, il s'anima, comme si, peu à peu, les vapeurs d'un lourd narcotique se dissipaient. Il me parla de Gritte, me confia sa joie de l'avoir rencontrée. Elle lui avait dit qu'il parlait bien français et il s'en montrait extrêmement fier.

— Pourquoi, me demanda-t-il, n'habite-t-elle pas au château?

— Parce qu'elle n'a pas de charge à la Cour.

— Mais si on lui en donnait une? Comme cela, elle ne retournerait pas en France, et vous l'auriez tout le temps auprès de vous.

— Gritte est très indépendante, répliquai-je... Elle serait une mauvaise demoiselle d'honneur.

Max médita quelques instants, puis déclara :

— Si j'étais prince régnant à la façon de mes ancêtres, dit-il en riant, je vous forcerais à rester dans mes États, votre sœur et vous!

Il avait reconquis sa gaîté et sa bonne grâce. Il ne voulut plus me quitter, et, quand la leçon fut finie, il me fallut l'accompagner jusqu'au château.

Au moment de me quitter, il redevint sombre.

— Je rentre en prison, me dit-il. Ah! que vous êtes heureux, monsieur Dubert. Vous ne serez jamais prisonnier, vous!

— Bah! fis-je, vingt-quatre heures d'arrêts sont bientôt passées!

— Je ne suis guère moins prisonnier quand je ne suis pas aux arrêts, dit-il en secouant la tête.

Et, après un instant de réflexion, où je vis la lueur de haine que je connaissais passer dans ses yeux :

— Pourriez-vous, me dit-il avec un peu d'embarras, dire à Hans, mon frère de lait, de venir me parler, demain vers deux heures, à la petite entrée du parc?

— Ma foi, Monseigneur, répondis-je, j'aime mieux ne pas faire de commissions à Hans de votre part.

— Bon, excusez-moi. Je le ferai prévenir.

Il s'enfuit les larmes aux yeux.

« L'étrange gamin, pensai-je en m'en retournant. Pourquoi diable veut-il parler à Hans?... »

Midi avait sonné quand j'atteignis la villa Else. Gritte m'attendait sur la porte.

— Tu es toujours fâché? me demanda-t-elle, un peu anxieuse.

— Pas du tout. Ton péché n'était pas bien grave.

— Tant mieux, fit-elle. Parce que...

— Parce que?

— Parce que j'ai peur d'avoir encore fait une bêtise.

— Bon! Quelle bêtise?

— Tu sais, les deux vieux qui sont nos voisins : M. et Mme Moloch?

— Eh bien?

— Nous prenons avec eux le repas de midi, le Mittagessen... Tu comprends, la vieille dame est venue à moi sur le balcon; elle m'a interpellée gentiment... Elle m'a demandé qui tu étais... Moi, tu sais, j'aime à parler de toi... J'ai bavardé avec elle. Et elle nous a invités à sa table, tout à l'heure.

Je réfléchis un instant.

« Moloch n'est pas très sympathique au château. Le prince me battra froid... Bah! je suis libre, après tout! Hors de mes fonctions de précepteur, je ne dépends que de moi! »

Il ne me déplut pas d'affirmer publiquement cette indépendance.

J'embrassai Gritte.

— Tu as bien fait d'accepter, mignonne.

Le second coup de cloche appelait les convives. Nous gagnâmes la salle à manger.

V

Herr Graus montrait avec orgueil un lavis de l'architecte berlinois Gumper, qui représentait la future salle à manger du futur hôtel. Elle serait toute blanche, ornée de colonnes, décorée sur les murs d'ornements blancs en forme de parafes, de fumée de cigarettes et de ténias, meublée de sièges et de tables dans le goût anglo-belge. Par bonheur, la réalisation de ces somptueux projets était remise à une échéance hypothétique, et nous prîmes le Mittagessen, M. et Mme Moloch, Gritte et moi, dans l'antique « Speisesaal » de la vieille auberge, à une solide table en sapin de Thuringe, assis sur des chaises paillées par les

paysans du Rennstieg au long des veillées hivernales.

Près de nous, des familles allemandes se nourrissaient, cossues et dépensières, gardant volontiers, à portée de la main, dans le seau à glace, le flacon vert de Hochheimer ou le flacon ambré de Piesporter.

Une prolificité magnifique triomphait autour des petites tables isolées, aussi bien qu'autour de la vaste table d'hôte. Pour chaque couple de parents, grosse mère pansue et mamelue, dont la santé faisait craquer le corset, jeune papa chauve et gras aux joues roses, au poil châtain ou blond, à lourde chaîne sur la bedaine, — quatre ou cinq rejetons, frais bambins, fillettes aux yeux de bleuets, jacassaient et s'entonnaient du rôti, des compotes, du vin. J'avais la sensation d'être au milieu d'une forte plantation humaine, d'une plantation drûment tallée.

M. Moloch, qui mangeait activement, avec des gestes affairés, ne cessait guère cependant de parler. Il parlait en allemand, à haute voix, sans crainte d'être entendu, tandis que sa femme conversait en français avec Gritte, ne perdant jamais du regard son grand enfant de savant. Distrait comme Ampère, celui-ci égarait tantôt sa fourchette, tantôt son couteau, remettait la cuillère à sel dans le pot à moutarde ou se versait

à boire avec le flacon au vinaigre. Il portait toujours sa redingote noire déboutonnée, sa petite cravate noire sur une chemise impeccablement blanche. Ses cheveux blancs très fins voltigeaient à droite et à gauche de son front bombé et dénudé. Toute sa figure de singe surhumain se plissait sous le double effort de la mastication et de la parole, et les prunelles de ses yeux aux cils jaunâtres virevoltaient dans les orbites comme des roues à grande vitesse.

— Ah! vous êtes à la Cour, disait-il... Eh bien! je ne vous envie pas, monsieur. Il n'y a rien de plus ridicule qu'une Cour quelconque, si ce n'est une petite Cour allemande... Je l'ai connue, moi qui vous parle, la cour de Rothberg... J'ai été « hoffaehig », monsieur. J'ai traversé, en bas de soie et en culotte, avec une chemise à jabot et un habit à boutons d'argent, la salle des portraits, la salle des chevaux, la salle des cornes de cerf, que sais-je encore? Et j'étais fier! et je faisais des révérences, — devant un homme qui représentait, en somme, infiniment moins de valeur sociale réelle qu'un industriel de Westphalie ou même un intelligent préparateur de laboratoire, — des révérences à voir mon visage de courtisan dans le parquet ciré!... Pourtant je n'étais pas bête alors, ni vil... Mais j'étais jeune, et l'idée que le fils du savetier de Rothberg-Dorf avait

ses entrées au château me grisait les méninges. Savez-vous ce qui m'a guéri de cette sottise, le savez-vous?

Il criait : « Le savez-vous » à tue-tête, levant en l'air sa fourchette menaçante... La longue main de Mme Moloch glissa doucement sur le bras levé de son mari, et d'une tendre pression le rabattit sur la table.

— Ce qui m'a guéri, monsieur, continua Moloch, c'est la guerre de France, la campagne que j'ai faite dans votre pays. J'ai eu pour chef un héros véritable, qui, malheureusement pour ce pays d'Allemagne, n'a régné qu'un temps très court. Il me prit en amitié à la suite d'une circonstance où, ayant besoin d'un chimiste pour analyser une eau suspecte, on m'avait mandé auprès de lui. Je lui ai dû de comprendre qu'on peut faire bravement son devoir de soldat et cependant détester la guerre. J'ai eu sous les yeux un guerrier philosophe, un prince qui était un sage. Parce qu'il avait tiré le glaive pour défendre sa patrie, il ne se croyait pas obligé de répudier l'héritage de la pensée allemande, de la bonté allemande. Son exemple et quelques mots tombés de sa bouche ont renouvelé mon esprit. Je bois à la mémoire du seul grand empereur allemand moderne : Frédéric III !

Ayant dit cela, le savant leva son verre, but

d'un trait le hochheimer qu'il contenait, puis, d'un geste large et vif, reposa le verre vide sur le moulin à poivre, où il se brisa en mille pièces vertes.

— Eitel! murmura Mme Moloch d'un ton de doux reproche.

Lestement, adroitement, silencieusement, aidée de Gritte, puis du kellner affairé, elle répara le désordre. Cependant, M. Moloch, d'un air de défi, regardait les uns après les autres les gens attablés autour de nous, que l'incident avait distraits de leur mangeaille.

— Imbéciles! badauds! grommelait le savant... n'ont-ils jamais vu casser un verre?...

Quant tout fut remis en ordre, il continua, tout en mangeant, avec une vélocité extraordinaire, du bœuf braisé relevé d'une compote de mirabelles :

— J'ai été blessé devant Orléans, monsieur le docteur. Une balle, tirée par un de vos compatriotes, m'est entrée dans la sixième côte droite, et elle y est restée une dizaine d'années. Quand on l'a eu extraite, je l'ai fait suspendre à un fil d'argent dans mon laboratoire, à Iéna. Et j'ai écrit dessous : « Don d'un Français inconnu au docteur Zimmermann très reconnaissant. » Car je dus beaucoup à cette petite balle de chassepot, monsieur. Je revins de France abso-

lument transformé. La guerre est horrible, elle est inhumaine. Que des gens civilisés, comme vous et moi, puissent se battre l'un contre l'autre parce que des imbéciles de diplomates, qui ne se battent pas, ont brouillé les cartes, c'est une pure monstruosité. Les gens comme vous et moi, les gens d'étude, le comprenaient naguère. Aujourd'hui, j'ignore ce qui se passe chez vous : mais, même les gens de laboratoire, en Allemagne, deviennent des conquérants. Je serai bientôt le seul chimiste d'Allemagne à ne pas affûter mon sabre, entre deux pesées.

— Monsieur, fit Gritte, à qui Mme Moloch avait expliqué en français les dernières paroles de son mari, vous savez si j'aime mon frère et si je serais désolée de le voir partir. Mais tout de même, si l'on nous pousse à bout, en France, tant pis! hommes et femmes, nous risquerons la chose.

— Vous l'entendez? reprit M. Moloch. Voilà, monsieur, voilà l'état d'esprit où nos bellicoles ont amené les gens des deux pays! C'est navrant. Au xxe siècle! Si vous saviez ce que j'entends parmi mes propres élèves, qui pourtant m'aiment bien et qui ont confiance en moi, à Iéna! C'est l'impérialisme, le pangermanisme, que sais-je! Il faut prendre la Champagne, la

Franche-Comté, prendre le Danemark, la Suisse, l'Autriche, le Maroc, le Levant, que sais-je encore! Ah! qu'ils sont vains! qu'ils ont mal étudié l'histoire des peuples! Ils s'imaginent que d'étendre sa fortune par la guerre assure un caractère de durée aux institutions des hommes! Et ni la chute de l'empire d'Alexandre, ni celle de Rome, ni celle de l'Autriche, ni celle de l'Espagne, ni celle de Napoléon n'ont pu les détromper! Ils croient aux choses que fonde la force brutale! Ils ne voient pas que l'épée détruit l'œuvre de l'épée!

M. Moloch se tut. On desservait. Le silence régna dans la grande salle à manger enfumée.

— Observez ceci, dit Mme Moloch en souriant.

Elle nous montra la porte qui, de la salle à manger, donnait sur les offices. En ce moment cette porte s'était refermée après avoir engouffré les « kellners ». Seul, Herr Graus, en redingote, debout contre cette porte fermée, attendait, avec une gravité un peu anxieuse, tel un général d'armée qui va dire : « Faites donner la réserve! »

Des profondeurs de l'office un coup de timbre retentit. Herr Graus ouvrit d'un geste sec, bref, la porte mystérieuse. Un kellner, puis deux, puis trois, tous les kellners au pas militaire, la

poitrine bombée, le ventre avalé, chacun portant à bras tendu le plat de métal garni de gélinottes, sortirent de l'ombre de l'office, et toujours militairement gagnèrent la table qui leur était affectée. Là, ils présentèrent le plat, comme on présente les armes.

— Voilà! s'écria Moloch. Ces imbéciles s'imaginent qu'ils sont en train de prendre les provinces baltiques, ou Trieste, ou la Bourgogne, et le Graus, qui m'a tout l'air d'un simple agent prussien dans la principauté, se croit une façon de Gustave-Adolphe ou de Bonaparte, parce qu'il dresse ses kellners à servir comme des automates. Ah! le bon temps de ma jeunesse! A la place de ces faces rasées et de ces habits gras, quelles jolies commères nous réjouissaient l'œil!...

Ainsi dissertait le savant. Moi, je pensais : « Un homme qui profère si bruyamment de tels propos ne saurait être bien vu à la Cour. Décidément, Gritte m'a induit imprudemment à déjeuner en public avec lui. Le prince le saura, grâce à l'espion Graus... Et cela se compliquera du différend que j'eus ce matin avec le major... »

— Alors, madame, demanda Gritte, — qui poursuivait avec Mme Moloch sa conversation, parallèlement avec la nôtre, — vous vous êtes mariée sans savoir de quoi vous vivriez?

— Oui, petite demoiselle, répliqua la vieille dame en dégustant, avec des mines du siècle passé, un blanc-manger largement agglutiné de gélatine. Le docteur venait d'être obligé de quitter Rothberg, pour avoir prononcé un discours contre l'annexion des territoires français. On déclara qu'il était un péril public... lui qui a la religion de l'ordre, de l'harmonie, de la concorde! Sa place de professeur à l'école de Steinach lui fut ôtée. C'était juste à la veille de notre mariage : le docteur m'avait rencontrée à Steinach, où j'habitais avec ma mère et ma tante une vieille maison sur le Rathausplatz.

— La place où il y a un bonhomme en bronze à cheval?...

— Oui... La place du margrave Louis-Ulrich. Ma mère et ma tante s'opposèrent dès lors à mon mariage, parce qu'elles aussi croyaient que Eitel voulait brûler Steinach et tuer le vieux prince... Mais j'étais majeure. Je partis, une nuit, je pris le train, et je rejoignis mon fiancé à Hambourg, où il gagnait sa vie en travaillant pour un apothicaire... Et nous nous mariâmes, conclut-elle simplement, — en se levant de table, car le repas était fini.

Nous l'imitâmes. Elle enleva d'un geste agile, du gilet de son mari, la serviette que celui-ci emportait, fichée dans l'ouverture. Sa main fit

tomber les miettes éparses sur les revers de la redingote. Gritte, suspendue à mon bras, les regardait tous deux avec une curiosité malicieuse.

— Voulez-vous, lui dit la vieille dame, pendant que ces messieurs prennent leur café, monter chez nous? j'ai de jolies photographies d'Allemagne à vous montrer, et aussi le portrait de M. le docteur à vingt-cinq ans.

Gritte accepta joyeusement. Le savant et moi nous nous assîmes dans le vestibule arrangé en façon de hall. Une bonne fraîcheur y régnait. Deux tables seulement, outre la nôtre, furent occupées : l'une par une florissante famille, père, mère, trois garçons et une fille; l'autre, voisine de nous, par deux messieurs à l'accent de Hanovre, qui fumaient et discutaient. L'on entendait des bribes de leurs phrases : « Expansion commerciale germanique... insolence de l'Angleterre... les cuirassés... les sous-marins... la France serait l'otage... » M. Moloch devait entendre comme moi, et je fus surpris d'abord que sa vive nature n'en éprouvât pas une réaction éloquente. Mais je m'aperçus qu'oubliant même sa tasse de moka, il était plongé dans la contemplation d'une toute petite chenille verte cheminant sur le bord de la table et que sans doute le vêtement de quelque voyageur avait

apportée là, du dehors. Le savant avait installé un gros lorgnon bombé sur son nez aplati; il regardait la souple bestiole, alternativement arquée et détendue, parfois à demi soulevée, oscillant de sa tête minuscule comme pour un mystérieux signal. Finalement il la prit avec précaution, la posa dans sa main ridée, et me la montra, en me dardant des regards mobiles par-dessus l'orbe géminée du lorgnon d'écaille :

— Regardez, monsieur le docteur, dit-il, regardez cet admirable petit être. Il est étonné, en ce moment, par la nouveauté du site que lui offre ma main ouverte : probablement jamais encore, durant sa courte existence, il n'a résidé sur une paume humaine. Ses organes sensoriels embryonnaires essaient de forcer le mystère du monde extérieur, qui l'opprime. Nous avons des cauchemars vagues, parfois, qui doivent ressembler assez aux veilles d'une *canicula virens*... Eh bien! monsieur le docteur, je vais vous ouvrir des horizons tels que la poésie traditionnelle de l'antiquité et des temps modernes n'en a jamais embrassés du regard...

Il installa adroitement la *canicula virens* sur la pointe de son index. La petite stylite verte se roula en anneau autour de l'ongle.

— Regardez cet insecte, monsieur le docteur. Savez-vous qu'un hasard, infiniment plus

rare que celui qui nous réunit tous les deux à table, a fait que le protoplasma originel est devenu, en vous, par l'évolution des années, un jeune Français intelligent et cultivé et, dans ce petit être, une *canicula virens?* Un millième de millimètre de distance en plus ou en moins entre les principes essentiels, un millionième de degré en plus ou en moins dans la variation des températures, votre protoplasma ontogénique, à vous, docteur, évoluait selon une courbe qui l'eût amené aujourd'hui à être cette *canicula virens,* tandis que le protoplasma ontogénique de cette *canicula* évoluait à travers l'échelle des organismes jusqu'à devenir, ou bien le jeune professeur que vous êtes, ou bien moi qui vous la démontre.

Il quitta son siège, et alla poser la bestiole quelque part sur la clématite dont se décorait la porte de la villa. Puis il revint, non sans avoir, au passage, renversé une chaise sur laquelle étaient posés tous les chapeaux de la florissante famille. Les deux Allemands du Nord avaient interrompu leur conversation politique pour nous écouter. M. Moloch ne se rassit pas, il se planta devant moi et poursuivit, agitant les bras, excité, échevelé, prophétique :

— Êtes-vous saisi, comme moi, de l'émotion qu'il convient devant cette admirable échelle des

êtres, devant la grandeur de ces phénomènes évolutifs?... Croyez-vous qu'aucune imagination de poésie grecque, avec ses dieux ridicules, ses déesses dévergondées, ses cieux de cristal, tout cet amas de rêvasseries puériles, — croyez-vous que tout cela puisse soutenir la comparaison avec les puissantes réalités que la science moderne a résumées dans la doctrine moniste? Vous ne le pensez pas, ou vous seriez un déshérité de la pensée... Monsieur! j'ai vu des femmes, de simples femmes, pleines d'admiration et de joie, à certaines conférences que je fais à Iéna, sur le monisme, conférences privées que j'ai organisées sans le secours de l'administration. L'harmonie des sphères, qui enchantait Scipion, n'était qu'un grincement d'orgue de barbarie à côté de celle que les germes du monde, en perpétuelle voie d'intégration et de désagrégation, font entendre à l'oreille exercée du savant.

La redingote, les cheveux blancs, les bras de M. Moloch s'agitaient en cadence, tandis qu'il déclamait ainsi, au profond ébahissement de la florissante famille et des deux messieurs hanovriens. L'un de ceux-ci confia à l'autre :

— *Mir scheint, der Mann ist verrückt! Ein Narr!*

— *Ein gefaerlicher Narr!* répliqua le voisin.

Le savant, lui, n'entendait rien : et sans doute

il aurait continué pour nous sa prédication moniste, si Mme Moloch avec Gritte n'avaient opportunément reparu sur l'escalier, puis dans le vestibule.

— Quoi? quoi? s'écria Moloch, quand sa vieille et douce compagne lui mit la main sur le bras. Pourquoi me déranger toujours? Ah! monsieur le docteur! les femmes sont un grand *impedimentum!* Tu dis qu'il est trois heures? Bon... bon... je le sais... je vais monter au laboratoire... Oui, oui, c'est moi qui t'ai dit de me rappeler l'heure. Tu es une bonne, fidèle compagne... Voici l'heure du travail, monsieur le docteur. *Nulla dies otiosa!* Gardez cette devise, observez-la; elle vous assurera le bonheur.

— Ta tasse de café, Eitel, rappela doucement la vieille dame.

— Ah! c'est juste.

Il l'avala d'un trait, sauf une moitié qui s'éparpilla en une gerbe ambrée sur le plastron de sa chemise et sur son gilet. Puis, par un geste circulaire, il dit adieu aux assistants, remit sur ses cheveux blancs envolés son chapeau haut de forme, prit le bras de Mme Moloch, qui sourit. Tous deux s'en allèrent par la porte ensoleillée, Mme Moloch, fine, longue, calme dans sa robe mordorée, M. Moloch pendu à son bras, petit, contrefait, sautillant, les cheveux ébouriffés sous

les bords plats du chapeau, les basques de la redingote envolées, parlant à tue-tête.

La plantureuse famille ne trouvait pas de mots pour exprimer son étonnement. Les deux Hanovriens appelèrent Graus, qui passait, et lui demandèrent des explications qu'il fournit à voix basse. Cependant, Gritte, comme un pinson échappé de sa cage, se sentait mal à l'aise sous un toit.

— Maintenant, me dit-elle avec autorité, il faut que tu me montres Rothberg.

Et, comme M. Moloch à sa femme, j'obéis. Nous cédons toujours à notre *impedimentum* féminin, qu'il ait les cheveux châtains ou les cheveux blancs.

A mon côté, d'un pas élastique, la taille moulée dans une blouse de mousseline blanche, courte jupe grise, chapeau de paille gris, ma sœurette traversa le Luftkurort : et je notai, non sans fierté, les regards envieux que lui jetaient les femmes et les autres jeunes filles. Jolies aussi, souvent! mais quelque chose manquait, comme un vernis à un tableau, à leur joliesse : l'élégance. Les quatorze ans triomphants de ma petite parisienne de sœur troublèrent, ce jour-là, bien des cervelles féminines.

Nous achetâmes d'abord deux cartes illustrées

qui furent expédiées, l'une « à Mme Governy, dame professeur à l'école de la Légion d'honneur, à Vernon »; l'autre « à Mlle Grangé, château de Salins, par Lisons, Indre-et-Loire ». Ce devoir accompli, le pas léger de ma sœurette m'entraîna par le chemin en zigzag qui descendait du Luftkurort à Rothberg-Dorf, c'est-à-dire au village même, étalé le long de la Rotha. Tout en bondissant sur le sentier pierreux, tantôt me montrant son lourd chignon châtain, tantôt sa frimousse fraîche et vivace, Gritte dissertait sur les choses.

— Vois-tu, mon Loup, disait-elle, c'est dommage que Moloch ait tellement l'air d'un singe... parce qu'on ne peut pas trouver aussi jolie son histoire avec Mme Moloch... Quand je la regarde, elle, elle a beau être une vieille dame, elle est fine, adroite, elle n'est presque pas ridée, elle sent une bonne odeur d'ancienne boîte à parfums. Elle m'a d'ailleurs montré tout à l'heure son portrait de jeune fille : elle était mal habillée, mais charmante. Je l'imagine très bien sortant la nuit d'une des petites maisons étroites à écailles d'ardoises, et disant adieu au bonhomme en bronze pour rejoindre son fiancé. Et cela me touche, cela me donne envie de pleurer et de l'embrasser... Mais quand je pense à son arrivée à Hambourg, au petit Moloch l'attendant

à la gare avec ses cheveux au vent, sa redingote, son chapeau haut de forme! J'ai vu son portrait, à lui aussi, quand il était jeune. Eh bien, mon Loup, il était encore plus vilain qu'à présent. Alors, j'ai envie de rire. Et de penser qu'ils s'embrassaient, ça me dégoûte un peu. C'est mal, n'est-ce pas?

Soudain pendue à mon bras, elle ajouta, ses yeux me jetant le charmant reflet de sa jeune âme :

— J'espère bien que je n'aimerai pas un homme aussi vilain que Moloch... Dis, mon Loup?... Du reste, c'est bien simple : je ne veux jamais aimer que toi.

Et je faillis perdre l'équilibre sous l'impétueux baiser qu'elle appliqua à l'improviste dans mon oreille, et qui me rendit sourd pour cinq bonnes minutes, jusqu'au moment où nous atteignîmes les premières maisons de Rothberg-Dorf.

Rothberg-Dorf, c'est l'antique bourg de Thuringe, bâti à droite et à gauche de la rivière, au petit bonheur, avec des détours imprévus et inexplicables, des constructions rapiécées de siècle en siècle, des ruelles qui ne mènent à rien. Les maisons sont en pans de bois entrelaçant un torchis de terre rosâtre, ou bien écaillées d'ardoises grises, du sol au faîtage. Elles ont des fenêtres invraisemblablement petites, des fenê-

tres de poupées. Derrière leurs carreaux minuscules, on voit des pots de fuchsias : un pot et son fuchsia couvrent toute la fenêtre. Chaque maison s'entoure d'un jardinet clos de vieux lattis très délabrés. La flore de ces jardinets était, pour l'instant, constituée par les rouges fleurs des haricots, qui s'y épanouissaient avec une charmante abondance.

— C'est un joli village, dit Gritte en flairant de ses narines roses l'odeur des haricots fleuris. Il est un peu sale, mais cela le rend plus pittoresque. Seulement, où sont les gens du village? Nous ne rencontrons que des oies.

Le village, en effet, semblait désert. La moisson retenait tout le monde aux champs. Les oies, qui formaient en temps ordinaire la majeure partie de la population, régnaient dans les rues et les jardins. On les voyait cheminer par compagnies, qui tantôt passaient gravement l'une à côté de l'autre, sans vouloir se connaître, tantôt s'arrêtaient pour faire, de société à société, un bout de conversation. On en voyait aussi qui rendaient des visites d'un jardin à l'autre et que les oies visitées recevaient avec mille démonstrations amicales. Quelques-unes erraient à l'écart, comme mises à l'index par la bonne compagnie des oies de Rothberg.

— Elles sont très élégantes, me fit observer

Gritte. La plupart sont tout habillées de blanc, à la mode des toilettes de Paris. D'autres ont un petit châle de plumage gris jeté négligemment, en pointe, sur leur dos blanc.

Des bandes de jeunes oies minces, immaculées, nous séduisaient par leur tenue modeste : telles des jeunes filles de province bien élevées, très honnêtes, mais peu spirituelles et nullement instruites de la vie. De loin les surveillaient certaines oies matrones, lourdes, empâtées, l'allure méfiante.

Un peu avant d'atteindre le pont de pierres chenues jeté sur la Rotha, les maisonnettes de torchis et d'ardoise s'écartent et laissent vide un espace irrégulier décoré du nom de Grosse-Platz. Là encore, nul habitant; mais nous y trouvâmes rassemblé un véritable congrès d'oies. Une à une, elles remontaient du lit de la Rotha, où elles avaient été boire. Nous nous divertissions à regarder celles qui, gravement, se grattaient les narines de leur pied palmé, quand soudain un silence de mauvais augure engourdit l'assemblée, jusque-là doucement gloussante; puis toutes, comme à un mot d'ordre, dressèrent leur long col, ouvrirent leur bec jaune creusé de comiques entailles, et tendues vers nous, hostiles, menaçantes, firent entendre le plus violent, le plus affreux, le plus injurieux des grincements.

Certaines, singulièrement hardies, s'avançaient à notre rencontre. Mais nous sentions bien qu'elles ne nous toucheraient pas. Leur colère semblait factice. Elles manifestaient. Elles bluffaient. On eût dit qu'elles obéissaient à un mot d'ordre. En les entendant, je ne pus m'empêcher de penser à la *Strassburger Post* et à la *Kœlnische Zeitung*.

Je crus devoir leur adresser une harangue.

— Oies d'Allemagne, leur dis-je, avez-vous donc, vous aussi, reçu la consigne, et reconnaissez-vous que nous sommes des Français? Oies d'Allemagne, rassurez-vous, et surtout taisez-vous. On vous trompe sur nos intentions. Nous ne venons pas vous disputer votre pitance, manger vos fèves et vos pommes de terre, ni vous empêcher de pondre vos œufs sur de nouveaux territoires. Fermez vos becs jaunes; ils sont laids, ainsi ouverts, et font entendre d'insupportables croassements... Reprenez vos labeurs et vos jeux, oies d'Allemagne. Ces deux Français qui passent ne vous veulent aucun mal.

Un lourd et long char, où les tonnelets de bière s'amoncelaient en pyramide, débouchait en ce moment sur le Grosse-Platz : son fracas de ferraille suffit à mettre en fuite la blanche troupe grinçante, qui, les ailes ouvertes, avec d'éperdues clameurs, s'enfuit en débandade maladroite vers

la Rotha. Nous continuâmes en paix notre tournée dans le village. Je montrai à ma sœur les rares maisons de fonctionnaires de la principauté, à peine moins simples que les autres, et aussi les logis pour étrangers qu'agençaient en été quelques habitants industrieux. Le cours de la Rotha s'élargissait ici, et, par cette chaude saison, il en émergeait de larges espaces pierreux. D'autres bandes d'oies se reposaient pacifiquement sur la fraîcheur des cailloux mouillés... Mêlés à elles, de petits enfants de Rothberg, roses et malpropres, avec des cheveux couleur d'étoupe, colligeaient, en des sacs et des paniers, les plumes blanches, le duvet laissé par les oies sur les cailloux de la Rotha. Avec ces plumes, avec ce duvet, on ferait l'hiver de chaudes couvertures, des « plumeaux », comme ils disent, qu'on habillerait de piqué blanc, et qui protégeraient contre le froid l'étroit lit thuringien, le lit à un seul drap, inhabitable, inexplicable pour des Welches.

Au bout du village, un chemin pénétrait dans les bois, montait lentement à travers les bouleaux et les hêtres. Nous le suivîmes. Bientôt le mystère de la forêt nous entoura, nous rendit lents et silencieux. Gritte prit ma main, ses doigts s'entrelacèrent avec les miens.

« Jamais, pensai-je, je ne pourrai dire adieu à cette petite main ; jamais je ne pourrai vouloir

mon bonheur aux dépens de cette enfant et chercher ma joie hors de sa joie... »

Comme si elle m'eût deviné, comme si elle voulait me remercier, la petite main serra plus étroitement ma main.

« Alors, qu'est-ce que je fais ici? me demandai-je. Où vais-je, laissant glisser mon cœur vers quelque chose qui ressemble à de l'amour?... »

La petite main s'enlaçait à la mienne, semblait dire : « Ne t'en va pas! Ne me laisse pas seule! Et, pour toi-même, crains la solitude quand tu ne m'auras plus... »

Au bout d'une demi-heure de montée, le chemin se démasqua, s'éclaira sur la gauche, devint une corniche qui dominait, comme un balcon magnifique, la vallée de la Rotha. On apercevait en face de soi, par delà cette vallée, le village, les villas de Graus et aussi la façade intérieure du château, avec sa cour d'honneur, son portique Empire, le jardin où Gritte et le prince avaient cueilli des roses. Nous contemplâmes quelque temps le merveilleux décor. Puis, toujours silencieux, nous redescendîmes vers Rothberg-Dorf par un sentier de chèvre, entre les mélèzes. En repassant le vieux pont, nous constatâmes que les oies n'étaient plus, à cette heure, les seules habitantes du lieu. La population humaine rentrait des champs. De solides Thuringiens fumaient

leur pipe sur le seuil. Des femmes bavardaient, la hotte sur le dos, cette hotte caractéristique, qui grandit, semble-t-il, avec la porteuse : il en est de minuscules, accrochées aux épaules des gamines. D'aimables jeunes filles nous saluaient, nous souriaient. La plupart étaient blondes, d'un blond moins blanc que les petits enfants ramasseurs de plumes d'oies, mais pâle encore comme du vermeil. Leur visage rose respirait la santé, et recommandait merveilleusement Rothberg comme lieu de cure d'air.

Comme nous regagnions la villa Else, parmi les promeneurs du Luftkurort, Gritte me dit :

— Loup, je suis heureuse. Il faut me promettre que tu ne me quitteras jamais.

Je répliquai astucieusement :

— C'est toi qui me quitteras, petite. Crois-tu donc que ton mari se souciera de te partager avec moi?

Gritte baissa la tête et ne parla plus jusqu'à ce que nous fussions rentrés dans notre appartement.

Sur ma table de travail, une lettre était déposée. Je reconnus l'enveloppe et le cachet de la Cour. C'était une lettre du major qui disait :

« Monsieur le Docteur,

« Veuillez vous présenter ce soir à neuf heures

au cabinet de S. A. qui veut bien vous recevoir en audience privée.

« Votre obéissant serviteur,

« Comte LUCIUS DE MARBACH. »

« Bon! pensai-je!... Il va falloir recevoir une mercuriale : premièrement, pour ma dispute avec le major, secondement pour avoir dîné avec Moloch. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur tolérante. J'ai trois mille marks d'économies. Si le prince m'agace, je pars avec Gritte. »

Mais comme je prononçais ces mots, seul dans ma chambre, mon cœur ressentit une vague tristesse. Le goût d'un baiser me revint aux lèvres.

« Suis-je donc moins libre que je ne le crois? » me demandai-je.

Et je ne sus pas me répondre.

VI

Nous soupâmes, Gritte et moi, dans la salle commune. Herr Graus, comme la plupart des hôteliers allemands, ne tenait pas table d'hôte le soir. Chacun venait se nourrir à son gré entre six heures et demie et dix heures du soir. Gritte remarqua que chaque membre d'une famille commandait sa portion sans s'occuper du voisin. Le père mangeait du *schnitzel,* la femme une omelette, la fille du jambon froid, le gamin de la confiture, nul ne partageait. Et nous excitions à notre tour la curiosité de nos voisins en divisant fraternellement, Gritte et moi, la portion servie pour chacun de nous deux.

Quand je partis pour me rendre à la convocation du prince, Gritte me dit :

— Je monte me coucher. Je suis toute grisée de grand air. Je tombe de sommeil. Quand tu rentreras, promets-moi de passer par ma chambre et de venir m'embrasser, même si je dors.

Je promis. Comme j'allais franchir la porte, Gritte répéta de loin :

— Même si je dors!

De la villa Else au château, il y a environ trois quarts de kilomètre : je les fis à pied, par la nuit douce, fraîche, presque froide. En levant les yeux, je contemplais un lumineux exemplaire de la carte céleste, les étoiles marquées en taches d'or sur le sombre azur. Devant moi, juste au-dessus du château, brillaient les Hyades, chantées par Homère. Arcturus clignait son œil rougeâtre entre deux cornes de la forêt, là-haut, là-haut. Une délicieuse sensation me pénétra : celle d'être un petit élément infime du vaste univers, à peu près comme si mon protoplasma ontogénique était devenu la chenille verte de M. Moloch. Il me parut que j'étais en route pour aller voir une autre chenille aussi dénuée d'importance que moi-même : rien ne ressemble à un professeur de français comme un petit potentat d'Allemagne, quand on les regarde tous deux du haut

d'Arcturus. Grâce à ces réflexions cosmiques, éminemment réconfortantes, je franchis d'un pas ferme, d'un pas d'homme libre et résolu, la poterne du château, le vestibule, les escaliers, jusqu'aux appartements du prince.

— Monsieur le docteur Louis Dubert!

Le valet de chambre, en proclamant ainsi mon titre et mon nom, ouvrit la porte du cabinet et m'introduisit.

Le prince était assis devant sa table de travail, chargée de livres et de papiers. Il écrivait. Il me fit signe d'attendre. La table était massive, en chêne clair, les sièges en chêne clair également, garnis de cuir rouge, affectation de simplicité qui copiait le cabinet de Guillaume Ier à Potsdam. Aux murs, les portraits de Frédéric II et des derniers empereurs allemands. Sur la cheminée, un bronze qui prétendait représenter, casqué et la cotte de mailles aux flancs, Hunther Ier de Rothberg, empereur. Le prince écrivait, très sérieux. Debout, j'attendais son bon plaisir, et je me dédommageais en supputant ironiquement l'appoint du travail actuel de Son Altesse à la politique européenne.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur le docteur, me dit d'un ton bienveillant, en fort bon français, mon souverain.

Il me montra un fauteuil à côté de son bureau.

Je m'assis, il continua d'écrire : ce qui me permit de l'observer de tout près, très éclairé sous l'abat-jour de la lampe, comme un objet vu au microscope. Il était gras, la chair rosée, le poil blond, un peu indécis de couleur, virant au gris. Le petit uniforme bleu hussard à parements blancs le sanglait avec difficulté. Ses cheveux en brosse, rares sur le front, laissaient voir la peau du crâne semée de taches de boutons, çà et là. Baissées sur les yeux bleu clair, les paupières se ridaient fortement aux angles par l'habituel plissement des myopes. Les chasses, les randonnées au grand vent, au grand soleil, avaient hâlé le visage, dont la graisse dissimulait la forte ossature. Mais au-dessus du col de la vareuse, le cou penché se divisait en deux régions, celle d'en haut brune, celle d'en bas très blanche. La main, brune elle-même à partir du poignet, s'empâtait aussi.

Le prince respirait fortement, tout en écrivant. Sa bouche, d'un dessin assez net, assez noble, remuait comme s'il eût prononcé à mesure les mots qu'il écrivait, et les crocs relevés de la forte moustache blonde, bien cirés, montaient et descendaient à mesure, dessinant sur les joues une ombre mouvante un peu comique. Je le regardais avec une sorte de curiosité sympathique. J'oubliais sa qualité de prince : c'était un homme pareil à moi, sur qui les années

marquaient leur empreinte comme elles la marquaient sur moi-même, un homme avec un foyer et des affections. Et moi, je méditais de lui voler quelque chose de son bien et de son repos.

— Monsieur le docteur, veuillez m'excuser, dit-il. Je terminais une dépêche que je veux adresser à l'inventeur américain Silversmith, qui vient d'appliquer aux automobiles un ingénieux procédé de mise en marche. Cette dépêche paraîtra demain dans la *Gazette de Rothberg*.

Je m'inclinai, sans demander à connaître, avant l'Europe, ce papier international. Le prince eut un mouvement un peu impatient, et d'un ton brusque :

— Vous avez eu ce matin, monsieur le docteur, une sorte de... querelle, ou plutôt de... conflit avec le major comte de Marbach ?

— Oh ! monseigneur, fis-je... Le mot de conflit est encore trop fort. Le major a donné à Son Altesse le prince héréditaire l'ordre de rentrer à une heure où, d'après mes fonctions, j'avais seul le droit de donner un ordre à mon élève.

— Bien, bien ! de tels petits... différends... ont lieu dans toutes les Cours... et je vous dis tout de suite que je ne m'en plains pas... Ils montrent que chaque bon serviteur est jaloux de son service et de ses droits... Je ne vous blâme donc pas... Je ne l'ai pas caché au comte Lucius.

Avec une nuance d'embarras, il ajouta :

— Et j'espère que... mademoiselle votre sœur ne lui garde pas de rancune pour avoir été réprimandée un peu vivement... Il a fait son devoir en réprimandant une personne entrée dans le parc sans autorisation, mais je ne voudrais pas... que cette jeune demoiselle nous accusât de... manquer de courtoisie... de galanterie. Dites-lui bien, vous qui nous connaissez, que, si la consigne allemande est d'airain, nous ne sommes pas pour cela des barbares !

Il avait proféré tout cela d'un trait, sur un ton de gaîté contrainte. « Nous ne sommes pas des barbares ! » Que de fois déjà, Français exilé depuis dix mois, j'avais entendu cette phrase, prononcée par des bourgeois, par des nobles, par la princesse elle-même !

Le prince reprit :

— Bien entendu... cette jeune demoiselle, durant son séjour ici, aura ses entrées dans le parc. Je ne vois même aucun inconvénient à ce qu'elle cause avec le prince héritier, qui est à peu près de son âge, n'est-ce pas ? Ce sera pour lui un excellent exercice pratique de conversation. Quant à Marbach, tout est arrangé. Il ira vous tendre la main quand il vous rencontrera. Et je désire... j'espère que vous lui ferez un accueil amical, n'est-ce pas !

— Je vous assure, Monseigneur, répondis-je en souriant, que je ne conserve pas la moindre rancune contre M. le major.

— Bon, bon, fit le prince.

Il toussa, passa la main sur la brosse rare de ses cheveux, recula la lampe, la régla. Je devinais bien que l'important de la conversation restait à dire. Renversé dans son fauteuil, son regard bleu arrêté droit sur moi, le prince proféra brusquement, presque sévèrement :

— M. le professeur Zimmermann, tandis que vous preniez avec lui le Mittagessen, vous a-t-il entretenu de la mauvaise humeur qu'il nourrit contre moi?

— Monseigneur, répondis-je, je tiens d'abord à vous dire que le hasard seul, le hasard d'une rencontre entre ma jeune sœur et Mme Zimmermann a été la cause de ce déjeuner en commun. M'y refuser, après que la chose avait été conclue sans arrière-pensée, m'aurait paru une impolitesse, vis-à-vis d'une femme âgée et gracieuse. J'ajoute que le nom de Votre Altesse n'a pas été prononcé entre nous, et que je n'aurais pas permis qu'il fût l'objet d'une critique quelconque. Le professeur a exposé ses idées politiques, a raconté sa jeunesse, son mariage, m'a développé des théories scientifiques. Voilà tout.

— Sa jeunesse! ses théories! fit le prince avec

ironie, en se renversant sur le dossier du fauteuil. Quel fou que ce Zimmermann !

Il se leva, se mit à marcher dans la vaste pièce. Je me levai moi-même.

— Quel fou ! Il pouvait être une gloire scientifique de Rothberg ! Il aurait trouvé en mon père et en moi des protecteurs. Il a préféré déblatérer contre l'Empire, contre l'unité allemande, contre les hauts faits de l'année mémorable... Ah ! les ennemis de la puissance allemande ont là un allié sincère, et je comprends qu'il vous ait recherché. Mais je ne tolérerai pas qu'il renouvelle ici ses exploits d'il y a trente-cinq ans... Comment ! l'accroissement de notre force et de notre prospérité, durant ce tiers de siècle, ne l'a pas convaincu de la sagesse de nos pères ? Il y a trente-cinq ans, on pouvait douter, dire : « Prenez garde, craignez de trop entreprendre, de faire trop grand ! » Mais aujourd'hui, monsieur Dubert, voyons, soyez sincère ! L'Allemagne a-t-elle pâti de s'être imposé la discipline prussienne ? L'effort militaire a-t-il gêné le développement de notre industrie, de notre commerce ? A-t-il enrayé l'accroissement de notre race ?... Nous sommes toujours la plus forte nation armée sur terre ; notre marine marchande couvre les mers. L'univers est tributaire de l'industrie allemande, du commerce allemand, de la science

allemande... Et voilà qu'un homme, à qui Dieu avait donné un génie scientifique supérieur, s'avise d'insulter un système qui a fait ses preuves scientifiquement, on peut le dire! Au nom de je ne sais quelle rêvasserie de social-utopie, il proteste contre le caporalisme, le despotisme, l'impérialisme prussien! Il prêche l'internationalisme, le désarmement... Il devient l'apôtre d'une sorte de religion nouvelle, le monisme, et rêve de l'installer à la place des Églises officielles!... Qu'il raconte cela à Hambourg ou à Iéna, cela m'est égal : il ne m'appartient pas de l'en empêcher. Mais à Rothberg, chez moi, sur mon territoire, je l'engage à brider sa langue! J'étais plein de bienveillance pour lui quand il est arrivé ici, tandis que vous étiez à Carlsbad. Je le regardais comme un concitoyen qui nous faisait honneur, et je supposais que l'âge l'avait assagi. Je n'ai pas de raison de vous cacher que j'ai envoyé le major pour le saluer et l'inviter au château. Savez-vous ce qu'il a répondu, le savez-vous?

Il se planta devant moi, face à face.

— Il a répondu que mes compliments le touchaient beaucoup; qu'il me présentait les siens, mais que ses travaux lui interdisaient toute distraction. Voilà, monsieur Dubert, ce qu'il a répondu au prince régnant de Rothberg. Est-ce

de la politesse, cela, dites, vous qui êtes d'un pays où l'on se targue d'être poli?

Quand les princes ne vous interrogent pas, il est interdit de leur parler; quand ils vous interrogent, il est parfois plus adroit de ne point leur répondre. La Cour en miniature où je vivais depuis dix mois m'avait déjà enseigné de telles précautions. Mais, cette fois, il me parut lâche d'esquiver la réponse, d'autant plus que certains propos du prince m'avaient un peu secoué la bile.

— Monseigneur, répliquai-je, si vraiment mon opinion vous importe...

— Mais certainement, elle m'importe!

— Eh bien!... Je crois que Zimmermann est simplement un doctrinaire et un entêté. Il n'a ni rancune contre le défunt prince ni haine contre vous. Sa visite à la Cour serait interprétée, pense-t-il, comme un désaveu de sa conduite passée, comme une sorte de palinodie. Donc, il préfère s'abstenir. Attitude, si Votre Altesse le veut; mais toute conviction sincère, à la longue, n'impose-t-elle pas une attitude?

Le prince haussa les épaules. Il marcha vers sa bibliothèque, et, avec cette attention extrême qu'on affecte quand on pense à toute autre chose, inspecta quelques reliures. Puis il fit demi-tour militairement, comme à la parade, et, adossé cette fois aux rayons, me dévisagea :

— Vous, au fond, sur la politique allemande, vous pensez comme Zimmermann ?

Je ne protestai pas.

— Or, vous êtes, reprit le prince, vous êtes (politiquement, s'entend) un ennemi héréditaire de l'Allemagne. J'estime que les doctrines de Zimmermann sont périlleuses et mauvaises, justement parce qu'elles ont l'approbation de nos ennemis.

— Monseigneur, voilà un argument que j'ai souvent entendu, renversé, naturellement, de la bouche de mes compatriotes.

— Il n'en est pas moins irréfutable.

— Ce n'est pas mon avis. De bons esprits, hors de nos frontières, jugeaient nuisibles à la France, en 1812, les projets de Napoléon. Ils n'avaient pas tort; mais les rares Français patriotes qui pensaient comme eux n'avaient pas tort non plus.

— Alors, aujourd'hui, reprit le prince ironiquement, vous donnez à l'Allemagne le conseil d'être accommodante et pacifique, de se faire petite ?

— Je n'ai nulle qualité pour donner un conseil à l'Allemagne. Mais, justement parce que je suis étranger, je distingue peut-être mieux la situation de l'Allemagne parmi les autres Etats : et l'Allemagne me semble plus menacée aujour-

d'hui qu'elle ne l'était hier, parce qu'on la juge plus menaçante.

— Que peut-on reprocher à l'Allemagne?

— Monseigneur!

— Mais parlez, parlez! Un auditeur allemand sait objectiver une doctrine!

« Comment un Allemand, pensai-je, pourrait-il soutenir une discussion, si l'on rayait de son vocabulaire le verbe : objectiver? »

— Monseigneur, repris-je tout haut, on reproche à l'Allemagne d'avoir la fortune provocante. Lisez les journaux indépendants du monde entier, ils expriment ce reproche, qui fit tant de tort à la France avant l'année 1870. L'Empire allemand devient pangermaniste, pour parler le jargon à la mode. Or, le pangermanisme, qu'est-ce donc?

— C'est tout simplement réunir sous le même gouvernement les peuples de nationalité et de langue allemandes.

— C'est plus que cela, Monseigneur. Dans la pensée des pangermanistes, nous sentons le projet d'imposer l'esprit allemand, l'initiative allemande, à toute l'Europe, ou du moins à la plus grande quantité possible d'Européens... Cette pensée se traduit nettement chez les plus audacieux de vos publicistes. D'après eux, la nation allemande a seule le droit d'expansion.

La morale allemande est supérieure à toute morale. La force allemande doit dompter toute autre force.

— Oui, bravo, bravo! fit le prince avec un rire joyeux que je connaissais, chez lui et chez d'autres de son peuple, et qui, chaque fois, me choquait et m'attristait : le rire brutal, qui *ne comprend pas*.

— Vous voyez, Monseigneur! m'écriai-je... Tel est votre avis. Cela vous expose, avec les autres peuples, à un terrible malentendu. Car je vous assure que, personnellement, je ne suis pas né belliqueux. Mais j'aime mieux courir tous les hasards que de subir la culture allemande, la morale allemande, la force allemande. Plutôt que d'être citoyen d'une Europe allemande, j'aime mieux cesser d'être Européen.

Avais-je dépassé la mesure? Je le crus un instant, car le prince devint brusquement rouge, comme à la menace d'une congestion. Je vis les deux crocs de sa moustache osciller aux soubresauts de ses lèvres. Il se calma d'un effort de volonté qui fit saillir les veines de ses tempes. Il lui plut de prouver, au chétif Latin que j'étais, sa force d'âme de Germain.

Il amusa sa colère à disposer méthodiquement sur sa table des objets de bureau. Puis, d'un ton très bas et comme détaché :

— Je vous répète, monsieur Dubert, que chez un étranger, surtout chez un Français qui a subi le poids de l'épée allemande, ces façons de voir ne m'étonnent pas. Avouez d'ailleurs que ce que vous dites justifie la méfiance de l'Allemagne à l'égard de ses voisins... Mais cet esprit de critique et de méfiance, naturel chez un étranger, ne me paraît pas tolérable chez un Allemand. Voyez donc tant qu'il vous plaira *votre ami* le docteur Zimmermann... mais conseillez-lui la prudence des actes et des paroles. Quand on professe de telles idées, il est dangereux de manier des explosifs.

Il sourit sur ces derniers mots, redevenu maître de lui :

— Je plaisante, vous m'entendez bien. Je ne prends pas Zimmermann pour un anarchiste. Je trouve ses idées bien plus redoutables que ses poudres. Qu'il s'abstienne de manifestation pendant son séjour à Rothberg, et je le dispense de toute sympathie et même de toute politesse à mon égard. Dites-le-lui, n'est-ce pas?

Il me regarda dans les yeux, sur ces mots, redevenu très impératif, très souverain. Je m'inclinai.

— J'y compte, reprit-il, et, pour cela même, je ne vois nul inconvénient à ce que vous le fréquentiez. Adieu, monsieur Dubert, je vous

rends votre liberté ; présentez mes regrets et mes excuses à mademoiselle votre sœur pour l'incident de ce matin...

En regagnant la villa Else, je ne m'amusai plus à parcourir la carte céleste sur laquelle la blancheur montante de la lune, encore invisible derrière les noires montagnes, effaçait peu à peu les étoiles. Je marchais, le front penché.

« Il y a un an, me disais-je, quand nous dissertions entre camarades, dans un certain petit cénacle de la rue Greuze, chez mon ami Lespéraut, avec Herbelin, le blond Jancourt, Marini et quelques autres jeunes bourgeois riches et cultivés, si quelqu'un de nous eût proféré les paroles que je viens de faire entendre au prince Otto, il se fût attiré les sarcasmes et les huées de tous les autres... — « Le mot de patriotisme, disait alors Herbelin, tout comme les mots de vertu et de conscience, déshonore quiconque les prononce en croyant exprimer quelque chose. » Et moi j'opinais approbativement, avec tous les autres membres du cénacle. Que disent-ils à présent, les amis ? Que dit Herbelin lui-même, depuis le retour offensif allemand à propos des événements marocains ?... Ont-ils évolué comme moi, eux qui n'entendent que de loin « rugir le monstre » ?

Ainsi méditant, je rentrai dans ma villa, dont la porte extérieure n'était point fermée à clé : le Luftkurort gardait encore la simplicité de l'antique Allemagne. A la lueur du bougeoir, que j'allumai, je montai l'escalier, je pénétrai dans le vestibule de notre appartement. La chambre de Gritte ouvrait en face, la mienne à gauche. Selon ma promesse, j'entrai chez Gritte : je l'embrassai, sans l'éveiller, dans ses cheveux sombres éparpillés sur l'oreiller. Après quoi je gagnai ma propre chambre.

Je trouvai celle-ci si largement éclairée par la lune, enfin démasquée, que j'éteignis mon misérable luminaire. La blanche clarté baignait tout : aisément je me guidais, et je distinguais tous les objets autour de moi.

Je n'avais aucune envie de dormir. J'allai m'asseoir sur la terrasse, contre la séparation mitoyenne : il me semblait que ce calme paysage nocturne apaiserait mes nerfs encore un peu vibrants. Et de fait, à regarder ce décor de féerie, dans cette lumière de rêve, peu à peu l'irritation confuse que je ressentais de mon entretien avec le prince s'apaisait... J'inclinais de nouveau vers l'ironie. Le désir d'une charmante revanche me hantait contre ce Germain féodal :

« Il ne m'a pas caché qu'il me considère

comme un ennemi... Va pour l'ennemi! Je serais bien sot de m'encombrer de scrupules... »

Comme je méditais ainsi, j'entendis, de l'autre côté de la stalle mitoyenne, la porte-fenêtre de mes voisins s'ouvrir. Je perçus le frisson soyeux de la robe de Frau Doctor : puis un *Komm! Schatz!* prononcé à mi-voix.

« *Schatz,* trésor, » cette appellation touchante s'adressait à M. Moloch. L'alerte vieillard rejoignit en effet sa femme.

— *Wunderschœn!* fit-il en regardant le paysage.

Elle répéta :

— *Wunderschœn!*

Ainsi, de ma cachette, je percevais ce que disait le vieux couple. Et je confesse que cela me gêna un instant... Mais le moyen de m'en aller sans manifester ma présence? La peur d'avoir l'air indiscret me commanda l'indiscrétion. Du reste, soyons sincère! la conversation de mes voisins me captiva très vite. Ils parlaient à mi-voix, comme y conviait le silence nocturne. Ils parlaient une très jolie, très pure langue allemande, aux tournures un peu anciennes sur les lèvres de Mme Moloch, d'une précision plus scientifique dans la bouche de son mari. L'écran qui nous séparait m'évitait le spectacle attristant de leur âge : et je crus vraiment entendre, par mo-

ments, l'amante de Werther converser avec Zarathustra.

Voici ce qu'ils disaient :

MADAME MOLOCH

Donne-moi ta main, trésor. Je t'aime. Je suis heureuse de revoir à côté de toi, et comme avec tes yeux, ce paysage où mon cœur s'est éveillé... Je te remercie de m'avoir accordé ce bonheur. Toi, n'es-tu pas heureux d'être venu?

MONSIEUR MOLOCH

Bien-aimée, je suis heureux.

MADAME MOLOCH

Un amour qui naît parmi ces forêts éternellement vertes ne craint pas plus qu'elles les années. Oh! site admirable!...

MONSIEUR MOLOCH

Oui, le site est bien composé. Il offre ces recoupements de lignes, ces oppositions d'ombre et de lumière où se complaît l'œil humain : car toute joie nous vient d'un exercice harmonieux de nos facultés sensorielles. L'œil humain trouve ici, pour chaque effort, sa récompense. Pourtant le château lui-même est d'une extrême laideur. Il évoque à la fois l'infirmier et le reître. C'est une caserne et un hôpital. C'est tout cela préten-

tieusement, avec l'envie de dominer, d'être vu de loin, d'imposer la soumission.

MADAME MOLOCH

Tais-toi! trésor, tais-toi!... Ne dis pas de mal du château! Je le trouvais si beau, moi, quand j'étais toute jeune fille et que je ne te connaissais pas encore! Si, aujourd'hui, j'ai le goût meilleur grâce à tes leçons, si j'en vois les défauts de style et d'harmonie, — je persiste à trouver qu'il est un ornement de ce beau site. Le site perdrait sa beauté, sans le château.

MONSIEUR MOLOCH

Il est vrai que de laides choses, heureusement situées, contribuent parfois à la beauté d'un ensemble, comme des doctrines erronées peuvent être bienfaisantes dans l'application. Crois pourtant que les habitants d'un tel château en subissent la mauvaise influence. Dans le cœur des Rothberg-Steinach, depuis que ce vilain bâtiment les abrite, il y a du soudard et du charlatan... Ah! le beau feu de joie qu'on ferait, sur le haut de ce mamelon, avec ce repaire! Gros comme un saucisson de Francfort de ma « Cécilite », et soudain : poum!... Feu de joie!

(Ici, M. Moloch éclata de rire, et je crus percevoir même qu'il dansait un pas sur le balcon. Sa femme se récria.)

MADAME MOLOCH

De grâce, mon amour, ne dis pas ces choses!... Toi, le plus compatissant, le meilleur des hommes, peux-tu vouloir la destruction, la mort, la ruine de quelque chose?... Imagine le vide laissé sur cette crête par ce château que contemplèrent nos regards d'amoureux!

MONSIEUR MOLOCH

Tu dis vrai. Moi aussi, chérie, quelque chose de moi aime encore cette masse de moellons et d'ardoises, justement parce que son image fait partie de mes souvenirs, c'est-à-dire est une modification de mon Moi... Ne le détruisons donc pas... Que le peuple de Rothberg se contente de le désaffecter. Qu'il en expulse les habitants ridicules, cette futile princesse, ce prince de carnaval, ce major grotesque, et les dames et les valets, et les filles de chambre et les gardes!...

MADAME MOLOCH

Si le château reste vide, ami, qu'en feront donc les habitants de Rothberg?

MONSIEUR MOLOCH

Qu'ils en fassent un temple. Pourquoi pas? un temple de la religion scientifique, un temple à la gloire de l'Évolution. Nous avons réalisé mo-

destement une sorte de chapelle moniste à Iéna, grâce au concours de mes fidèles amis et disciples : Gerta Epfenhof, Franz Kapith, Albert et Michel. Imagine, chère femme, de pareilles réunions, accrues d'un grand concours de peuple, dans un vaste édifice tel que celui-ci! Véritable temple, on y verrait, au lieu d'images de sainteté, la représentation artistique des beautés de la nature. Entre les hautes colonnes qu'entoureraient des lianes, les sveltes palmiers, les fougères arborescentes rappelleraient la force créatrice des tropiques. En de grands aquariums, sous les fenêtres, les gracieuses méduses et les siphonophores, les coraux et les astéries enseigneraient les formes artistiques de la vie marine! Au lieu du maître-autel serait une Uranie qui rendrait visible, dans les mouvements des corps célestes, la toute-puissance de la loi de substance. Le pasteur du nouveau culte philosophique le démontrerait aux fidèles. La morale moniste serait enseignée aux enfants, confirmée aux adultes. Les unions s'y célébreraient d'accord avec le rite éternel. Puisque à cette race allemande il faut absolument une foi et un culte, au moins pratiquerait-elle une religion conforme aux données de la science et aux lois de la raison!...

(Mme Moloch ne répondit point : et quelque temps le silence admirable de la nuit recueillit

seul autour de nous la vie universelle... Dans ce silence, il me sembla que *j'entendais* la pensée de la vieille dame, et que cette pensée, soumise assurément à la discipline intellectuelle de son mari, remontait pourtant avec complaisance aux souvenirs du passé, à la religion de son enfance. Les mots qu'elle prononça après une longue pause continuèrent la méditation que je devinais.)

MADAME MOLOCH

Te souviens-tu, Schatz, de notre rencontre première sur le seuil de l'église Saint-Johann, à Steinach? Avec ma vieille tante, qui était fort pieuse, je sortais du service de l'après-midi, un jour de Pentecôte, comme la Marguerite de Faust...

MONSIEUR MOLOCH

Et moi je regardais, avec de gais Kommilitonen assez peu dévots, sortir de Saint-Johann les jolies filles telles que toi.

MADAME MOLOCH

Ce jour-là, Eitel, j'ai vu tes yeux pour la première fois, tes yeux dont le regard ne ressemble à aucun autre regard. Dire que j'ai eu le bonheur d'avoir à moi seule ces yeux-là, de les regarder toute ma vie!... Est-il une plus belle destinée, mon ami?

MONSIEUR MOLOCH

Du jour où, moi, j'ai vu la nièce de Frau Traube descendre les degrés de Saint-Johann, à moi aussi s'est révélée ce que tu appelles la destinée, c'est-à-dire que le Génie de l'espèce m'a imposé la nécessité de te rejoindre... J'ai délicieusement cédé à l'illusion dont nous leurre l'éternelle Maïa... J'ai connu les jeux dont elle nous amuse dans son paradis terrestre, les promenades sentimentales, les rendez-vous haletants, l'insomnie tumultueuse des séparations, et aussi le désir éperdu!... Oh! le doux leurre... Et que la nature est compatissante de l'offrir à la pauvre humanité!

MADAME MOLOCH

Ne dis pas que c'est un leurre, Eitel! Y a-t-il rien de plus réel que l'amour? C'est la seule réalité du monde. Ceux qui ne la connaissent pas, ou qui la dédaignent, n'auront pas vécu. Revoir Saint-Johann m'a fait battre le cœur, et aussi revoir la statue de l'Électeur, et le vieux pont sur la Rotha.

MONSIEUR MOLOCH

Et la ruelle qui, de la place du Rathaus, va rejoindre la Ludwigstrasse, où pour la première fois je t'ai parlé seul à seule...

MADAME MOLOCH

Et cette route de Rothberg, que suivirent nos promenades d'amoureux...

MONSIEUR MOLOCH

Et la taverne du Ratshskeller, où je me pris de querelle avec un étudiant d'Iéna, qui parlait légèrement de ta beauté.

MADAME MOLOCH

Bien-aimé! Tu te battis alors pour moi! Et je me rendis seule dans ton logis d'étudiant, quand j'appris que tu étais blessé au front.

MONSIEUR MOLOCH

Pas assez blessé pour que tu n'aies dû te sauver de moi en me laissant aux mains la frange de ton fichu!

MADAME MOLOCH

Que je t'en voulus alors, Eitel!...

MONSIEUR MOLOCH

Et que j'eus de peine à obtenir un autre rendez-vous!... Il fallut pour cela que le prince commençât de me persécuter. Oh! petite traditionnelle, combien les hérédités t'avaient inculqué profondément le préjugé de la pudeur!

MADAME MOLOCH

Le regrettes-tu? Ton bonheur ne fut-il pas plus grand, à Hambourg, après le mariage, de presser sur ton cœur la jeune fille intacte qui s'était gardée pour toi?

MONSIEUR MOLOCH

Certes : car si mon cerveau put s'affranchir, mes sens et mes instincts gardaient le pli des ancêtres. Longtemps encore, jusqu'à ce que s'accomplisse cet affranchissement par la nature que prévit notre Gœthe, nous sentirons rôder en nous-mêmes les instincts, les préjugés des aïeux, comme des revenants dans la maison.

(Les deux vieux époux se turent, et quelque temps je n'entendis plus que le fredonnement de la Rotha dans le creux de la vallée, et la respiration un peu précipitée du savant. La lune nageait maintenant en plein dans le pâle lac du ciel, au-dessus de la vallée. Le chaos des fonds devenait visible, la pelouse d'un vert de féerie, la Rotha scintillante, les arbres au feuillage immobile... Autour de l'astre victorieux, les étoiles n'étaient plus que des gouttes argentées... La voix de Mme Moloch se fit entendre de nouveau, légère comme un souffle.)

MADAME MOLOCH

Eitel!... mon amour! que la nature est belle autour de nous... et comme je me sens participante de sa beauté... S'il est des paysages plus admirables ailleurs, que m'importe? Celui-ci est *notre* paysage. Il fait partie de nous-mêmes. Un peu de lui mourra avec nous. Chère contrée! chère Allemagne!

MONSIEUR MOLOCH

Oui, chère Allemagne! Comme ton cœur, Cécile, en présence d'un tel paysage, mon cœur vibre à l'unisson de ces harmonies mystérieuses dont l'ensemble s'appelle : Allemagne... Allemagne! c'est-à-dire tant de grandes pensées, de nobles sentiments, tant de vertus et d'actes héroïques qui illustrent la race germanique! L'Allemagne est grande. Nous, Allemands, nous sommes des penseurs incomparables. Nous avons lutté corps à corps avec le noir Fafner de l'Inconnu métaphysique. Nous l'avons éventré et disséqué. Et nous avons aussi été laborieux et fidèles : nous avons fécondé une terre ingrate que nos sueurs ont rendue prospère. Cependant nous fûmes aussi des soldats, de durs combattants : d'abord à la solde des princes, puis pour défendre la patrie... Aujourd'hui nous voulons toujours la dé-

fendre, la chère patrie. Mais ceux qui aiment vraiment l'Allemagne ne rêvent pas d'en refaire un peuple de reîtres, à la solde des Hohenzollern. Allemagne, ta vraie royauté n'est pas celle des armes. Tes guerriers sont patients, disciplinés : mais c'est leur honneur, ils n'aiment pas la guerre. Le sceptre de la poésie et de la pensée, nous ne voulons pas l'échanger contre le sceptre vain qu'ont porté des barbares, tels que Gengis Kan.

MADAME MOLOCH

Parle, Eitel, parle! il me semble que ta voix est la voix même de notre Allemagne, et que cette vallée me parle avec ta voix.

MONSIEUR MOLOCH

Regarde-la bien, Cécile, cette vallée. Si parfaitement allemande, elle symbolise l'Allemagne moderne. Le Uhlan y dresse orgueilleusement son repaire. Il est l'Allemagne prussienne, l'Allemagne de la force brutale. Et je suis debout en face de lui, moi simple citoyen, et il me regarde comme une chétive bestiole. Mais quand le nom de cet Otto sera tombé dans la fosse commune où gisent ses illustres aïeux, dont lui-même a oublié les noms obscurs, mon nom restera sur les lèvres des hommes, parce que son nom signifie la force et que le mien signifie la pensée.

Oui, deux Allemagnes sont ici en présence. Laissons les philistins célébrer le triomphe de la force allemande : je veux croire au triomphe de la pensée allemande. Allemagne du rêve, de la poésie, de l'analyse, ô vraie sainte Allemagne, je reste ton chevalier!

Ainsi parla M. Moloch. Mme Moloch ne répondit pas; mais un froissement délicat d'étoffe soyeuse révéla qu'elle s'approchait de son mari, et je perçus le bruit d'un baiser... Fut-ce l'heure et le site romanesque, fut-ce l'effet sur mon imagination des paroles évocatrices qu'avaient prononcées les deux époux? A travers la séparation de bois des deux balcons, j'imaginai le jeune étudiant et la gracieuse jeune fille de Steinach, unissant leurs lèvres de vingt ans, lui avec ses cheveux blonds sous le béret, sa balafre à la figure, ses gestes vifs d'apprenti savant, elle avec sa pâleur de vierge exaltée, ses bandeaux de madone, la guimpe blanche couvrant chastement son sein où la pudeur palpitait.

Ils rentrèrent dans leur appartement sans avoir prononcé une parole de plus : les contrevents, puis les fenêtres se fermèrent. Alors je quittai le coin obscur d'où je les avais entendus, j'allai m'accouder à mon tour sur le balcon.

Et voici que dans l'absolu silence, où le chu-

chotement de la rivière se percevait à peine, dans cette lueur d'enchantement que diffusait encore dans la vallée la lune au moment de s'abîmer derrière les monts boisés, les sonorités initiales du Prélude s'épandirent, jaillies de là-bas, d'une chambre du château, la chambre sans lumière dont les fenêtres demeuraient ouvertes!

Tendre Else! elle m'envoyait cet appel pour me dire qu'elle pensait à moi, qu'elle m'aimait...

Après l'adorable entretien des vieux époux, la douceur allemande s'imposait de nouveau à moi dans cette nuit mémorable. L'Allemagne m'offrait comme une revanche aux brutalités d'Otto, la grâce romantique de ses sites nocturnes, la ferveur de sa pensée, sa tendre façon de comprendre l'amour, et la divine puissance de son art.

« Moloch a raison, pensai-je. Qu'est-ce qu'un petit prince gonflé de superbe, qu'est-ce même qu'un empereur à moustaches dressées mimant des attitudes féodales, qu'est-ce auprès des forces conjurées de la nature, de l'art, de l'amour?... Moloch a raison. L'Allemagne des reîtres est une fausse et passagère Allemagne. L'Allemagne véritable, l'Allemagne éternelle, c'est l'Allemagne de Kant et de Schopenhauer; c'est l'Allemagne de Charlotte et de Werther, l'Allemagne de l'*Intermezzo*... C'est l'Allemagne de l'immortel

magicien des sons, qui, dans le plus émouvant des arts, sut résumer tous les autres. Périsse l'Allemagne des reîtres, — et tous les peuples du monde, saluant cette patrie privilégiée de la pensée et de l'harmonie, s'écrieront comme Moloch : « Chère Allemagne ! »





DEUXIÈME PARTIE

I

AVEZ-VOUS éprouvé, certains matins, à l'heure du réveil accoutumé, la sensation d'avoir assez dormi pour satisfaire la nature, et tout à la fois le désir de ne pas vous désenlacer du sommeil, de vous y enfoncer au contraire, de vous y réfugier contre l'inquiétude confuse du jour qui naît, de la vie qui recommence?

Dans mon petit lit thuringien, assez peu confortable, j'avais pourtant, cette nuit-là, goûté sept bonnes heures de repos. Depuis longtemps je percevais autour de ma demi-torpeur des appels de voix sur les terrasses des villas voi-

sines, des pas dans l'escalier, des clameurs d'enfants jaillies de la rue : plus de bruit, même, qu'à l'ordinaire. Malgré l'auvent de la terrasse, une joyeuse clarté de soleil poudroyait dans la chambre : à travers mes paupières volontairement baissées, elle me faisait voir rose au dedans de moi... Tout à l'heure j'avais senti, effleurant mes cheveux, les fraîches lèvres de Gritte, brusquement venue à mon chevet, et sa voix m'avait dit :

— Paresseux, à huit heures, au lit ! Est-ce parce que c'est fête?... Tu n'as pas honte?... Moi je vais vite déjeuner et sortir avec Mme Moloch, voir les préparatifs.

En grognant quelques protestations, je m'étais retourné contre le mur... Les mots de Gritte : fête... préparatifs... avaient eu pour effet de me rendre le sommeil plus désirable. « Cher sommeil ! pensais-je, réseau protecteur contre les nouvelles heures incertaines ou méchantes, enveloppe-moi, laisse-moi ne ressentir de ce jour nouveau que sa clarté, tamisée par mes paupières appesanties, que sa fraîcheur de fin d'été qui glisse par la fenêtre entr'ouverte. Sommeil, retiens-moi !... Je ne me rappelle plus ce qui me trouble, ce qui m'effraie dans le réveil. Ce n'est point une misère physique, mon sang court vif et sain dans mes membres forts. Ce n'est pas

l'appréhension de catastrophes personnelles : je ne crains rien des hommes, et deux sourires de femmes me promettent la tendresse, voire l'amour. La cause de mon désir d'inconscience, c'est quelque chose d'indéfini et de fort, mais je ne sais plus ce que c'est, et il me plaît de l'avoir oublié au cours de la nuit, car je ne pourrai plus dormir quand je me le serai rappelé... Enveloppe-moi, cher sommeil, prolonge mon oubli... »

Soudain, je me dresse sur mon séant, franchement réveillé... Un coup de canon a tonné au château, et des clameurs joyeuses, lancées des villas, de la place, de tout le Luftkurort, y répondent. Mes yeux ouverts regardent; le soleil triomphe dans ma chambre; l'ombre d'un drapeau suspendu à la terrasse, et dont la brise matinale agite la flamme, ondule sur le mur du fond. Et aussitôt je sais pourquoi je ne voulais pas me réveiller, malgré l'adorable clarté, malgré la joie de la rue, malgré l'appel de Gritte et ma promesse de rejoindre tout à l'heure la princesse Else à la Fasanerie...

Aujourd'hui, c'est le 2 septembre, le jour de Sedan.

Si l'on tire le canon au château, si les gamines et les polissons de Rothberg-Dorf s'endimanchent, encore que ce soit un simple mer-

credi; si le drapeau bleu de Rothberg-Steinach flotte à la terrasse entre le balcon de M. Moloch et le mien; si les oies grises ou blanches se débattent dans la Rotha avec des clameurs plus insolentes; si, enfin, cet après-midi, devant la Cour et le peuple assemblés, dans le Thiergarten, on doit, au bruit des fanfares et des discours, dévoiler une statue en plâtre de Bismarck, en attendant le bronze que Cannstatt est en train de fondre, c'est parce qu'il y a trente-cinq ans, par une journée de soleil comme celle-ci, 17.000 Français étaient tombés, et, les 117.000 survivants n'ayant à choisir que de mourir sans objet ou de se rendre, leur général signa la capitulation qui remettait à Guillaume Ier tous ces vaincus pantelants, avec leurs aigles, leurs enseignes, leurs armes, avec l'épée et la fortune de l'Empereur.

Aujourd'hui dans tout l'Empire allemand on chôme la fête.

Avec l'alphabet gothique, les petits gars des écoles, les morveuses des pensionnats ont appris à vénérer cette date du passé. Ce jour-là, leur a-t-on dit, l'Allemagne est sortie vivante de ses cendres. La vieille Allemagne céda la place. Devant le monde ébahi, la jeune Allemagne dressa son épée.

C'est le Sedanstag.

Comme mon cœur est troublé! Tandis que je me lève et que je m'habille, heureux d'être seul pour remuer mes vagues pensées, heureux que Gritte même ne soit pas là pour me questionner ou même me regarder, je cherche à démêler le pourquoi de mon trouble.

Bien des 2 septembre ont déjà marqué leur chiffre sur ma vie, me laissant indifférent, ou joyeux, parmi la joie ou l'indifférence de tous les Français. Savais-je même le sens de cette date? Le savait-on, auprès de moi?... Oubli sincère, distraction voulue, jamais cette date de deuil n'a entravé, les autres années, ma promenade au Bois, le fin déjeuner entre camarades, les rendez-vous de l'après-midi, les plaisirs du soir. Pour associer à ces mots : 2 septembre, cet autre mot : Sedan, il faut que je vienne ici chez le vainqueur, et que sa joie, toujours aussi provocante après tant d'anniversaires, m'offusque, m'inflige un malaise physique.

« Voyons! voyons! est-ce ma faute si Mac-Mahon ne s'avisa pas de la marche de flanc de Frédéric-Charles? s'il se colla imprudemment à la voie ferrée? s'il se rabattit sur Sedan, place détestablement choisie? s'il signa le 31 août, au moment où l'ennemi commençait de l'envelopper, cet ordre du jour extraordinaire : « Demain, repos pour toute l'armée! » Demain, c'était

la bataille de Sedan, auprès de laquelle Pavie et Waterloo s'effacent...

« Est-ce ma faute si le général de Wimpfen enleva imprudemment à sept heures du soir le commandement à Ducrot, qui du moins sauvait les débris de l'armée? Est-ce ma faute si l'aveuglement parut, ce jour-là, frapper tout ce qui menait la destinée de la France? Est-ce enfin ma faute si, depuis le milieu d'août, l'Empereur urinait du sang?...

« Je suis venu au monde, alors que tout cela était déjà de l'immuable passé. Nulle douleur rétrospective n'y changera rien. Mon âme prend-elle le deuil des anniversaires d'Azincourt, de Trafalgar? Met-elle sa robe de fête aux anniversaires de Bouvines, de Patay, d'Austerlitz?... La vie serait un cauchemar si le passé l'obstruait toujours de son ombre. Je ne suis responsable que de moi-même : mon histoire à moi, celle de mon pays durant ma vie, avec leurs tristesses et leurs joies, suffisent à ma capacité d'émotion. Arrière, fantômes de l'histoire. Je veux laisser les morts enterrer leurs morts!... »

Ainsi raisonne ma raison, tandis qu'avec un effort de sang-froid et de méthode j'ajuste les boutons de ma chemise, je choisis un complet dans ma garde-robe, je noue et j'épingle ma

cravate.... Et pour me prouver à moi-même que les fantômes ne me dominent pas, je me mets à siffler un air que les gamins d'Allemagne lancent depuis quelques mois à travers les échos : *Habt Ihr nicht den kleinen Kohn gesehen?...* Mais soudain ma main sursaute. La pointe d'or de l'épingle me pique le bout du doigt. Un autre coup de canon, parti du château, a retenti formidablement dans les gorges de la Rotha.

C'est le 2 septembre, le jour de Sedan!

Tout mon raisonnement aura beau se rebeller là contre, la volonté du vainqueur me contraint à ne pas confondre cette date avec les autres dates funestes. Les canons du vainqueur, ses drapeaux, ses processions de vétérans, la clameur même des bouches enfantines, m'imposent la réalité de ma défaite, non pas comme une commémoration historique, mais comme une dure loi du présent. Oublier? Comment le pourrai-je?... Le vainqueur, chaque année, me crie : « A cette date, je t'ai frappé, je t'ai terrassé! » Et s'il me crie cela si rudement, c'est — je le comprends bien — qu'il pense : « Je t'ai frappé, et tu ne t'es pas relevé depuis, et je ne tolérerai pas que tu te relèves!... »

Soit! ne raisonnons plus. Soyons impulsif, comme il l'est. Puisque ce rappel de la haine héréditaire vient secouer ma torpeur de vaincu,

aujourd'hui, du moins, je serai l'ennemi. Tout seul ici, puisque le vainqueur y tient, je représenterai le vaincu. Je ne me terrerai pas dans la maison, de peur que l'on ne dise : « Ce Français n'ose même pas se montrer... » On me verra. A qui me parlera, je répondrai. Si la mesure est dépassée, j'imposerai le respect comme je pourrai.

... Des sons de fifre, sur la place du Luftkurort, m'attirent à la fenêtre, dans la chambre de Gritte, où Gritte n'est déjà plus. Le fifre lance ses modulations criardes aux lèvres d'un fifreur grisonnant, mais d'aspect encore alerte et robuste. Derrière ce Tyrtée marche vers le château un groupe de bonshommes dont quelques-uns, atteints de rhumatismes, ont peine à suivre l'allure de la sautillante musiquette. Ils sont là une douzaine de montagnards endimanchés, avec des branches de lauriers à leur feutre, la croix de fer sur la poitrine. Quelques-uns même, pour signifier plus de gloire, arborent en bandoulière une écharpe de lauriers. Une bannière les précède, portée par un long jeune homme imberbe, sans doute le fils d'un de ces héros. La marmaille rothbergeoise les escorte de ses cris et de ses hurras. Aux fenêtres des villas, les femmes agitent leurs mouchoirs; des hommes en manches de chemise, le rasoir à la main, le

menton barbouillé de mousse, se penchent, crient : « Hoch!... »

Dissimulé par les volets, je regarde s'éloigner vers le château les dos appesantis des guerriers... Je pense à ceux de leurs contemporains qui, nés sur la rive française du Rhin, portèrent les armes contre ceux-ci. Beaucoup sont morts aujourd'hui. Ceux qui survivent ont pâti, comme les vainqueurs, sous le soleil cuisant de 1870, sous le gel affreux de 1871. Ils ont fait les mêmes gestes d'automates, à l'ordre des chefs; ils ont marché des kilomètres et des kilomètres, le ventre vide, les épaules rompues par le paquetage, à moitié dormants, fiévreux, hallucinés... Ils ont tiré, abrités tant bien que mal derrière une souche d'arbre ou un pli de terrain, sur des masses confuses qu'on leur disait être l'ennemi. Blessés, plusieurs ont connu des heures de détresse sur le champ de bataille, l'horrible hôpital de campagne, la dysenterie, la typhoïde. Tout ce que ces vétérans d'Allemagne ont souffert, les vétérans de France l'ont souffert aussi, à ce point que, durant les six mois de guerre, Michel et Jacques Bonhomme eussent pu, sans gain ni perte, échanger leurs destins.

Pourtant, aujourd'hui 2 septembre, Jacques, vieilli, pousse la charrue ou tourne l'outil comme les autres jours, — tandis que Michel, habillé

de drap et ceinturé de lauriers, Michel, décoré de croix et de médailles, va trinquer sa chope contre celle du prince Otto, dans la salle des Cerfs, et s'en retourner avec un thaler de plus dans sa poche.

Vétéran de France, il ne fallait pas être vaincu !

... Les guerriers ont disparu, j'entr'ouvre les volets, je regarde par la fenêtre. Tout le Luftkurort est en liesse, les drapeaux jaunes à aigle noir, les drapeaux bleus à aigle blanc clapotent sous une brise qu'aromatise l'haleine des sapins. Les gens qui se promènent sentent le dimanche : drap noir et blanchissage frais. Il fait un temps sans nuage que Herr Graus appelle : le temps du Kaiser. La demie de neuf heures sonne au carillon du château.

Seulement neuf heures et demie! *Ach! Gott!...* que la journée sera longue! Je l'organise mentalement... Mon rendez-vous avec la princesse est à dix heures et quart, au pavillon de la Fasanerie, dans le Thiergarten. La promenade durera jusqu'au repas de midi. On inaugure Bismarck à trois heures. Le prince, un sourire relevant sa moustache, a pris soin de m'avertir qu'il ne comptait pas sur moi pour la cérémonie. J'ai répondu, sur ce ton d'ironie qui l'exaspère, qu'au

contraire j'y assisterai, parce qu'il faut être renseigné sur les mœurs des ennemis. Mais il est convenu avec la princesse que je me tiendrai dans le pavillon de la Fasanerie, tandis que la Cour et les fonctionnaires paraderont sur l'estrade... Le soir, après souper, je rentrerai dans ma chambre, évitant les illuminations, les feux d'artifice, les beuveries et les clameurs.

Au cours de cette longue journée, un seul intermède curieux est prévu. Collée sur le mur d'en face, une affiche rouge manuscrite annonce qu'à l'issue de la cérémonie le professeur docteur Zimmermann, de l'université d'Iéna, fera une conférence au café Rummer sur : « Le Sedanstag et le problème de l'Alsace-Lorraine. » Pauvre Moloch! il n'aura guère d'auditeurs! Les cinq membres du parti social-démocrate de Rothberg, peut-être, à moins qu'un renfort ne lui vienne de Litzendorf! Le laissera-t-on seulement parler? De quel air les Rothbergeois et les habitants des villas lisent cette affiche! Comme ils secouent les épaules! Des conversations surexcitées s'engagent entre les messieurs en redingote et en chapeaux hauts de forme qui déjà circulent sur la placette... Mais que se passe-t-il?... Voici venir le garde-champêtre qui remplit en même temps les fonctions d'agent de police. Escorté de polissons attentifs, il porte un

pot de colle avec le pinceau fiché dedans, et sur le bras quelques longues bandes de papier imprimé. Il s'arrête devant l'affiche rouge; les promeneurs affluent autour de lui, observant toutefois la distance respectueuse due à un représentant de l'autorité. Le garde, indifférent et méthodique, étend la colle sur le revers d'une des bandes, qu'il a choisie jaune. En deux coups de pinceau il la fixe diagonalement sur l'affiche rouge de M. Moloch. Et quand il s'éloigne, les curieux et moi-même pouvons lire dessus, en gros caractères, les mots : « *Behördlich untersagt :* interdit par l'autorité. »

« Pauvre Moloch!... pensais-je en passant, quelques minutes plus tard, devant l'affiche barrée, comme je me rendais au parc de la Fasanerie... Vraiment, pour un savant et un philosophe, il fut par trop naïf. S'imaginer que le prince tolérerait, le jour de cette inauguration dont il est si fier, une conférence sur l'abolition du Sedanstag et la neutralisation de l'Alsace-Lorraine!... Pauvre Moloch!... »

Mon cœur sympathisait avec l'honnête, l'ardent vieillard, en lutte contre le uhlan, comme il appelait le prince. Ma raison, elle aussi, me disait que la guerre est horrible, qu'il est absurde de s'entr'égorger parce qu'on prononce le *ch*

de façon différente et qu'on est né de l'autre côté du fleuve... Mais, hélas! combien toute protestation logique m'apparaissait inefficace devant l'ardeur joyeuse que l'anniversaire de victoire soulevait sur la terre germanique. Avec un intellectuel dégoût de moi-même j'étais contraint de m'avouer que, né Germain, je tiendrais aujourd'hui pour le prince, et que j'applaudirais lourdement à l'apposition, sur l'affiche, de la cruelle bande : *Behördlich untersagt!*

... Du Luftkurort au Thiergarten, la promenade dure une vingtaine de minutes, en suivant d'abord la route d'Altendorf, puis un sentier à travers cette vaste arène herbue que j'apercevais de ma terrasse. Un pont rustique franchit la sémillante Rotha : et tout de suite après on pénètre dans les bois majestueux qui environnent la Fasanerie.

Ces bois couvrent presque exclusivement de hêtres un contrefort isolé. Le prince Ernst les fit planter lui-même, il y a plus de cent cinquante ans : aussi n'ont-ils pas l'aspect tumultueux des forêts environnantes. Les voitures y accèdent par de larges allées; des sentiers s'insinuent dans les taillis selon des courbes étudiées. Les sièges de pierre, sous les bosquets, invitent à la méditation, à la lecture, au repos... Au tournant d'un

chemin, un pavillon serti de troncs et de branches décore une clairière artificielle. Parfois une vieille statue dans le goût du XVIIIe siècle verdit, noircit, s'effrite sous l'entrelacement des branches, qui depuis longtemps la dérobent au soleil... L'âme du seul philosophe issu de la rude souche de Rothberg survit dans ce coin du domaine princier. On conserve, on entretient pieusement le banc circulaire où il s'asseyait pour lire Rousseau, Voltaire, les Encyclopédistes, la chapelle rustique qu'il avait élevée à Dieu, souverain principe des choses, et dont l'autel est remplacé par une fenêtre ouverte sur le paysage. Le pavillon même de la Fasanerie était sa « folie ». Il y construisit un théâtre semblable à celui de Trianon. Des appartements minuscules, installés dans les combles, servaient aux soupers et aussi à l'amour, car parfois les comédiennes s'attardaient à la Fasanerie, et le nom de la Gombault, une ballerine originaire du village de Chaillot, près Paris, est célèbre dans la petite principauté. Trois ans la Gombault vécut à la Fasanerie, sans d'ailleurs pénétrer jamais dans le château de Rothberg.

Feu le prince Ernst, dont la physionomie originale m'avait dès l'abord séduit, était peu à peu devenu pour moi une connaissance, presque un ami. Tous ses portraits m'étaient familiers;

j'avais lu toute sa correspondance; je méditais même d'occuper les loisirs du prochain hiver par un petit ouvrage sur cet aimable souverain au front fuyant, au nez long et spirituel, aux yeux ironiques, à la lèvre voluptueuse.

« Merci, cher prince, lui disais-je, tout en gravissant la douce pente qui menait à la Fasanerie, merci de ménager à votre futur historien un asile de paix parmi le fracas guerrier de cette funeste journée... De votre temps, on faisait de belles campagnes, mais on ne se croyait pas obligé de prolonger la lutte par des brutalités, au delà de la paix. On affectait d'oublier galamment les défaites de l'ennemi, et, sur ses propres défaites, on rimait des chansons. O penseur, qui vous battiez si vaillamment, dit-on, à Rossbach et à Hochkirch, prince qui certain jour, quand un boulet français éclata à votre bivouac, où vous écriviez une lettre à la Gombault, vous écriâtes, secouant la poussière qui couvrait votre papier: « Par Dieu! ces Français sont avisés: « voilà que je n'ai pas besoin de sable... » cher prince philosophe, merci pour cette retraite, merci pour cet ombrage que je vois plus beau, plus touffu, plus majestueux que vous ne les vîtes, et qui va me garer, autant que possible, de la victorieuse insolence de vos descendants... Prince Ernst, mon confident et mon ami, je vous

avoue que beaucoup de choses de l'Allemagne d'aujourd'hui m'excèdent et me navrent, me donnent un profond désir de repasser les Vosges et de revivre dans ma patrie, la douce France. Je ne serais même pas demeuré jusqu'au Sedanstag, si une aimable personne de votre famille ne m'attachait à la Thuringe au point de me faire oublier mes rancunes... »

Ainsi méditant, j'arrivai, à mi-chemin de la Fasanerie, à l'endroit où — sous un majestueux encorbellement de hêtres, et dans l'enceinte d'un bosquet de lauriers-roses en fleurs, entretenus en serre et rapportés là dans la belle saison — le « Banc du Philosophe » dressait ses assises vermoulues, encore que bien des fois réparées, et protégées des intempéries par une assez laide toiture. Malgré l'ombre des bois, la marche m'avait échauffé. J'osai m'asseoir sur le banc mémorable. J'essuyai la sueur de mon visage, puis, les coudes sur les genoux et le front dans mes mains, je fermai les yeux et je goûtai la tiédeur murmurante de ce matin dans les bois... Comme un doux narcotique, je sentais réellement l'air pénétrer mes veines et, par l'excès même de la force et de la vie qu'il y injectait, les engourdir. Les pentes, feutrées de feuilles déchues, les pentes où fuyait la colonnade des hêtres tournoyaient doucement, se

mêlaient, s'estompaient devant mes yeux clos. Et voici que tout à coup, assis à côté de moi sur le banc, j'aperçus le prince philosophe avec ses souliers bouclés d'argent, ses bas rouges, sa culotte et sa redingote lie-de-vin, le gilet de peluche jaune feu, la haute cravate, la petite perruque nouée, et, dans les doigts, la canne jaune à pomme d'or et la tabatière de Saxe. Posé sur le banc, son tricorne nous séparait. Le prince ne parut nullement surpris de mon voisinage. Il me parla même familièrement, comme s'il répondait à mes propres pensées.

— Mon jeune ami, me dit-il, c'est fort agréable, j'en conviens, pour distraire votre exil ici, d'intriguer avec ma petite bru. Je ne vous ferai pas de morale. Sur les rapports des sexes, mes idées sont indulgentes. D'ailleurs, il ne me déplaît pas que ce soudard d'Otto soit quelque peu... (Ici le prince prononça correctement un mot très français.) Toutefois, mon expérience doit mettre en garde votre jeunesse contre les conséquences de cette intrigue. Ma petite bru est romanesque : comme elle détient en outre un vieux fonds d'honnêteté allemande et qu'il lui répugne de trahir son mari sous le toit et même sur le territoire de l'époux, elle commence à méditer un enlèvement... Vous souriez ? Il vous flatte, jeune Français de vingt-six ans, le projet

de vous échapper à travers le monde avec une princesse amoureuse?... Avez-vous réfléchi à la condition du précepteur pauvre qui enlève la princesse, et avec la princesse ses bijoux et ses rentes?

— Monseigneur, répliquai-je, si tant est que la princesse veuille être enlevée, elle n'a qu'à laisser à Rothberg-Schloss ses rentes et ses bijoux. Je suis vigoureux et courageux. Une femme à nourrir ne m'embarrasse pas.

Le prince, qui reniflait une prise, rit si fort qu'il éparpilla le tabac sur son gilet de peluche.

— Mon jeune ami, fit-il, vous ne pensez pas sérieusement que la princesse Else s'accommodera toute sa vie de votre petit gain de bourgeois ruiné, qui lui procurera tout juste de quoi manger et une bonne à tout faire pour la servir.

— Ne m'aime-t-elle donc pas?

— Heu!

— En tout cas elle se comporte comme si elle m'aimait... A chaque instant, ce sont des billets tendres, des rendez-vous, de furtives étreintes... Oh!... rien encore de décisif...

— Je sais, je sais, fit le prince.

— Faut-il vous avouer, monseigneur, que tout cela, qui toucha d'abord ma seule vanité, a fini par émouvoir mon cœur? Maintenant, les jours où ce n'est pas le Sedanstag et où votre

petit-fils Otto ne m'énerve pas trop avec la patrie allemande, je ressens, grâce à Else, quelque chose qui ressemble à du bonheur.

Le prince secoua sa perruque.

— Jeune homme! jeune homme! reprit-il, votre cas est bien mauvais. Vous êtes en train d'oublier qu'une princesse et un précepteur ne peuvent jamais faire des amants durables, surtout si cette princesse est Allemande et le précepteur Français... Moi qui étais plus fin que vous et plus puissant, j'ai essayé quelque chose de bien moins difficile : posséder ici une maîtresse française... Trois années durant, votre compatriote Mlle Gombault s'efforça loyalement à m'aimer, et je tâchai de mon mieux à m'en faire aimer... Remarquez que nous ne nous déplaisions pas physiquement et que j'étais Français, par les mœurs et la culture, autant que peut être Français un homme venu au jour parmi ces sombres montagnes. Tout alla bien tant que le délire des sens nous maintint en plein rêve. Mais après six mois passés ici, nos natures adverses reparurent. Tout nous irrita l'un contre l'autre. Nous eûmes d'affreuses querelles pour les causes les plus futiles. J'avais assigné comme séjour, à ma maîtresse, la Fasanerie et tout le parc où nous voilà. Or elle était hantée par une seule ambition : habiter le château...

J'avais beau lui expliquer que l'usage immémorial de mes ancêtres avait respecté cette demeure vénérable, et que les gens de Steinach s'uniraient à ceux de Rothberg pour me faire un méchant parti si je déshonorais cet asile par des turlupinades amoureuses, elle n'en démordit point. « Mon gentil Robert (ainsi simplifiait-elle le nom de Rothberg), je coucherai sous les courtines de l'empereur Hunther ou je m'en retournerai à Chaillot. » Jamais je ne pus faire entendre à cette fille, qui pourtant n'était pas stupide, que le lit d'un empereur allemand n'est pas fait pour une catin, fût-elle de Chaillot... De son côté, elle me reprochait une certaine brusquerie, au point culminant de nos entretiens, et l'habitude dont je ne pus, il est vrai, me défaire, de l'apostropher alors avec un tendre mépris dans ma langue maternelle. « Appelle-moi comme tu voudras en français, me disait-elle : je comprends toutes les passions des hommes. Mais pas dans ton baragouin de cheval... Cela m'ôte tout agrément... » Monsieur, vous êtes instruit, et je vous en fais juge, est-on maître de ses propos en de telles minutes?... Tout cela finit comme vous pouvez penser : la Gombault réussit à me faire sortir de mon caractère pacifique. Quand elle me vit en colère, elle bouffonna; je ne sus plus jamais ce qu'elle pensait. Or, nous autres Alle-

mands, nous ne détestons rien tant que l'ironie. A Paris, parmi vos lettrés, je la supportais encore, et il me semblait que je la comprenais. Rentré dans mon gîte de Thuringe, elle me bouleversait et j'y répondais à la prussienne : par des coups. La Gombault, lasse d'être cravachée, trouva moyen de s'échapper de mes États, avec un de mes piqueurs. Ils allèrent en Bavière, où je crois bien que le drôle fut pendu, tandis qu'elle-même devenait la maîtresse d'un financier. Quant à moi, monsieur, j'écrivis des vers français sur cette trahison, mais la méditation me fit comprendre qu'il devait en advenir ainsi et qu'un prince héréditaire allemand ne peut s'apparier avec une jeune gourgandine de Chaillot, sans qu'il en résulte mille froissements, qui leur seraient épargnés si le prince était né à Versailles ou la gourgandine à Rudolstadt.

Et le prince, l'air satisfait de son propos, me dévisageait de ses yeux gris.

— Monseigneur, répliquai-je un peu piqué, ne croyez-vous pas que la distance est tout de même moindre, du précepteur à la princesse, que du prince à la catin?

— Elle n'est moindre qu'à votre sentiment, mon jeune ami. Vous avez les idées d'un Français, et les Français ont fait la Révolution; mais, pour la faire, ils ne nous ont pas consultés. D'ail-

leurs vous avez mal compris mon récit si vous croyez que la différence de rang soit le grand obstacle; c'est la différence de race, ou, comme vous dites, je crois, dans votre jargon moderne : l'âme étrangère.

— Soit, monseigneur... Mais une remarque, encore. Vous ne ressentiez l'un pour l'autre, Mlle Gombault et Votre Altesse, qu'un attrait physique assez brutal. Tandis que la princesse m'aime.

— Heu! fit encore le prince en jouant avec le couvercle de sa tabatière... Et vous?

— Moi, monseigneur... Mais, je l'aime aussi!

Un tel éclat de rire, à cette réponse, secoua le personnage en habit lie-de-vin que je sursautai sur le banc, et j'allais, je crois, oublier tout à fait les distances sociales et gifler l'impertinent philosophe, quand soudain deux bras m'enlaçant par derrière, deux mains nouées sur mes yeux à l'improviste arrêtèrent mon élan... Je me débattis; en me débattant, je chassai la torpeur de rêve que ce coin hanté avait exhalé autour de moi. D'un effort énergique, je me retournai, debout... et je me trouvai face à face avec Gritte, qui riait aux éclats de l'autre côté du banc, tandis que mon jeune élève Max, à quelques pas de distance, m'observait avec gaîté.

— C'est joli, s'écria Gritte, c'est joli, mon

docteur de frère, de vous endormir sur les bancs, à peine sorti de votre lit. Il y a déjà une heure que, En-herbe et moi, nous faisons de la littérature.

Max vint me serrer la main. L'irrespect de Gritte pour son ami princier avait promptement passé toute limite. Du mot Erbprinz, prince héréditaire, elle avait fait d'abord : Prince-en-herbe, puis plus sommairement : En-herbe. Elle ne l'appelait ainsi, bien entendu, qu'en tête à tête, ou devant moi. Max ne protestait pas : je ne lui voyais même pas ces mouvements de brusque brutalité que je connaissais, et par où la rude nature des ancêtres reparaissait de temps à autre sous la douceur maternelle. Max était enchaîné par Gritte. Dans l'alanguissement de sa quatorzième année, je devinais bien que ma jolie sœur lui apparaissait comme la charmante première incarnation de la femme.

— Savez-vous, monsieur le docteur, me dit-il, qu'il m'est plusieurs fois advenu à moi-même de m'assoupir sur le banc du philosophe? C'est, je crois, la faute de ce buisson de lauriers-roses environnant. Et chaque fois j'ai rêvé de mon aïeul, le prince Ernst, en son habit lie-de-vin... Excusez-nous de vous avoir réveillé. Ma mère est déjà à la Fasanerie, et vous y attend.

Nous reprîmes ensemble le grand chemin sablé. Max appuyait doucement sa main sur mon

bras gauche, Gritte me tenait par la main droite... Ils m'entraînaient de leur pas de gamins impatients, et leurs bavardages s'entre-croisaient autour de moi comme les anneaux d'un jeu de grâces.

— Prince Max, dites à mon frère que je commence à ne pas mal prononcer le *ch*.

— Oui... c'est joli quand vous parlez... joli et doux comme le parler des petits enfants. Et moi, est-ce que je fais des progrès en français?

— Vous parlez un peu moins mal. C'est grâce à moi.

— Et à monsieur le docteur.

— Non, à moi toute seule; mon frère ne vous bouscule pas assez. Tu sais, Loup? ajouta-t-elle, changeant de sujet, il y a des tas de drapeaux, là-haut, à la Fasanerie, et une estrade avec du velours rouge et des franges d'or. La statue, empaquetée de calicot, a l'air d'un gros pain de sucre. Tout cela est très laid. N'est-ce pas, Enherbe?

Max fit une moue. Les critiques de Gritte sur le luxe et le goût de la principauté le chagrinaient. Il se borna à répondre :

— L'endroit est joli. Il y a de beaux arbres, et la maisonnette est si gracieuse!... Tiens! un cavalier...

Nous prêtâmes l'oreille. On entendait, dans

le vaste silence du sous-bois, le pas d'un cheval descendant alertement la côte, s'ébrouant, faisant cliqueter la gourmette et les anneaux du mors. Au premier tournant, nous reconnûmes le major, sur sa jument Dorothée.

Max quitta mon bras et se mit à marcher militairement. Son visage avait changé, avait repris cette expression de sournoiserie hostile qu'il m'avait opposée naguère, aux premiers jours de mon préceptorat. Le comte de Marbach arrêta net sa jument à dix pas de nous et appela :

— Monseigneur!

Max avança au pas prussien, la main en coquille contre la visière de sa casquette.

— Vous voudrez bien, Monseigneur, dit le comte, prendre le commandement du détachement qui, cet après-midi, rendra les honneurs devant le monument. Ordre de Son Altesse!

Max ne bougea pas, mais je vis les muscles de ses joues se contracter. D'un salut, le major le libéra. Il poussa sa jument; en croisant Gritte et moi, il nous salua avec un empressement affecté.

Revenu à mon côté, Max resta quelque temps silencieux. Puis il me dit :

— Il sait que je ne voulais pas commander cette manœuvre, et que mon père m'avait permis de rester simplement sur l'estrade... Mais il

veut m'être désagréable et vous peiner, parce que c'est le Sedanstag... Quand je serai prince régnant de Rothberg, il n'y aura plus de Sedanstag à Rothberg... et lui, le Marbach, si je peux le jeter en prison et l'y faire mourir lentement...

Les yeux de Max s'injectèrent de feu, ce feu que j'avais vu étinceler parfois dans les yeux de son père, et qui incendiait, sous la crasse des années, les prunelles de certains portraits d'ancêtres, au château.

« Mon sensible et pacifique élève, pensai-je, est tout de même bien de la lignée de Hunther... »

Nous arrivions à la Fasanerie, vaste esplanade plantée de tilleuls en quinconces, que fermait, au fond, une sorte de Petit Trianon en stuc, joliment patiné par le temps, avec deux bâtiments perpendiculaires à un seul étage, pour les communs. Depuis longtemps, peut-être depuis le temps de la Gombault, nul faisan ne paradait plus dans cette faisanderie, dont le gardien élevait prosaïquement la volaille domestique destinée à la table du château. Mais le lieu demeurait charmant, d'une précieuse grâce vieillotte. Gritte avait raison, c'était pitié de le voir aujourd'hui, défiguré par les drapeaux aux tons criards, l'estrade rouge, le paquet de calicot du monument, les cantines provisoires que Herr Graus

faisait installer. La maison elle-même était décorée de lauriers, qui recouvraient, sous l'appui des fenêtres, les serviettes de plâtre modelées par l'architecte.

A l'une de ces fenêtres, une forme blanche et blonde apparut. Mon cœur se gonfla doucement. « Le prince philosophe n'y entend goutte, pensai-je; j'aime, on m'aime... et c'est exquis! » Laissant les deux enfants se poursuivre à travers les quinconces, je hâtai le pas vers la maison. Un vestibule circulaire y donnait accès à un étroit escalier tournant : en haut, penchée sur la rampe, la princesse m'attendait.

Entre elle et moi, c'était l'époque amoureuse où nulle parole, nul geste, n'ont encore remué la lie trouble des sens, mais où le besoin de la présence, de la solitude à deux, a pris la force d'une idée fixe... Le rendez-vous de ce matin, dans l'ancien séjour de la Gombault, n'avait pas d'autre objet que de nous procurer à tous les deux quelques instants de cette précieuse solitude. Et comme nous ressentions encore, l'un devant l'autre, un peu de honte de notre hantise, nous cherchions d'instinct les coins les plus sombres, même quand nous étions seuls, pour ne pas voir nos yeux au moment où nos lèvres se cherchaient. A peine eus-je rejoint la princesse que sa main, toute froide d'émotion, m'en-

traîna dans le corridor le plus proche, vide et noir : et nous nous épargnâmes le souci de chercher des paroles. En de pareilles minutes seulement, il nous semblait que la vraie fonction de notre vie présente s'accomplissait. Mais, presque aussitôt, une sorte de révolte de l'instinct social, de la pudeur convenue, nous contraignait à corriger notre attitude. Désunis, nous échangions des propos dont nous sentions la niaiserie ou l'artifice, et qui cependant faisaient trembler nos voix.

— Nous allons visiter le théâtre, si vous voulez... murmura faiblement Else, s'écartant de moi. Je crois que vous ne le connaissez pas... On ouvre si rarement la maison.

— Oui, répliquai-je. On dit que c'est fort curieux. Je vous remercie.

Et, bien que la conséquence naturelle de ces paroles eût été de s'acheminer vers le théâtre, nous nous réfugiâmes de nouveau dans l'angle le plus obscur, jusqu'à ce qu'un écho des voix de Gritte et de Max, qui jouaient autour de la maison, vînt nous réveiller.

— Allons, me dit la princesse. C'est par ici.

On gagnait la scène par une étroite galerie longeant la grande dimension du bâtiment. Je suivis la blanche silhouette d'Else. La princesse portait une robe de toile faite à Paris, et qui lui

seyait à merveille, ainsi que le chapeau de bergère en paille fine dont elle était coiffée. « Je sais fort bien, pensai-je, que je me prépare à faire, pour cette robe blanche et ce chapeau de bergère, des folies décisives. O princesse chérie, que vos lèvres sont éloquentes quand vous ne vous en servez point pour parler !... » Et j'avais hâte d'atteindre la scène, parce que j'y espérais des coins sombres et de la solitude.

Je ne me trompais pas. Cette scène minuscule recélait deux excellents coins sombres, l'un derrière un portant dont la toile en lambeaux figurait un bosquet de myrtes, l'autre à l'entrée du magasin où se remisaient jadis les quinquets. Quand ces deux cachettes furent dûment utilisées, nous visitâmes les loges des artistes, qui me surprirent par leur nudité; la salle, décorée agréablement, — et nous rejoignîmes, par le corridor opposé, les appartements de la Gombault. Là, il faisait clair; aussi ai-je fort bonne mémoire des lieux : une chambre, un boudoir, quelques cabinets difformes, c'était tout l'appartement. Partout le sol était simplement carrelé de rouge; en revanche, les murs s'ornaient de peintures et de tapisseries d'un assez joli goût. La chambre avait des boiseries blanches à filets rouges; les tentures étaient de perse blanche et rouge à sujets indiens. Le lit, haut et étroit, avec

ses frontons triangulaires, ressemblait un peu à un cercueil monté sur quatre grosses roues. Les meubles étaient en perse, sur des bois laqués de blanc à filets rouges. Quelques toiles médiocres représentaient des Amours à la façon de Boucher, mais plus mal dessinés encore que par le maître. Des camaïeux en grisaille décoraient le dessus des portes. Le plafond était si bas que nous le touchions aisément de nos bras levés.

Le boudoir de la Gombault témoignait d'une recherche plus digne de la maîtresse d'un prince. Quelques jolies bergères dédorées laissaient apercevoir la forte toile des sièges, sous la soie bleue élimée, où, parmi des urnes et des guirlandes, se becquetaient des colombes. Les murs se paraient de glaces, de haut en bas; sur les baguettes cannelées des cadres, l'or avait été économiquement remplacé par une peinture jaune en trompe-l'œil... La cheminée, en marbre gris, était surmontée d'un assez bon portrait de la comédienne, costumée pour un bal et le masque à la main. Elle avait la figure ronde et rose, des yeux petits et bruns, des cheveux châtains magnifiques, et semblait potelée sous le flottant d'un domino feu. Je regardai avec sympathie cette compatriote qui avait, comme moi, connu dans ces mêmes lieux l'exil et l'amour... Et soudain je remarquai, suspendue au côté

droit de la gaine de cheminée, une cravache ayant pour manche une jolie pomme d'or à guirlandes. La princesse, qui avait suivi mon regard, me dit :

— Oui... C'est la cravache du prince Ernst. Qu'en faisait-il ici ? Je me le demande...

Moi, à qui d'abondantes lectures et ma méditation sur le banc du philosophe avaient révélé l'opinion du prince, touchant l'âme étrangère, j'admirai la naïveté de ma souveraine.

— Voici, me dit Else, en me montrant une bergère devant l'une des fenêtres, où vous vous réfugierez tantôt, pendant la cérémonie.

Je ne l'écoutais guère. Je la regardais. Et je ne pus m'empêcher de témoigner combien, par ce matin de soleil, sous la toile blanche et la blanche paille de riz, elle me ravissait.

— Chère princesse, lui dis-je, souffrez cet aveu de votre obscur sujet : jamais vous ne lui êtes apparue plus jolie... Je n'aurai aucune peine, cet après-midi, à me distraire de la cérémonie officielle qui m'importune. Je n'aurai qu'à vous contempler.

Elle devint toute rose de contentement et, du même coup, intimidée comme une fillette à qui l'on adresse un premier compliment. Ayant vainement cherché quelque chose à me répondre, elle se contenta de dire :

— Allons voir les robes de la comédienne.

Elle m'entraîna, et, tout à côté du corridor, ouvrit la porte d'une vaste pièce, juste assez haute pour s'y tenir debout. Les persiennes closes de l'unique fenêtre tamisaient une blonde pénombre. L'air était imprégné d'une odeur étrange, une odeur d'humanité fanée, mêlée à cette âcreté anisée que laissent les parfums dont l'âme s'est évaporée.

J'ouvris la fenêtre et les persiennes. De ce côté, la pente dévalait, abrupte et presque dénudée, vers la Rotha, tandis qu'au flanc du ravin le chemin carrossable descendait en zigzag sur Litzendorf.

En me retournant, je vis que la princesse avait ouvert les armoires scellées aux murs. L'odeur de chair fanée et de vieux parfums s'exaspérait dans la chambre. Des robes, des costumes de la Gombault étaient là, suspendus à d'énormes crochets rongés de rouille, tout ce qu'elle avait dû laisser, sans doute à regret, le soir de sa fuite avec le piqueur. Jupes de Colombine, péplums, manteaux de cour, mais surtout d'innombrables corsages baleinés, des cloches de soie à raies et à fleurettes, des brocarts et des brocatelles, quelques fourrures mangées par les mites jusqu'au cuir, tout cela avait enveloppé le corps agile et voluptueux de la comédienne, et point assez d'années encore n'avaient coulé pour qu'au-

jourd'hui le parfum de la femme ne demeurât distinct, parmi toutes ces odeurs de choses vermoulues et moisies.

— Regardez, fit Else, qui maniait un corsage avec des doigts dégoûtés, regardez la rude étamine dont on doublait ces jolies soies... La peau des femmes, alors, n'était vraiment guère sensible.

Je ne répondis pas : j'évoquais, non sans trouble, la pimpante fille de Chaillot à cette même place, choisissant la parure de la journée, puis tendant les lèvres à son amant princier. Ah! libertine Gombault! quels aromes enivraient l'air de cette chambre où triompha la grâce demi-nue de ton corps vicieux?... Else posa le corsage, se retourna vers moi. Et le soleil, cette fois, avait beau entrer à pleine fenêtre, il n'arrêta pas un baiser si fougueux que le chapeau de bergère s'écroula soudain, entraînant la somptueuse chevelure blonde, dont l'odeur vivante, en s'éparpillant sur mon bras qui soutenait la taille ployée en arrière, vainquit le parfum des amours abolies et de la beauté morte.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas, vous m'aimez? murmura la bouche fiévreuse d'Else.

— Je vous aime, lui dis-je.

Et ce fut la première fois que je prononçai sincèrement, pour elle, ces trois mots.

Mes mains ardentes et maladroites cherchèrent à relever la moisson des cheveux. Mais Else fut reprise d'un accès de pudeur :

— Allez à la fenêtre, me dit-elle, et laissez-moi me recoiffer.

J'obéis. Je m'accoudai à la fenêtre... Le grand air, loin de me dégriser, m'enivra : il était calme et lumineux. « Voici, pensai-je, une heure décisive de ma vie. Mon sort se noue en ce moment. Ah! qu'importe l'avenir... Je veux mon bonheur, et je suis heureux... »

Là-bas, au tournant de la longue vallée que parcouraient mes yeux, le petit village de Litzendorf faisait luire ses ardoises et les paratonnerres de ses cheminées d'usines. La vie me parut exquise comme la couleur du ciel, comme le goût de l'air... Puis, tout à coup, une boule de fumée blanche se leva dans l'air... aux abords de Litzendorf : presque aussitôt, un coup de canon retentit. La parole évangélique surgit dans ma mémoire : « Et le coq chanta pour la troisième fois! » « Vraiment, pensai-je, je ne suis qu'un frivole Français! Tout à l'heure j'ai senti vibrer en moi l'âme de ma race; la forte haine héréditaire m'a sanglé le cœur... Puis, parce qu'une femme vêtue de blanc m'a donné à boire l'haleine de ses lèvres, me voilà tout à la galanterie. Ils n'oublient pas, eux... Dans le moindre village

de la montagne, même en cette lointaine Thuringe, le canon tonne... »

La princesse interrompit mes réflexions en me touchant l'épaule. Comme je me retournais, elle devina mon angoisse et sa cause.

— Vous voilà de nouveau hostile, murmura-t-elle, parce que c'est aujourd'hui le Sedanstag! Ni vous ni moi n'étions nés quand cette bataille s'est livrée, et vous êtes pour cela mon ennemi, à l'heure où vous me dites que vous m'aimez. Ce n'est pas vrai! vous ne m'aimez pas!

— Mais si, je vous aime.

— Non, reprit-elle avec une chaleur qui anima ses yeux et ses joues et la fit plus jolie; non, vous ne m'aimez pas. Si vous m'aimiez, votre pays ne compterait plus pour vous. Jeune fille, quand j'ai suivi ici le prince Otto, que j'aimais alors, j'ai oublié Erlenbourg, et si jamais une guerre eût dû armer une principauté contre l'autre, j'aurais été pour Rothberg contre Erlenbourg.

Je ne sus que répondre : et elle-même ne me demanda pas de réponse.

Nous redescendîmes l'escalier tournant; par le vestibule en hémicycle, nous regagnâmes l'esplanade des tilleuls. Le charme délicat qui

nous avait enveloppés dans l'ancienne demeure de la Gombault s'était évanoui : au contraire, sur cette esplanade transformée en un lieu de fête, tout choquait à présent mes yeux... On tendait les cordes destinées à maintenir le public pendant la cérémonie. Des voitures apportaient des verres et des tasses; on installait des cantines provisoires. La laideur des joies officielles triomphait du charmant décor dédié par le prince philosophe à sa maîtresse.

— Où sont votre sœur et le prince? questionna Else. Je ne les vois nulle part.

En effet, ils avaient disparu. J'interrogeai un sommelier de Herr Graus que je voyais occupé à empiler des bouteilles dans une des cantines.

— Son Altesse le prince héritier et la jeune demoiselle sont entrés là tout à l'heure (il montrait l'extrémité des communs), à l'endroit où tantôt on remisera les voitures de la Cour. Ils doivent y être encore avec le petit Hans, le frère de lait du prince, qui m'a mené ici et va me ramener.

Juste à ce moment nous vîmes le trio sortir des remises. Max tenait familièrement Hans par l'épaule, et semblait lui donner des ordres que l'autre recevait avec un air d'hésitation. Gritte marchait un peu à l'écart : ce fut elle qui nous aperçut, nous signala. Max congédia Hans et

accompagna Gritte jusqu'à nous. Il avait des joues animées, et, dans les yeux, ce je ne sais quoi de dissimulé, de presque mauvais, qui de temps en temps lui troublait le regard. La princesse embrassa Gritte tendrement. Je demandai au prince :

— Que diable faisiez-vous dans les communs avec Hans?

Max, sans me regarder en face, murmura :

— Hans nous montrait comment on a préparé les remises pour abriter les voitures de la Cour, cette après-midi. C'est très bien disposé. Et aussi les écuries.

— Princesse, fis-je, voilà votre calèche qui s'avance pour vous ramener au château.

— Voulez-vous que je vous jette à votre villa? dit-elle en m'adressant un regard moitié ordre, moitié prière. J'ai, dans cette pensée, fait atteler la calèche au lieu de la victoria; nous y tiendrons quatre, fort à notre aise.

— Merci, princesse, dis-je... Gritte et moi, nous redescendrons à pied par les raccourcis.

Else, sans répondre, me quitta vivement, emmenant le prince. Quand nous fûmes seuls, à travers les sentiers du bois, Gritte me dit :

— Loup, qu'est-ce que t'a donc fait la princesse? pourquoi n'as-tu pas voulu que nous rentrions tous les quatre dans sa voiture?

J'arrêtai la marche agile de ma sœurette, et je lui dis :

— Écoute!

Par-dessus le murmure des hêtres et les mille bruits de la forêt, des clameurs montaient de la vallée, tant du côté de Rothberg que du côté de Litzendorf. Rothberg envoyait les notes graves des basses d'une fanfare, qui jouait la *Garde sur le Rhin*. A l'approche de midi, les coups de canon se faisaient plus nombreux au château ; il en partait un toutes les minutes. Et d'autres répondaient, des villages de la Rotha comme de ceux de la montagne, leurs détonations répercutées par les mille couloirs et les mille écrans des forêts de Thuringe.

Les yeux de Gritte devinrent attentifs.

— Écoute tout cela, lui dis-je. Toi, tu es née il y a quatorze ans, et tu n'as entendu parler des luttes entre l'Allemagne et la France que comme d'événements historiques, comme de la guerre de Sept ans ou des batailles napoléoniennes. Moi, plus vieux que toi, je n'ai connu aussi tout cela que par l'histoire. Je n'ai jamais vu de casque à pointe projeter son ombre sur le sol français. Comme l'individu est pour lui-même le centre de tout, toi et moi nous ne souffrions guère de ce qu'on eût ôté deux provinces à la mère-patrie, ne les ayant jamais connues françaises. Et nous

ne nous sentions pas plus lésés que responsables dans cette défaite. Ainsi nos générations inclinaient de plus en plus à l'indifférence, à l'oubli pacifique... Mais écoute... et rappelle-toi. Le vainqueur ne veut pas de notre oubli. Il célèbre chaque année, avec jactance et fracas, l'anniversaire de nos désastres ; les jeunes Allemands nés, comme toi et moi, bien après Sedan, veulent leur part de la gloire d'hier, et veulent nous infliger notre part d'humiliation. Gritte, tu es une fillette de quatorze ans : toutes ces choses te sont indifférentes... Mais tu te marieras, tu auras des enfants... Alors, tu te rappelleras. Aujourd'hui, regarde bien la fête ; écoute bien les *Hoch!* et les fanfares ; tressaille aux salves d'artillerie. Il ne nous faut rien perdre de tout cela, afin que plus tard, rentrés dans la patrie, nous fêtions aussi, à notre manière de vaincus, le 2 septembre, nous rappelant que, malgré tant d'années échues, et même dans une bourgade perdue de Thuringe, — en Allemagne, ce jour de fin d'été est toujours le Sedanstag... Maintenant, allons déjeuner!

II

Les clairons sonnèrent, un roulement de tambour imposa silence à la foule venue de Rothberg, d'Altendorf, de Litzendorf, de Steinach, de tous les villages environnants, plaine et montagne, pour assister à l'inauguration du monument provisoire de Bismarck dans le parc de la Fasanerie. Tambours et clairons annonçaient les voitures de la Cour.

Il était deux heures et demie après-midi. Le temps, si frais le matin, s'était brusquement échauffé, faute de la brise qui, toute la matinée, avait soufflé des couloirs de la montagne. L'air vibrait dans l'éclat du soleil, comme au cœur de l'été. Les drapeaux pendaient immobiles le long des hampes. Et les voitures de la Cour appa-

rurent, parmi le respectueux silence du peuple assemblé.

Du boudoir de la Gombault, où je m'étais rendu à l'avance afin de ne pas me mêler à la foule, je les vis arriver, défiler. J'étais seul : car Gritte avait préféré accompagner M. et Mme Moloch. Gritte était encore à l'âge où la chaleur du soleil, la poussière, le bruit, la bousculade de la foule, sont des divertissements. Je crois bien aussi qu'elle voulait voir de plus près parader son ami Max en tenue de lieutenant.

La première voiture, carrosse de cour bleu et blanc, aux couleurs de Röthberg-Steinach, contenait le prince Otto en uniforme de colonel de uhlans : le prince commandait fictivement un régiment en garnison sur la frontière française. A ses côtés, en capitaine de la Landwehr, siégeait un long vieillard exténué, le directeur prussien du cercle de Steinach, qui représentait à la fête l'empire allemand et le roi de Prusse. Dans la voiture suivante, victoria légère joliment attelée de deux juments blanches, la princesse Else, seule avec Mlle de Bohlberg, fut très acclamée par la foule. Puis vinrent des landaus où se carraient d'abord le major de Marbach, l'air inquiet, le geste agité (sans doute les coups de canon, durant toute la matinée, avaient troublé ses nerfs), puis les fonctionnaires supérieurs

de la principauté, l'aumônier, le ministre de la police, baron de Drontheim, avec sa grosse épouse tout en taffetas noir et sa mignonne sœur Frika tout en mousseline bise; le ministre de la voie publique et des forêts, le directeur des postes, l'architecte du palais, et enfin des seigneurs de moindre importance accompagnés de leurs femmes. Quelques-unes de celles-ci étaient agréables; le peuple, en les voyant apparaître, murmurait des allusions auxquelles le nom du prince Otto se mêlait. Le passage de Mlle Frika, surtout, souleva un murmure qui ne parut pas déplaire à cette jolie personne effrontée. Dans la dernière voiture s'épanouissait Herr Graus lui-même, un Graus de parade, vêtu d'un frac taillé presque en habit de cour, la chemise à jabot bouffant sur le thorax, une double brochette de décorations suspendues à son revers gauche... C'est que Herr Graus était le président du comité de la Statue.

Tous ces équipages débarquèrent leur contingent chamarré devant l'estrade d'honneur. Fonctionnaires, dignitaires et dames prirent leur place autour du siège plus élevé réservé au prince... Les cochers virèrent devant l'estrade et s'en allèrent remiser aux communs.

La foule, qui avait acclamé, admirait maintenant. Foule respectueuse et docile, dont les têtes

innombrables, rouges et suantes, moutonnaient autour de l'espace vide réservé — devant la statue — à l'estrade des dignitaires et à la tribune des orateurs. Les femmes, sous de légers costumes de toile, laissaient deviner leurs formes généreuses ; les hommes revêtaient la triste livrée noire du dimanche. Seules, quelques familles de montagnards, descendues des hauteurs de Rennstieg, relevaient la vulgarité de cette foule par le rouge brodé d'une jupe de femme, le bleu d'une veste d'homme, une coiffe de dentelle ou un grand chapeau de feutre. Des soldats faisaient la police de l'assemblée. Ils la faisaient rudement. Un gamin, ayant eu l'audace de grimper sur un hêtre pour mieux voir, fut appréhendé si violemment et corrigé si dru par deux de ces gaillards en uniforme, que, le visage taché de sang et de larmes, on le vit s'enfuir comme un lièvre dans la forêt, sitôt lâché, renonçant au plaisir de voir inaugurer Bismarck, guéri de toute curiosité.

Quand tout le monde officiel fut installé, il se fit un silence pendant lequel les liens qui maintenaient le voile de la statue furent coupés. Et soudain, dans une immense acclamation, dans la fanfare des orchestres jouant la *Garde du Rhin*, les voiles tombèrent. Tous les fronts étaient dé-

couverts, tous les regards se tournaient vers la haute image casquée, l'image de Titan germanique appuyant sur un glaive droit sa lourde main, tandis qu'à son côté un dogue aux yeux mauvais montrait les dents. Commandé par le Prince Max, charmant sous son uniforme de lieutenant, le détachement de la garnison présentait les armes. La princesse, debout à côté du prince, acclamait, applaudissait aussi.

Moi, dissimulé derrière les rideaux du boudoir, je me gourmandais.

« Pourquoi est-ce que je souffre? Je ressens quelque chose de comparable à la douleur causée par la perte d'un être cher, par l'irréparable de la mort. Oui, c'est bien cette révolte, cette rage contre le destin révolu. Ah! raisonnons pourtant! Il est naturel que ce peuple allemand célèbre son avènement à la gloire, à la fortune, à la domination. Il est juste qu'il coule dans le bronze l'image des artisans de sa fortune, il est humain que son enthousiasme éclate, quand on lui montre ces images au milieu d'un concours de peuple, en un jour commémoratif de bataille gagnée... Soyons ferme! Regardons en face la réalité. Je ne peux pas empêcher que Bismarck ait existé, qu'il ait fondé l'unité allemande, et que, grâce à lui, je sois né dans une France démembrée et humiliée... »

La *Wacht am Rhein* achevée, l'orchestre avait commencé un long morceau intitulé sur le programme *Siegessymphonie,* ou symphonie de la Victoire, dont l'auteur était Herr Baumann, maître de chapelle du château. C'était une musique comme tant de musiques allemandes modernes, dans le goût italien teinté de wagnérisme. Pendant qu'elle sévissait, je ne pouvais toujours détacher mes yeux du géant de similibronze, lourdement appuyé sur le glaive plat, la pointe posée sur un roc... Il me personnifiait le destin.

Qu'est-ce que le destin des peuples ? Est-ce leur sol, l'air qu'ils respirent, leur ciel, leur climat ? Ce que produit, en hommes, telle partie de la terre, est-il aussi immuable que ce qu'elle produit en bêtes et en arbres ? Ou bien le destin est-il au contraire l'effort de chaque individu, combiné dans l'espace et dans la durée ? C'est tout cela et c'est encore autre chose. Le Destin, c'est la cause imprévue, inescomptable à l'avance, qui finit par faire pencher l'événement. Et cette cause m'apparaissait bien aujourd'hui être l'enfant miraculeux que tel ou tel peuple voit naître à certain jour, — celui que Carlyle appelle le héros et Nietzsche le Surhomme. Le destin, c'est Jeanne d'Arc; c'est Guillaume le Conquérant; c'est Bonaparte. Le destin, c'est

Bismarck. Toutes les théories des héros-résultantes ne prévaudront pas contre ce fait éclatant : s'il n'y avait pas eu un Bonaparte, et s'il n'y avait pas eu un Bismarck dans l'histoire contemporaine, cette histoire serait autre : elle ne ressemblerait en rien à ce que ces surhommes l'ont faite. A l'ordinaire, l'histoire n'est qu'une résultante d'infiniment petites forces où chaque individu (même ceux qui sont au gouvernement) n'a que la part d'une composante élémentaire. Mais à certaines heures naissent des hommes qui résument en eux une force capable d'intégrer, d'orienter toutes les autres forces élémentaires de la nation. Ceux-là changent vraiment le destin des peuples et du monde. Ou plutôt ces hommes sont le destin.

... Sous le grand soleil que pas un souffle de brise ne tempère, je vois, de ma fenêtre, comme dans une étrange fantasmagorie, la foule suante et bruyante, l'estrade rouge et chamarrée, les soldats de Rothberg l'arme au pied, le visage brun, l'air rude ; et, parmi les musiciens, le long Kapellmeister à cheveux gris bouclés qui s'agite éperdument sur sa propre musique... Tout cela, je le vois vaguement. Je ne vois nettement que le Titan de faux bronze, avec sa lourde poigne maintenant l'épée verticale sur le roc, et le mau-

vais dogue, menaçant des yeux et des crocs, à côté de lui. Le soleil de trois heures fait luire la patine neuve. Une odeur de poussière et de chair qui fermente monte de l'esplanade et vient se mêler, dans le boudoir de la Gombault, à l'odeur vétuste des murs, au subtil relent d'humanité morte. Je me sens vague et grisé.

Je regarde le Titan de bronze, figure du destin. Et je médite sur ce qu'eût été le destin du monde, si cette figure formidable n'eût pas surgi. Cependant continue l'interminable Siegessymphonie.

1815...

Tandis que les alliés entrent en France pour la seconde fois, là-bas, dans la marche de Brandebourg, en la petite bourgade de Schœnhausen, il naît un fils à un hobereau. Rude enfant, tout de suite, même au temps où cette tête ravagée et casquée que voilà s'ornait de boucles blondes. Les paysans s'émerveillaient de le voir chevaucher, au galop fou, dans le domaine paternel. Passent les années : voilà le petit hobereau étudiant à Gœttingue. Bien qu'il rêve déjà de l'unité allemande, il ne peut s'entendre avec la *Burschenschaft,* cette association d'étudiants qui avait juré de faire l'Allemagne une et libre. Ces étudiants sont rationalistes, trop parleurs, trop

juifs. Dans un *Korps* aristocratique, avec d'autres petits hobereaux, particularistes, il fera meilleur ménage.

Il revient de là bretteur irascible, flanqué de dogues monstrueux, ayant eu vingt-huit duels, dont un seul lui laisse une balafre. Sa force, sa raillerie aiguë, le rendent redoutable : mais le doctrinarisme de l'école romantique et traditionaliste le ligotte... Fonctionnaire un instant, le souci des domaines paternels endettés le ramène à la terre : dix années durant il vivra ainsi, gentilhomme cultivateur. Ce sera sa vraie vie. Il s'intéressera sincèrement aux gelées nocturnes, aux bêtes malades, aux mauvais chemins, aux brebis affamées, aux agneaux morts, à la disette en paille, en fourrage, en pommes de terre, en fumier. « Plus que toute la politique, déclare-t-il lui-même, une betterave m'émeut! » Mais ce rude terrien, ce chasseur brutal est un liseur. Des ballots de papier imprimé, — rien que des livres sur l'histoire allemande et anglaise, — envahissent Kniephof, sa résidence. Les hobereaux du voisinage n'en reviennent pas. Pourquoi ce hobereau, qui boit et courre le cerf comme eux, s'amuse-t-il à lire ? Bismarck est liseur. Il est aussi sentimental, tendre pour sa sœur, tendre pour sa femme... En 1849, il est élu à Rathenow député prussien.

Dès qu'il a parlé, la camarilla royale reconnaît qu'elle a trouvé son orateur et son chef.

Il ne ressemble encore nullement au grand cuirassier que voilà. Il est svelte, chevelu, barbu parmi les hobereaux rasés. Dans sa face embrasée, tannée, luisent d'énormes yeux gris, assez beaux. Son éloquence est embrouillée comme un ciel d'orage, mais soudain l'éclair en jaillit, et la foudre frappe... Il appelle le peuple : « cet âne déguisé de la peau d'un lion et brayant sur les places publiques. » Il nie que l'opinion publique soit la volonté populaire... C'est le souverain seul qui sait écouter en soi l'écho mystérieux du vouloir providentiel des peuples. Le Parlement est une nef de fous : honte et mépris au système anglais! Certes, les rois sont menés par des femmes, des ambitieux, des courtisans et des rêveurs. Mais la suzeraineté royale n'en est pas moins l'expression de la légitimité de la noblesse...

... D'un vif coup d'archet, le bon Hofkapellmeister a stimulé, ramassé l'ardeur de ses interprètes. Les cuivres s'époumonent, les fifres jettent des notes stridentes, la grosse caisse s'évertue innocemment à imiter le canon... Je comprends qu'après Bismarck politique, Herr Baumann prétend évoquer Bismarck guerrier. Par quel mariage

d'instruments, par quelle combinaison d'harmonie pourrais-tu, laborieux assembleur de notes, figurer cette alliance quasi amoureuse de l'astuce et de la force, qui distingue de toute autre œuvre humaine l'œuvre de ton héros ? Au diable tes fifres et le comique fracas de tes peaux d'âne ! Laisse-moi rêver à ce que dut être la pensée, sous ce front énorme, quand elle se résolut, *sans que ce fût indispensable,* au parti sanglant : car il voulut les guerres, ce Titan ! Évidemment il avait cette foi : que certaines grandes reconstructions ethniques ne se cimentent bien qu'avec du sang. En 1848, il ne tint qu'à lui de faire, sans coup férir, l'unité allemande. La diète de Francfort l'offre au roi de Prusse. C'est Bismarck qui ne veut pas, contre toutes les volontés, contre la Cour, surtout contre les femmes de la Cour. Époque tragique où parfois ce bon serviteur de la Mort, énervé des résistances de la vie, arrache, pour se calmer, en sortant d'une dispute, des serrures aux portes, avec la clé...

Comme il veut plus fort que tous les autres, c'est sa volonté qui triomphe. Trois guerres en six ans. Trois fois, pour les engager, le même procédé : abuser l'ennemi avant de le frapper. Une diplomatie de guet-apens prépare invariablement la saignée... Plus tard dans la retraite, en buvant de la bière, il reconnaîtra lui-même,

avec un gros rire, que cette manière fut la sienne. Autant que d'avoir terrassé les ennemis à la bataille, il sera fier de les avoir roulés sinistrement. Beau joueur du reste, ayant mis sa vie sur la carte. Est-il une plus tragique image de la destinée en gésine que celle-ci : le grand cuirassier blanc, à cheval depuis treize heures, les cuisses gonflées par la chevauchée, s'est arrêté à l'est du champ de bataille. Sa jument alezane, les rênes sur le col, broute les blés verts de Sadowa, humides de sang. Le soir approche. La lutte est encore indécise : mais il semble bien que la Prusse a perdu l'enjeu. Le cuirassier blanc charge son pistolet et allume un cigare. Les yeux sur l'horizon, il le fume avec lenteur, car il a mesuré sa vie à la longueur du cigare... Peut-on se garrotter plus étroitement avec le destin?... Voici les dernières bouffées du cigare; les cris des Autrichiens annoncent la victoire, Bismarck arme son pistolet... Soudain, derrière le nuage de poussière soulevé par les vainqueurs, le canon tonne. C'est le canon du Kronprinz. Le « coup du Capricorne », une fois de plus, a réussi. Bismarck abat son pistolet, jette le culot mâchonné de son cigare, et, ramassant sa jument alezane des rênes et de l'éperon, galope aux nouvelles, le cœur à l'aise...

Quelqu'un a dit fort justement : Les Allemands sont longs, — c'est-à-dire qu'ils s'expriment volontiers longuement, qu'ils écoutent sans impatience les longs discours, que les longues cérémonies ne les lassent pas. La symphonie de la victoire dura une bonne demi-heure. Je dois convenir qu'elle sonna ses derniers accords parmi la distraction de toute l'assistance. L'attention ne se réveilla que quand Herr Graus monta les degrés de la tribune des orateurs... Son discours, pourtant, fut plat. Il répéta de cent façons que la grandeur de l'Empire allemand était l'œuvre de cet homme de plâtre bronzé, accompagné d'un dogue, que l'empire allemand était éternel, qu'il était la Force et la Justice, que le rôle de tout Allemand digne de ce nom était de soutenir l'Empire, de donner sa vie pour l'Empire. Il insista (avec une maladresse qui embrunit le front du prince Otto) sur l'importance de cette statue d'un des fondateurs de l'Empire en un point du territoire que la magnanimité dudit fondateur avait laissé libre. Tout cela fut débité sur un ton de suffisance, avec des mots scientifiques, des néologismes pompeux, un usage à tort et à travers de citations des poètes et des philosophes, tout le pédantisme à la grosse que l'enseignement primaire allemand insuffle à

ses disciples. On l'applaudit peu. Il était plus envié qu'aimé à Rothberg; les social-démocrates de Litzendorf l'accusaient d'être un espion à la solde de Berlin.

Le directeur prussien du cercle de Steinach lui succéda. C'était un maigre et long personnage à lunettes. Il narra prolixement les principaux événements de la vie de Bismarck. J'admirai comment l'histoire s'affadit, contée par un sot. Dans le verbiage du Kreisdirector, le Titan se ratatinait aux proportions d'un heureux bureaucrate. Sa tragique carrière tenait toute dans une feuille de signalement.

« En telle année, Son Altesse le roi Guillaume I[er] le délégua à la Diète de Francfort. Il y prit rang juste après le délégué autrichien. En telle année il fut ministre... En telle autre il fut chancelier... En telle autre il eut le grand cordon de l'Aigle... »

Ainsi parlait le sous-préfet prussien, parmi la respectueuse attention de la foule suante et de la cour bâillante. Et l'on devinait que pour son étroite cervelle, Sadowa et Sedan n'avaient pas eu de plus haut objet ni de résultat plus marquant que de consacrer un exceptionnel fonctionnaire, un rond de cuir phénomène, battant pour longtemps le record des promotions et des ordres.

Comme il achevait sa péroraison, proposant ingénument aux fonctionnaires présents et à venir l'exemple de Bismarck, les premiers nuages apparurent sur le bleu ardent du ciel. Et un léger coup de brise fit frissonner les drapeaux et les oriflammes.

L'orchestre enleva un air de marche. Puis le prince Otto se leva. Il se fit un profond silence, si profond qu'on entendit les toiles claquer sur les hampes. Il parla de l'estrade, et, sans doute pour marquer une différence avec les autres orateurs, fut très bref. Sa voix sèche avait de la force et pénétrait.

« Habitants de Rothberg, dit-il, nous avons voulu faire coïncider ici trois événements : l'anniversaire de la victoire des victoires ; l'inauguration de la statue d'un des plus grands Allemands qui aient jamais vu le jour ; et l'incorporation des recrues de l'année.

« Jeunes soldats, contemplez à côté de vous les figures martiales des vétérans nés sur le même sol. Ils furent, eux, les compagnons de Moltke le Grand, de Guillaume le Grand, de Bismarck le Grand. Ils ont donné leur peine et leur sang. Beaucoup de leurs frères sont morts à l'œuvre.

« Respectez ces vétérans, jurez de les imiter. Les temps sont difficiles ; plus d'un estime que,

depuis la fondation de l'Empire, il n'en fut pas de plus incertains, de plus dangereux. Nous, Allemands, nous aimons la paix, mais nous ne craignons pas la guerre, car Dieu marche avec nous. Jeunes soldats, serrez-vous derrière votre prince et derrière votre Empereur! »

Cette fois, l'enthousiasme fut ardent et unanime. Les *Hoch!* les « Vive l'Empereur! » « Vive Son Altesse! » montèrent en violente clameur vers le ciel qui, peu à peu, se voilait de brume et ne versait plus qu'une lumière tamisée. Je regardais la princesse : elle applaudissait à rompre ses gants. La fièvre germanique l'avait gagnée : ce mari qu'elle n'aimait point, elle l'applaudissait parce qu'il avait prononcé des paroles allemandes... J'éprouvai contre elle de la rancune mêlée étrangement à du désir. Et un parti, jusque-là incertain, fut arrêté en moi.

Juste à ce moment, comme si elle eût senti ma pensée et mes yeux peser sur elle, Else regarda vers la fenêtre derrière laquelle elle me savait dissimulé. Je la vis dire quelques mots à l'oreille du prince qui, après hésitation, parut acquiescer. Mlle de Bohlberg se leva aussi; toutes deux quittèrent la tribune par une sortie spéciale, ménagée derrière les sièges des souverains.

La manœuvre du détachement commença alors. Le major avait quitté l'estrade et assistait

à la parade commandée par le prince Max. *Links! Rechts!*... Comme ils défilaient exactement, ces montagnards de Thuringe, mués en guerriers! Toujours un Français sera impressionné par la rigueur mécanique d'une parade à la prussienne. Toujours il se trouvera en France des réformateurs pour croire que la victoire est au prix d'imiter cette parade. Moi-même, je n'en pouvais détacher mes yeux. Et j'avais beau me dire que tout cela n'est que rites, je dus m'avouer que ces rites m'inquiétaient comme de dangereuses réalités.

Tout à coup, la porte s'ouvrit derrière moi : un parfum d'iris et de jicky me caressa les narines; je me retournai : c'était la princesse. Un clin de paupières me fit comprendre qu'elle n'était pas seule. En effet, la silhouette pointue, le visage acide de Mlle de Bohlberg, apparurent derrière elle.

— Ah! monsieur Dubert, fit la princesse, feignant la surprise... J'avais oublié que vous étiez ici... pardonnez-moi de troubler votre solitude... Il fait très chaud sur l'estrade, et je me suis trouvée un peu incommodée... Alors j'ai pensé à ce refuge, où il y a plus de fraîcheur et moins de poussière.

Mlle de Bohlberg regardait hargneusement le plafond. Toute sa figure exprimait :

« Quelle pitié d'entendre une princesse mentir si maladroitement et si effrontément à la fois ! »

Avec l'empressement d'un fidèle sujet, je me levai, j'offris de me retirer.

— Non, de grâce, restez, fit vivement la princesse. Je serais désolée de vous chasser, monsieur Dubert... Je vais seulement me reposer quelques instants dans ce fauteuil... Là... Dès que je me sentirai d'aplomb, je regagnerai l'estrade officielle... Mais vous, Bohlberg, ajouta-t-elle en se tournant vers la descendante d'Ottomar le Grand, qui, maintenant, contemplait dans les glaces du boudoir la multiple image de son anguleuse personne, je ne veux pas vous priver d'assister à la cérémonie à la place qui vous est réservée... d'autant plus qu'ici il fait un peu humide pour votre sciatique.

— Je suis aux ordres de Votre Altesse, fit sèchement la demoiselle d'honneur.

— Allez ! allez, Bohlberg... Rassurez le prince... dites-lui que je me repose un moment et que je rejoins la Cour tout à l'heure. Allez !...

Mlle de Bohlberg fit demi-tour avec la précision et la grâce d'un vieux sous-officier. A peine avait-elle refermé la porte, que la princesse bondit de son fauteuil et vint m'offrir sa joue.

— Embrassez-moi, mon sujet !...

Elle ôta le coussin d'une bergère, le jeta à mes pieds et s'assit dessus.

— Ce que je fais est fou, dit-elle. Heureusement que le peuple m'aime et s'amuse de mes fantaisies. Mais, sûrement, le prince me grondera ce soir. Car ses espions ordinaires lui raconteront que nous sommes restés seuls. Je me compromets pour vous. N'êtes-vous pas fier de compromettre une princesse régnante?

Je l'assurai que j'étais gonflé d'orgueil. « Mais pourquoi (objectai-je à part moi), pourquoi me le fait-elle dire? » Elle reprit :

— Je suis contente aujourd'hui. On m'a beaucoup acclamée. Les gens de Steinach eux-mêmes, qui sont Prussiens, me regardent un peu comme leur souveraine. Notre fête est jolie... Avez-vous admiré les pittoresques costumes des montagnards? Malheureusement l'orage menace. Je voudrais qu'il n'y eût pas d'orage jusqu'à la fin.

« Ame étrangère! pensais-je, empruntant le mot du prince Ernst... La voilà qui oublie le sens désobligeant pour moi de ce qu'elle appelle *notre* fête. Et pourtant elle m'aime. »

Le bruit des acclamations nous attira vers la fenêtre. Dissimulés derrière les persiennes entre-closes, nous vîmes s'achever la manœuvre. Après des marches, des conversions, des doublements,

des alignements divers, le prince Max ramenait son détachement en bataille devant la statue du Titan au dogue. Preste et gracieux, il courait au bout de la file, vérifiait l'alignement, puis reprenait en avant son poste de chef. Sa voix enfantine, troublée par la mue, mais déjà exercée au commandement, faisait jouer unanimement les mécaniques humaines. Et tel est l'attrait des rites guerriers que cet enfant, dont je savais l'âme de philosophe, semblait se complaire à son métier d'apprenti héros.

— Comme il est beau, mon fils! s'écria la princesse avec orgueil... Il serait au besoin un guerrier comme ses ancêtres.

Elle disait cela pour elle-même... Une fois de plus j'eus l'humiliante conviction d'être un accessoire dans sa vie, un accessoire capable, il est vrai, d'usurper à certaines heures la place principale, de vaincre tous les devoirs sociaux et conjugaux, mais un accessoire.

Pourtant elle quitta la fenêtre, regagna la bergère dédorée et me dit :

— Venez près de moi.

J'obéis. Else continua :

— Ce sot de Marbach va parler, il dira des choses qui vous irriteront. Donnez-moi votre main; ne l'écoutez pas; oubliez tout ce qui n'est pas moi.

Je lui sus gré de cette gentille pensée. Je m'agenouillai à ses pieds sur le coussin : ainsi nos places de tout à l'heure étaient échangées. Elle se renversa sur le fauteuil et m'abandonna, d'abord sa belle main blanche aux ongles bombés, puis son buste et son visage... Grâce à cette condescendance princière, le début du discours de Marbach m'échappa. J'étais à la fois troublé et heureux. Jamais un tel besoin de sentir Else complice ne m'avait agité. Un puéril désir de revanche aiguisait ce besoin, — le désir de prendre quelque chose à qui avait tant pris aux miens, de voler le voleur. L'air qui peu à peu se chargeait d'une énervante électricité, le relent de cette maison hantée par le souvenir d'une belle fille amoureuse, peut-être je ne sais quel puéril sadisme à nous trouver ensemble serrés l'un contre l'autre, presque en public, — tout conspirait à nous attendrir.

— Redites-moi, balbutia Else, redites-moi que vous m'aimez!

Et je les lui redis, sans avoir besoin, il me sembla, de forcer ma pensée ni ma voix, ces tout petits mots, tellement grands qu'ils sont vides, s'il ne contiennent tout.

— Soyons sages, murmura-t-elle, le souffle entrecoupé. Bohlberg peut entrer d'un moment à l'autre, si le prince m'envoie chercher. Asseyez-

vous sur une chaise auprès de moi, bien gentiment.

Dans cette accalmie qui suit les violentes caresses incomplètes, cette accalmie où les muscles sont morts, où les nerfs faiblissent et s'assoupissent, proches l'un de l'autre et les doigts entrelacés, nous entendîmes le comte de Marbach, qui continuait son discours fréquemment interrompu par les applaudissements et les *Hoch!...* Le comte avait une voix de stentor, et il articulait ses phrases comme autant de commandements militaires. Pas un mot ne nous échappa.

Il disait :

— Si grande que soit cette Allemagne que vous devrez peut-être défendre par les armes, jeunes soldats, songez qu'elle est petite à côté de ce qu'elle sera, de ce qu'il faut qu'elle soit, grâce à vous. Dans un espace d'années qui sera court, nous devons voir ceci : le drapeau germanique abritera quatre-vingt-six millions d'Allemands, et ceux-ci gouverneront un territoire peuplé de cent trente millions d'Européens. Sur ce vaste territoire, seuls les Allemands exerceront des droits politiques, seuls ils serviront dans la marine et dans l'armée, seuls ils pourront acquérir la terre. Ils seront alors, comme au moyen âge, un peuple de maîtres, condescen-

dant simplement à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par les peuples soumis à leur domination...

Ces extraordinaires propos, qui me semblaient à moi dénués de toute espèce de sens commun, j'en avais suivi peu à peu l'impression sur le visage d'Else. Je dus constater qu'elle était d'accord avec cette vague foule qui les écoutait. Quand des tonnerres d'applaudissements éclatèrent sur la dernière phrase, évoquant l'image de l'Empire du moyen âge restauré au profit de l'Allemagne, la main de la princesse quitta ma main, et elle se précipita vers la fenêtre en applaudissant. Ce fut un mouvement instinctif, dont elle fut gênée aussitôt après. Son regard évita mon regard et nos mains ne se joignirent plus.

A mon tour je m'approchai de la fenêtre : le discours de Marbach m'intéressait, décidément.

Il continua, la voix peu à peu plus rude et le ton plus violent :

— Jeunes soldats, cet espoir qui est dans notre cœur d'Allemands, ce vaste espoir auquel nous initia le héros que voici, le prince de Bismarck, vous entendrez peut-être quelques malheureux le renier, le bafouer... Oui! c'est la honte de notre temps que des Allemands osent se dresser

contre l'Allemagne, et dire « : Nous te voulons petite! » Ils sont peu nombreux, mais ils existent; presque chaque ville en compte quelques-uns. Au nom de vagues idées de liberté et de fraternité, celles mêmes que Bismarck haïssait en haïssant la France, ils proclament la déchéance de la Force, sous prétexte de faire triompher la Pensée... Mauvais citoyens, ennemis jurés de la patrie, de l'Empereur et de notre prince bien-aimé! Je suis sûr qu'il n'en existe aucun dans vos rangs; mais je sais, hélas! qu'il en est dans la principauté, et même dans Rothberg. N'avons-nous pas subi, aujourd'hui même, jour de patriotique commémoration, la douleur de voir un Allemand, un fils de ce Rothberg qui a donné un empereur à la patrie, annoncer sous des formes ambiguës qu'il protesterait, en somme, contre l'érection de ce monument?

La foule conspua ce mauvais citoyen.

— Il a affiché cela sur les murs de la ville, poursuivit le major, et les habitants n'ont pas lacéré l'affiche et chassé l'impudent! La magnanimité de notre cher souverain laisse à cet ennemi le droit d'habiter notre sol : et notre souverain a raison, car cet homme n'est qu'un insensé. Mais votre devoir, à vous, jeunes soldats, est de vous détourner avec horreur d'un tel homme, la honte de ce pays et de cette

heure... Méprisez-le! Honnissez-le! De pareils citoyens ne sont pas dignes d'enseigner des Allemands! Honte à eux! Gloire au prince de Bismarck, modèle de l'Allemand!

Un tumulte d'applaudissements, mêlé à une confuse rumeur de la foule, accueillit cette péroraison.

Mais en cet instant il se passa une chose inattendue et vraiment extraordinaire, si extraordinaire que la stupeur même qu'elle provoqua la rendit possible.

Par-dessous la corde qui barrait à la foule l'accès du centre de l'esplanade, un petit vieillard, ses cheveux blancs envolés autour de sa figure simiesque, vêtu de noir, l'ample redingote ouverte sur un gilet blanc, passa lestement. Il traversa l'espace vide entre la foule et la tribune et y grimpa... Ce fut si bref, si imprévu, que personne ne songea à l'empêcher. D'ailleurs, le prince Max qui commandait le détachement resta impassible, et quand le major comte de Marbach, qui remontait les degrés de l'estrade officielle, eut repris sa place, il aperçut, installé dans la tribune, le docteur Zimmermann lui-même, qui, de sa claire voix haute, commençait, imposant silence à la foule d'un geste de la main :

— On m'a insulté, on m'a prêté des actes et

des projets qui ne sont pas les miens... Si l'on m'interdit de me défendre, le monde apprendra par moi que la pensée est esclave sur le territoire de Rothberg.

— Dehors! dehors! hurla le major du haut de son estrade.

Et il allait s'élancer, quand le prince lui saisit le bras et le fit se rasseoir. Moloch continua :

— Je serai bref. Ce que je voulais expliquer dans ma conférence, je le résumerai en quelques mots. Et je me permettrai de rappeler aux compatriotes qui m'écoutent que cette guerre de France — œuvre de Bismarck — je l'ai faite. J'ai reçu une balle française dans la sixième côte droite. L'orateur qui m'a précédé. ce vaillant capitaine, n'a jamais été blessé, lui, sinon dans sa raison, et par le pétard inoffensif d'un nègre.

On rit. Le major, Prussien et hobereau, était impopulaire à Rothberg.

— J'ai donc, peut-être, poursuivit le petit homme, quelque droit à parler d'une fête pour laquelle j'ai payé mon écot... Eh bien! cette guerre où triomphèrent l'intelligence, la volonté, la patience allemandes, un homme a empêché qu'elle fut belle, autant que peut l'être une chose de mort.

— Qui cela? qui cela? cria la foule.

Malgré sa mésintelligence avec le prince,

Herr Doctor Zimmermann gardait cependant auprès de beaucoup de gens le prestige de sa célébrité européenne, et la plupart des Rothbergeois ne laissaient pas d'être assez fiers de lui. D'autres le regardaient simplement comme un original, ou une façon d'illuminé. En sorte que la foule semblait jusqu'à présent plus amusée qu'hostile. Un certain nombre d'échauffés crièrent seuls : « A bas! à bas! » Mais la plupart des auditeurs s'amusaient à répéter en manière de *scie :* « Qui ça? qui ça? »

Au premier rang de cette foule, je reconnus ma sœur Gritte, qui semblait se divertir extrêmement. Elle adressait des signes cabalistiques au prince Max, qu'elle essayait vainement de faire rire sous les armes... Près d'elle, tout en taffetas aubergine, Mme Zimmermann, appuyée sur la corde de ses deux mains gantées de filoselle, levait vers son héros des yeux d'extase.

— Qui ça? criait la foule.

Quand le tumulte fut à peu près apaisé, Moloch, montrant du doigt l'homme au dogue, le Titan de bronze, cria :

— Celui-ci!...

Cette fois, les clameurs ennemies dominèrent. Le major, sur son estrade, eut un sursaut : et je vis pâlir, entre ses bandeaux, le visage de Frau Doctor.

Mais la grêle et perçante voix du petit savant à tête blanche força de nouveau la curiosité et le silence.

— Je vous répète que celui-ci a terni devant l'histoire la gloire de l'Allemagne unifiée. Allemands qui m'écoutez, rien ne vous sert de clamer : « Nous avons toujours raison, et l'histoire ne saurait ne pas nous donner raison. » L'histoire n'est pas écrite par les Allemands tout seuls. C'est la conscience universelle qui dicte ses jugements. Or, la conscience universelle, admirant l'énergie, le courage, l'intelligence de cet Allemand que voici, dira : « Il a demandé son succès à l'astuce et au mensonge ; il l'a déshonoré par la cruauté. Et son crime a été d'autant plus grand que tout ce qu'il a fait pouvait être fait sans astuce, sans mensonge et sans cruauté... »

La foule devenait houleuse. Quelques voix pourtant crièrent :

— Écoutez! écoutez!

— Oui, écoutez-moi, reprit Moloch. N'ai-je pas le droit de parler aujourd'hui, jour des vétérans? Ne suis-je pas moi-même un vétéran?...

— Bravo! firent les mêmes voix.

— Je vous disais que l'œuvre de cet homme aurait pu s'accomplir sans tant de férocité. Je le

prouve. En 1848, à la Diète de Francfort, une députation vint offrir à Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, la couronne impériale. Le souverain inclinait à accepter : qui l'en empêcha? M. de Bismarck. Offerte par des mains roturières, il paraît que la couronne impériale ne valait rien. « Je ne veux pas, dit Bismarck, mettre sur les épaules de mon souverain un manteau d'hermine doublé de rouge. » Quand il le mit vingt ans plus tard sur les épaules de Guillaume Ier, l'hermine était pourtant doublée de rouge : le sang des deux peuples avait fourni la couleur.

Il y eut encore des murmures, mais l'orateur ne fut pas interrompu. Impassible, le prince Otto écoutait.

— Bismarck haïssait le rouge des libéraux, reprit Moloch, mais le rouge du sang, il l'aimait. Comme les méthodes d'astuce et de mensonge, il goûtait les méthodes de cruauté. Oui! de cruauté! cria Moloch avec violence à la foule qui protestait. Et c'est cela que je ne lui pardonne pas! C'est d'avoir souillé d'astuce et de cruauté la grande œuvre de notre unité. Aucune guerre n'a été entreprise par lui sans un prologue de mensonge : mensonge dans la guerre des Duchés, mensonge dans la guerre à l'Autriche, mensonge dans la guerre avec la France... Mais la guerre

avec la France fut surtout horrible, oui, horrible! Une tache sur le nom allemand! Vous aurez beau couvrir l'Allemagne de statues de cet homme, vous n'empêcherez pas l'histoire de recueillir, d'avoir déjà recueilli les propos abominables qu'il a tenus, au delà des Vosges. A Bazeilles, il déclare, en reniflant l'air incendié, que le paysan français rôti sent l'oignon frit. A Tours, on hisse le drapeau blanc après un essai de défense; le général Voigt-Rhetz cesse le bombardement : Bismarck l'injurie. Partout il s'indigne contre l'inertie que mettent les chefs militaires à fusiller les francs-tireurs. Il recommande qu'on fasse le plus de mal possible à la population civile; cela, dit-il, la dirige vers la Paix... Pas de quartier, même aux soldats réguliers : car, grattez le Français, vous retrouverez le Turco... Sous Paris, des pauvres désarmés déterrent, sous la neige, à portée de fusil, quelques pommes de terre abandonnées : Bismarck exige qu'on tire sur eux. C'est lui qui voulut bombarder Paris : à quoi servit ce bombardement?... Il critiquait le peu de goût que montraient les Prussiens pour tuer les prisonniers. « Nos gens fusillent au besoin, dit-il, mais ils ne fusillent pas avec plaisir... » A Commercy, une femme de paysan, dont le mari a frappé un soldat avec une fourche, vient implorer la grâce. Bismarck la

laisse parler, puis, se passant doucement la main sur le cou, lui dit : « Ma brave femme, soyez tranquille, votre mari sera pendu. »

Moloch s'arrêta un instant, pour reprendre haleine, et aussi pour juger de l'effet de ses paroles. Évidemment, elles causaient un certain malaise à la foule. On ne protestait plus. On chuchotait. Sur l'estrade, des conciliabules commençaient. Le major conférait avec le prince.

Moloch poursuivit imperturbablement :

— Voilà mon reproche à cet homme de fer : avoir taché l'histoire de l'Allemagne. Voilà pourquoi il me déplaît d'entendre quelques sots le proposer pour modèle aux jeunes générations allemandes. Ce sont des mauvais chefs, ceux qui vous disent cela. Par de tels propos ils ont mis le monde entier en défiance contre l'Allemagne, et tôt ou tard l'Allemagne en pâtira. Je proteste donc, au nom de la pensée allemande et de la pensée humaine, contre les propos tenus tout à l'heure sur mon compte par un personnage dénué de toute qualité pour me juger. Le mauvais citoyen, c'est celui qui, par pusillanimité ou pour se faire honneur à lui-même, trahit la vérité...

L'allure, l'énergie, la solennité de Moloch, s'amplifiaient de phrase en phrase. Je vis le major de Marbach se lever, descendre rapidement

les degrés de l'estrade officielle. Moloch aussi le vit, et, face à face, tandis que son adversaire atteignait l'espace vide ménagé autour de la tribune, il cria :

— Bismarck est mort, bien mort. Méfiez-vous des faux Bismarck qui pullulent aujourd'hui dans l'Empire. Tenez, en voilà un! conclut-il en montrant le major.

Pâle de rage, le major s'arrêta et commanda :

— Sergent Kühler! quatre hommes ici, pour expulser ce fou!

Les quatre hommes s'avancèrent avec le sergent, et s'arrêtèrent hésitants au pied de la tribune.

— Fou! répéta Moloch, agitant ses petits bras, d'un air menaçant. Mon cerveau en vaut cent comme le vôtre, pauvre *minus habens!* Je n'ai qu'à regarder l'écartement de vos yeux, la forme en poire de votre tête, l'obtusion de votre angle facial, la dissymétrie de vos oreilles et tout votre corps, pithécanthrope! pour être certain que je suis en face d'un dégénéré.

— Sortez-le de force de la tribune, commanda le major. Mais montez donc, Kühler!

Le sergent Kühler, un lourd Thuringien à la barbe fauve, gravit les degrés. Avant qu'il eût atteint Moloch, celui-ci lui posa la main sur l'épaule.

— Camarade, lui dit-il, arrête! Ne te déshonore pas en bousculant un vétéran de la grande guerre. Je vais descendre : laisse-moi seulement passer.

Le sergent effaça tant qu'il put sa poitrine. Moloch descendit et s'arrêtant au pied de la tribune, devant le major :

— La force est stupide, dit-il. Je puis prendre dans mon laboratoire assez de force, sous un verre de montre, pour détruire toute la force dont tu crois disposer contre moi, *homunculus!* Mais à quoi bon? La vertu immanente des choses aura raison de toi et de tes pareils. Rappelle-toi ma prédiction : Tu as voulu tuer l'Idée. L'Idée te tuera!

Ayant ainsi parlé, le docteur Zimmermann, tête nue, cheveux au vent, son chapeau haut de forme à la main, traversa l'espace ménagé autour de la tribune. Vainement sa femme lui criait : « Eitel! Eitel! » Il était à ce point surexcité qu'il ne la vit pas, qu'il ne l'entendit pas. Il piqua droit devant lui dans la foule qui lui livra passage. Il gesticulait, il clamait : « Ceux qui ont voulu tuer l'Idée, l'Idée les tuera!... » De notre poste d'observation, nous le vîmes, la princesse et moi, gagner les communs où étaient remisées les voitures de la Cour. Il y pénétra sans difficulté, car elles n'étaient gardées par personne... Quelques assistants le suivaient à distance, mais un geste

du prince ramena vers l'estrade officielle l'attention de la foule. Un profond silence s'établit, car on comprit que le souverain allait parler.

— Mes concitoyens, dit-il, vous avez entendu une voix malfaisante : je l'ai laissé parler exprès, pour qu'il fût établi que la parole est libre dans mes États, et aussi pour prouver aux ennemis de la patrie que leurs cris n'ont pas d'écho à Rothberg... La fête qui nous réunit ici n'en a été que plus grandiose. Au triomphe de Bismarck, le bouffon lui-même n'aura pas manqué aujourd'hui. Mes concitoyens, vous allez tous unir vos voix pour le chant sacré de la patrie allemande, la *Garde du Rhin*.

Ces paroles, lancées d'un ton net, ferme, militaire, soulevèrent une sincère émotion. Les applaudissements, les clameurs ne cessèrent qu'aux premiers accents du chant national. Alors, les têtes se découvrirent, et même sur l'estrade tout le monde fut debout. Les voix graves des hommes, les voix claires des femmes s'unirent aux accords de l'orchestre, qui les soutenait. Cela eut une vraie grandeur que je compris : car l'amour de la patrie, quand son expression reste digne, ne blesse pas le cœur d'un étranger. Même la voix d'Else, penchée devant moi à la fenêtre, ne me choqua pas, quand elle fredonna les paroles de l'hymne :

« Un appel résonne comme l'éclat du tonnerre.

« Comme un fracas d'armes et comme le bruit des vagues. Vers le Rhin, vers le Rhin allemand!

« Qui veut être le gardien du fleuve?... »

Aux dernières mesures, le prince et les dignitaires se levèrent. Commandé par Max, le détachement d'infanterie s'avança, fit reculer la foule. Dans l'espace libre vinrent se ranger une à une les voitures de la Cour, toutes les voitures, sauf celle de la princesse.

— Nous reviendrons ensemble, à pied, par le lacet qui descend sur Litzendorf, me glissa Else à l'oreille. J'ai envoyé ma voiture m'attendre au Banc du philosophe.

Au moment où elle prononçait ces paroles, mes yeux eurent une double sensation simultanée : je vis le major remonter seul dans sa victoria et une vive flamme blanche jaillir de l'arrière de cette victoria : puis, soudaine, tonnante, formidable, une explosion secoua l'air autour d'un bloc mouvant de fumée dense, qui était la voiture elle-même. La foule s'enfuit dans des clameurs, les chevaux des autres véhicules de la Cour se cabrèrent, difficilement maîtrisés par leurs cochers. Quant à la victoria du major, centre du nuage, son attelage l'emportait à toute allure, le

siège du cocher vide, vers le pavillon, qu'elle contourna, puis vers la route en lacet de Litzendorf.

— Courons par là, me dit Else, nous verrons!...

Par là, c'était la garbe-robe de Gombault, la fenêtre ouverte sur la vallée. Je suivis la princesse. La victoria du major, dont la capote s'était à moitié relevée, dévalait au galop éperdu des deux chevaux bais, manquant à chaque tournant de bondir par-dessus l'accotement. Des soldats essoufflés essayaient vainement de la suivre.

— Mon Dieu! il va se tuer, murmura Else. Ah!...

Elle recula, les mains sur ses yeux... Un des chevaux, puis l'autre sur lui, s'étaient abattus. La voiture avait tourné d'un quart de cercle, en travers de la route; les chevaux, entravés dans les traits, ruaient éperdument. Subitement, ils se calmèrent, ne furent plus qu'un amas de croupes et de jambes à demi engagé sous l'avant-train de la voiture. Déjà les soldats l'atteignaient et s'empressaient.

— Qu'est-il arrivé? murmura Else, qui n'osait regarder.

— On abaisse la capote, dis-je, suivant la scène des yeux... On sort le major. Il ne bouge plus.

— Mon Dieu! serait-il mort?

Elle se rapprocha et jeta par la fenêtre un regard à la fois effrayé et curieux.

La foule courait, ou plutôt roulait maintenant en torrent tumultueux vers le lieu de l'accident. Des soldats installèrent sur une civière le corps inanimé du major, le remontèrent le long de la côte, tandis que d'autres écartaient rudement les importuns. On relevait les chevaux, dont l'un boitait. On constatait les dégâts de la voiture; on explorait la caisse d'arrière, toute noire de poudre, et la capote fendue dans sa hauteur.

La princesse était fort troublée.

— Un attentat à Rothberg! un attentat anarchiste! qui a pu commettre cela?

Comme elle prononçait ces mots, se parlant à elle-même, nos yeux se rencontrèrent, et nous y lûmes la même pensée au même instant.

— Lui? Vous croyez que c'est lui, n'est-ce pas? fit Else.

Mais déjà je repoussais l'idée.

— Non! non! ce n'est pas lui... Ce n'est pas possible! Je connais le docteur Zimmermann, c'est le plus digne et le plus pacifique des hommes.

— C'est lui! c'est lui! j'en suis sûre, insista la princesse. Lui seul manie des explosifs de cette puissance... N'a-t-il pas menacé le major, tout à l'heure?... Ne lui a-t-il pas dit qu'il le

tuerait?... Oh! Louis... N'êtes-vous pas effrayé pour votre Else qu'un tel homme habite notre territoire?... Il va peut-être faire sauter le château.

Elle se réfugia contre moi d'un geste si amical, que je faillis répondre : « Eh bien! n'y rentrons pas! » Elle se dégagea :

— Ne restez pas ici, mon ami. Le prince n'avait pas quitté le Thiergarten au moment de l'attentat. Il va me faire chercher. Il ne faut pas qu'on vous trouve avec moi. Partez le premier, je vous en prie... Et tâchez qu'on ne vous voie point sortir.

— Soit! répliquai-je. Par où sortir?

— Par les coulisses du théâtre. Venez avec moi.

Nous suivîmes le même corridor que le matin, oubliant, cette fois, d'y chercher les coins sombres. Une porte donnait sur un petit bosquet feuillu, humide même en cette journée d'été. La clé était sur la serrure. Mais nous eûmes quelque peine à ouvrir; la serrure était rouillée, les verrous aussi; les bois avaient joué.

— Vous voilà dans le Thiergarten réservé, me dit Else; vous retrouverez aisément votre chemin.

— Et vous, princesse, qu'allez-vous faire?

— Je vais attendre Bohlberg, là-haut, dans

le boudoir. Elle ne peut manquer de monter à ma recherche. Je dirai que je me suis un peu évanouie de peur, que je ne me suis plus senti la force de descendre... Enfin, j'inventerai quelque chose.

Nos lèvres s'effleurèrent furtivement, distraitement. Et la preuve qu'Else était distraite me fut donnée par ces mots, qu'elle dit aussitôt que son baiser lui laissa le loisir de parler :

— N'avez-vous pas remarqué que, juste après avoir menacé de mort M. de Marbach, le docteur Zimmermann s'en est allé tout droit vers les remises des voitures?

— Il n'avait pourtant pas d'explosif sur lui!...

— Il a déclaré au major qu'il portait dans le verre de sa montre de quoi faire sauter le château! Mais on vient... On me cherche... Sauvez-vous!...

Elle me poussa un peu vivement dehors et referma la porte derrière moi. « Ainsi, me dis-je, la Gombault devait pousser dehors le piqueur du prince Ernst, quand, au milieu d'un entretien avec ce personnage, le prince s'annonçait à l'improviste... » Puis ma pensée revint à l'attentat, au major, au docteur Zimmermann.

« Else a raison; toutes les apparences sont contre ce pauvre Moloch. Pourtant je jurerais qu'il n'est pour rien dans l'aventure. »

Un sentier que l'herbe effaçait et que barraient de place en place les ramures folles des taillis me ramena, en contournant le théâtre, jusqu'à l'esplanade des Tilleuls. La foule y était encore compacte. Elle avait forcé les cordes et se massait maintenant au pied du pavillon de la Fasanerie. Je compris qu'on avait dû porter le major dans le pavillon.

— Il est là ? demandai-je à Hans, qui regardait la façade de ses gros yeux naïfs, comme si, à force d'attention, il espérait voir au travers.

L'enfant tressaillit. Il balbutia :

— Oui... On vient de l'apporter.

C'était son arrivée qu'avait perçue la fine oreille d'Else.

La foule s'ouvrait respectueusement devant moi, sur le mot : « *Hofdienst !* Service de la Cour » que je ne manquai pas de prononcer comme un magique Sésame ! Je rentrai sans difficulté dans le pavillon et je gravis l'escalier.

La plupart des fonctionnaires étaient groupés dans le vestibule et dans l'escalier, très en émoi. Ce que j'entendis au vol confirmait l'hypothèse de la princesse sur l'auteur de l'attentat.

— Personne autre, ici, ne manie la dynamite.

— C'est un acte de folie commis par un fou inoffensif à l'ordinaire, mais que la contradiction a exaspéré.

— On va l'arrêter.

— On va l'interner.

J'atteignis la chambre de la Gombault. Je n'y trouvai ni la princesse ni Bohlberg. On m'assura que la princesse n'avait pu supporter la vue de ce corps inanimé qu'on apportait, et s'était fait ramener au château. Le major était étendu sur le lit, sa tunique ôtée, la chemise ouverte. Le médecin de la Cour l'auscultait. Alentour, le prince Otto, le prince Max, l'aumônier... Cela sentait les sels et le vinaigre. Comme je passais le seuil, le médecin se redressa et se retourna.

— Absolument rien de lésé, dit-il. Simple syncope, causée probablement par l'émotion.

— Le major, demanda l'aumônier, quand il était au service de l'Empereur chez les Herreros, n'a-t-il pas déjà été victime d'un coup de mine?

— Oui. Et il a reçu alors ce que nous appelons médicalement le choc, — c'est-à-dire l'impression cérébrale indélébile. Mais, tenez! il revient à lui.

En effet, le major soulevait péniblement la tête au-dessus de l'oreiller. Ses paupières s'entr'ouvrirent; il murmura :

— Ne tirez pas! ne tirez pas! Je veux... je veux...

Il retomba épuisé. A ce moment, j'observai le prince Max. Il ne quittait pas des yeux le visage

du comte de Marbach. Il était très pâle. A la vue du mouvement qu'avait fait le patient, un flux de sang inonda ses joues et je reconnus dans son regard l'éclair haineux que j'y avais parfois vu luire déjà.

— Messieurs, fit le docteur, il faudrait me laisser seul avec le malade, si Son Altesse n'y voit pas d'inconvénient. Les nerfs ébranlés requièrent un parfait repos.

— Nous vous obéissons, Klingenthal, fit le prince. Messieurs, descendons!

Justement, le ministre de la police entrait. Il se fit un grand silence.

— Eh bien? demanda le prince. Vous pouvez parler, Drontheim.

— Monseigneur, le criminel a été arrêté au moment où il regagnait sa villa.

— A-t-il avoué?

— Nullement! il a même prétendu ignorer l'attentat...

— Quelle impudence!

— Il dit avoir entendu l'explosion, mais avoir cru que c'était une pièce d'artifice à laquelle on mettait le feu.

— En plein jour!

— Ou un coup de canon.

— Il n'y a pas de canon à la Fasanerie.

— C'est ce que je lui ai répondu. Il a d'ail-

leurs déclaré que l'accuser d'attentat anarchiste était absurde, que toute sa vie proteste là contre.

Le prince médita.

— Peut-être, après tout, ce malheureux n'est-il que fou.

— Je ne crois pas, monseigneur, répliqua le ministre de la police. Ses réponses étaient pleines de bon sens et même d'adresse. Pour moi, il joue la bizarrerie.

— A-t-il demandé à me voir?

— Non, monseigneur. Il a demandé à voir sa femme. J'ai cru devoir refuser, et, si Votre Altesse n'y voit pas d'inconvénient, je le maintiendrai au secret.

Le prince réfléchit encore un instant. Sur le lit de la Gombault le comte poussa un gémissement et articula quelques syllabes sans suite.

— Descendons, messieurs!

Tout le monde suivit le prince. Quand Max arriva devant moi, il me sembla qu'il allait me parler. Mais son regard se déroba; il ne dit rien et passa.

Dehors, la foule acclama le prince Otto. Pour les Rothbergeois, leur chef héréditaire venait d'échapper à la mort. Ils lui firent un accueil chaleureux.

Le ministre de la police m'offrit très aimablement une place dans sa voiture pour regagner

le Luftkurort. Je préférai me mêler au peuple dont les mille voix émues commentaient l'événement. Ces voix exprimaient généralement le désir de lyncher le pauvre Moloch. Les femmes surtout débridaient leur colère : et, même des lèvres tendres des jeunes filles, jaillirent les cris de mort. Je rejoignis le négociant saxon et sa blonde épouse, avec lesquels j'avais voyagé, un mois auparavant, entre Steinach et Rothberg.

— Quelle affaire! me dit le mari... Voilà qui sera un souvenir pour nous deux, eh! Gretel? d'avoir assisté à un attentat anarchiste?

— On devrait faire sauter ce misérable avec sa propre dynamite, reprit Gretel, pour qu'il soit déchiqueté en morceaux comme exemple. Il n'y a plus de tranquillité au monde, si au milieu d'une fête une bombe peut vous détruire. Vous savez, monsieur, que mon mari a tout juste échappé à la mort?

— Quoi, m'écriai-je, vous avez été touché?

— Non, reprit le négociant. J'étais à côté de la voiture du prince Otto, Gretel au contraire cherchait celle de la princesse Else. Supposez, monsieur, que c'eût été la voiture du prince qui eût sauté; je périssais à l'âge de quarante-six ans. Heureusement le misérable s'est trompé de voiture. Et alors, j'étais trop loin de celle du major. Je n'ai même rien vu.

Ainsi devisant, nous étions sortis du Thiergarten, et, la Rotha passée, nous remontions la côte vers le Luftkurort. Des piquets de soldats nous croisaient : tout le détachement avait été maintenu sous les armes, sans doute afin d'inspirer la confiance aux bons citoyens et la terreur aux mauvais. Le ciel s'était lentement assombri au-dessus des montagnes et le château se dessinait en jaune sur ce fond obscur.

Aux abords du Luftkurort, j'aperçus Herr Graus qui, toujours en frac, pérorait, très entouré.

— La police a apposé les scellés sur l'appartement et sur le laboratoire. Rien ne pourra en être enlevé. Il faut que la loi soit appliquée... Ah! monsieur Dubert, fit-il en me reconnaissant... J'ai à vous parler, monsieur le docteur Dubert!

Il m'entraîna à l'écart, comme pour une confidence.

— Il se passe une chose grave, monsieur Dubert... Quand le docteur a été arrêté, il rentrait dans la villa avec sa femme et votre jeune sœur...

— Eh bien?

— On a emmené le docteur sans lui dire de quoi il s'agissait. La Frau Doctor et la jeune demoiselle sont rentrées dans la villa. Puis on est venu mettre les scellés sur l'appartement du docteur et alors la Frau Doctor s'est retirée dans la chambre de votre jeune sœur.

— Elle a bien fait.

— Je ne dis pas non : seulement maintenant la foule est sous la fenêtre de la chambre, et elle pousse de mauvais cris.

Je laissai Herr Graus et je me hâtai, au pas de course, vers les villas. Une trentaine de braillards amassés devant la fenêtre de Gritte criaient : « A bas Zimmermann ! A mort l'assassin ! »

Je m'approchai d'eux :

— Messieurs, dis-je, le coupable présumé est sous les verrous. Il n'y a dans cette maison que deux femmes sans défense, dont l'une est Française et a quatorze ans : c'est ma sœur. Je demande à votre courtoisie de vouloir bien vous éloigner.

Ce petit discours produisit un bon effet. Après quelques conciliabules, les manifestants s'écartèrent et me laissèrent entrer. Je grimpai vivement l'escalier ; je frappai, en me nommant, à la porte de Gritte. Elle m'ouvrit elle-même, rouge, animée. Mme Moloch était assise, immobile, à peine plus pâle que de coutume.

— Ah ! te voilà, fit Gritte. Il est temps. Je crois que ces gens-là veulent nous écharper.

— Tu es une bonne petite, dis-je en l'embrassant. Ne crains rien, il n'y a pas de danger.

— Je n'avais pas peur, répliqua Gritte.

— M. Dubert a raison, fit Mme Moloch amè-

rement : ces ivrognes se contenteront de hurler. Mais mon mari est en prison.

Cependant une nouvelle cohue de manifestants arrivait de Rothberg-Village et se massait devant la villa Else. Les cris redoublèrent : un petit caillou frappa une fenêtre voisine. Je regardai dans la rue : Herr Graus accourait, tenant un papier à la main. Il monta sur un banc devant la villa Else et dit :

— Voici le télégramme que notre bien-aimé prince envoie à l'instant à tous les chefs d'état et qu'il daigne vous communiquer :

« Miraculeusement sauvé du péril qui menace aujourd'hui tous les souverains, je rends grâce au Dieu tout-puissant qui a contrarié les effets d'un terrible attentat!...

« Otto, prince de Rothberg. »

Les acclamations furent assourdissantes. Mais la foule aime encore mieux honnir qu'acclamer. Quand Herr Graus fut descendu de son banc, les cris de : « A mort Zimmermann! A mort l'assassin! » jaillirent de plus belle.

— Venez toutes deux dans ma chambre, dis-je à Mme Moloch et à Gritte. Vous y serez en sûreté et vous n'y entendrez plus ces braillards.

Mme Moloch y consentit. Gritte préféra rester

avec moi, à observer la foule qui grossissait et toujours criait : « A mort! à mort! » Elle couvrait maintenant la petite place; ce n'étaient plus seulement de vagues ivrognes : les redingotes, les chapeaux de soie se mêlaient aux toilettes bourgeoises des femmes. Et voilà que tout à coup, des pentes qui bordaient la place et dévalaient vers la Rotha, une, deux, dix, trente, plus de cent oies apparurent, attirées, selon leur coutume, par le bruit des clameurs humaines. Col tendu, bec bâillant, plumes hérissées, elles se rangeaient en arrière-garde derrière l'armée des insulteurs, et, plus fort que tout, de leurs voix stridentes, il me sembla qu'elles clamaient aussi :

— A mort Zimmermann!







TROISIÈME PARTIE

I

« Ma chère Gerta,

Je n'ai malheureusement pas de raison pour vous écrire plus gaiement que la dernière fois. Les choses demeurent dans le même état. Mon mari habite toujours la prison de Rothberg : dix jours, au secret, pendant lesquels je n'ai pu communiquer avec lui. Comme vous l'avez lu sans doute dans les journaux, il a refusé de désigner un avocat. Aux interrogations du juge, il répond que, s'il plaît aux autorités rothbergeoises de jouer une comédie, il lui déplaît, à lui, d'y tenir un rôle.

« Vous n'ignorez pas, excellente amie, que la force d'âme du docteur est invincible. Même pour les plus petites choses domestiques, j'ai éprouvé qu'on ne saurait faire changer son parti, une fois pris. (Ainsi jamais je n'ai obtenu qu'il renonce à manger des fraises au mois de juillet, bien qu'elles provoquent chez lui de l'urticaire.) Eitel n'aura qu'un avocat d'office, et encore cet avocat ne tirera pas de lui une parole. Toute licence est donc laissée à nos ennemis pour nous accabler. Vous devinez mon anxiété. Moins vaillante et plus sensible qu'Eitel, l'issue de cette affaire m'épouvante.

« J'ai vu le juge d'instruction; j'ai vu le ministre de la police : ils m'ont accueilli avec de tels airs de mystère, ils m'ont parlé avec de telles réticences, en levant les yeux au ciel, en invoquant les droits de la société menacée, que j'ai dû battre en retraite sans obtenir d'eux la moindre réponse à cette question que je leur posais : « Comment admettre que mon mari, dont toute la vie est un hymne à la Raison, à la Justice, à la Bonté, ait commis un acte absurde, inique, cruel?... » Ils hochaient la tête; ils parlaient de péril social : rien de précis. Dans les vagues commentaires du ministre, j'ai cru cependant comprendre qu'ils considéraient le docteur comme un exalté. Ils traitent de chi-

mères lunatiques les conséquences morales et quasi-religieuses qu'il a tirées de la doctrine moniste! Nos chères après-midi d'Iéna, toutes consacrées à célébrer les mystères, les beautés de la nature, ils veulent les travestir en je ne sais quelles séances de spiritisme ou d'anarchisme! Cela vous prêterait à rire, n'est-il pas vrai, ainsi qu'à Frantz, à Michel, à Albert et à tous nos amis, si les temps n'étaient vraiment trop tristes pour rire...

« Moi, non seulement je ne ris pas, mais j'ai bien de la peine à m'empêcher de pleurer. Je pense que mon Eitel est seul, dans une immense chambre aux murs de pierre, probablement humides. Il a beau m'écrire qu'il se trouve fort bien, dans des conditions spécialement favorables au travail et à la méditation, je sais qu'il écrit cela pour me tranquilliser. Son lit peut-il être fait comme il en a coutume? Hélas! personne n'est là pour veiller à ce qu'il ne se découvre pas les jambes la nuit, comme cela lui arrive souvent, car il est très remuant, même quand il dort. Et ses repas! lui qui oublie de se servir, ou qui se sert d'un plat jusqu'à ce qu'il l'ait vidé, en rêvant aux graves énigmes cosmiques qui sans cesse occupent son esprit! La seule pensée des souffrances qu'il endure ainsi m'ôte, à moi-même, tout sommeil et tout appé-

tit. Si les méchants qui l'ont enfermé, au mépris de toute justice, finissent par le terrasser, ah! chère Gerta, ils n'auront pas abattu que lui!

« Mais ce n'est pas le temps de récriminer. Il faut agir. Votre action à Iéna a été des plus efficaces, puisqu'elle a provoqué les protestations signées du corps entier des professeurs, et la lettre du doyen chancelier de l'empire. Une autre liste circule en ce moment à Munich sous les auspices du professeur Max Bischer, le savant physicien, à qui j'avais écrit en même temps qu'à vous. J'y relève avec plaisir le nom de Benedikt Kohler; c'est, vous le savez, l'adversaire le plus acharné des idées philosophiques de mon mari, et ils se sont l'un l'autre durement traités. Mais tout le corps enseignant s'est senti lésé dans la personne du plus illustre de ses membres.

« Vous me demandez, chère Gerta, quel est ici même l'état de l'opinion au sujet de cette affaire. Apprenez d'abord dans quel milieu politique nous vivons. La petite principauté comprend environ sept mille habitants, dont dix-huit cents à Rothberg, trois mille à Litzendorf, localité voisine, où se trouvent des usines de céramique. Les douze cents autres sont dispersés dans les hameaux de la montagne. Rothberg,

où est le château avec la prison et qui, en somme, ne vit que de la cour et des étrangers, est naturellement très courtisan. Litzendorf, centre ouvrier, est libéral. Dès le lendemain de l'attentat, les social-démocrates de Litzendorf se réunissaient et envoyaient une délégation au prince pour demander l'élargissement du docteur, arrêté sans preuves... A Rothberg, au contraire, on hurlait des cris de mort contre Eitel et même contre moi : le propriétaire du Luftkurort me chassait de sa villa et je ne trouvais d'asile que chez le savetier Finck, à Rothbergdorf : brave homme très démocrate, fils de l'ouvrier qui succéda, dans la même maison, au père de mon Eitel.

« Aujourd'hui, grâce à l'émotion du monde savant, aux articles de la presse libérale, et surtout, je crois, à l'annonce que le gouvernement de l'empire, sous prétexte de renforcer ici le parti de l'ordre, prétendrait profiter de l'incident pour déplacer la garnison indigène et la remplacer par un régiment prussien, un revirement est manifeste, même à Rothberg. Aucune parole, aucun signe injurieux contre moi, ni dans le Luftkurort ni dans le village. Je crois n'avoir plus d'ennemi irréductible que Herr Graus, qui fut mon hôte... Et combien, en somme, je lui sais gré de sa goujaterie, et qu'il m'ait, en

m'expulsant, donné l'occasion d'habiter la maison où le docteur fut petit enfant !

« Car c'est pour moi une consolation, dans ma misère présente, que de m'imaginer le développement de cette admirable intelligence, de cette vive sensibilité, devant les mêmes images que voient mes propres yeux. Et vous aussi, j'en suis sûre, quand vous allez venir ici en délégation des étudiants d'Iéna avec Franz, Albert et Michel, vous aurez le cœur plein d'émotion à connaître cette demeure où s'est allumé, où a jeté ses premiers feux l'astre intellectuel que nous vénérons.

« Voilà, chère bonne Gerta, l'état des choses. Il n'est pas brillant, vous le voyez : mais le vaste mouvement de réprobation que le monde universitaire et savant de toute l'Allemagne dessine contre l'iniquité me réconforte. Pour moi, je ne me lasserai ni de protester, ni de parler, ni d'agir, dans ma mesure. Ma faible voix ne se taira pas : ma faible main ne se lassera pas d'écrire. Aujourd'hui même, j'espère arracher au prince la levée du secret : un de nos amis, un jeune Français fort distingué qui tient ici l'emploi de précepteur du prince héritier, a demandé cette faveur par l'entremise de la princesse ; il a bon espoir de l'obtenir. Il soupe ce soir au château : puisse-t-il en rapporter la faveur promise !

« Chère Gerta, mon vœu est que vous et nos amis veniez bientôt m'encourager et m'aider ici dans ma tâche. Ne tardez pas! A nous cinq, nous serons une vraie petite armée et nous entraînerons la foule. Je serre les mains d'Albert, de Franz et de Michel. J'envoie un souvenir affectueux et un vif remerciement aux professeurs, aux étudiants, qui prennent part à l'agitation en faveur de mon mari. Vous, chère Gerta, je vous embrasse ainsi que l'excellente Frau Rippert, votre hôtesse.

« CÉCILE ZIMMERMANN. »

Le jour où fut écrite cette lettre (publiée plus tard dans un journal libéral, où son allure à la fois tendre et digne fut admirée), nous devions, en effet, Gritte et moi, souper au château. Selon notre habitude nous fîmes ensemble, l'après-midi, une promenade à pied dans la montagne. Nous marchions côte à côte, souvent silencieux, essayant pourtant par quelques paroles de nous cacher l'un à l'autre nos préoccupations. Le temps était chaud, bien que couvert. Comme nous regagnions, au soir qui tombait, le Luftkurort, Gritte me dit :

— Ne trouves-tu pas, Loup, que Rothberg

n'est plus le même depuis qu'on a arrêté M. Moloch? Il ne faisait pas beaucoup de bruit; on ne le voyait guère; et pourtant tout est devenu triste ici, à partir du Sedanstag, tout : même le temps.

« Gritte a raison, pensai-je. C'est par ingénieux contre-sens qu'on a fait dire au poète latin : « Les choses ont des larmes. » Mais elles ont assurément leur tristesse ou leur gaieté, suivant les heures. Et tel autre poète psychologue a fort bien exprimé que cette tristesse ou cette gaieté des choses, c'est tout simplement, reflétés sur elles, le gris ou le rose de notre cœur... Un vieux petit savant, assez comique, a été arraché à son laboratoire et jeté dans la prison du château. Mince événement! mais l'iniquité soupçonnée accable tout de même la conscience de tous. Autour d'un cristal jeté dans l'eau saturée de sel, les autres cristaux soudain se forment et se groupent; ainsi les tristesses, vaguement dissoutes, parmi nos pensées, se concrètent et se soudent en cristal mélancolique dans nos âmes, autour de cette tristesse initiale. Oui, Rothberg a changé depuis que Moloch est en prison. Les pangermanistes ont le verbe moins haut. Les socialistes font une assommante figure de martyrs. Le prince est nerveux : car le matou Empire, las de jouer avec la souris Rothberg, veut

cette fois la dévorer pour de bon : plus de timbre spécial, et la garnison prussienne! Le major est remis des suites de l'explosion, mais il est plus irascible, plus déplaisant que jamais. Mon élève est redevenu sombre et sournois; je sens qu'il me cache quelque chose et ne puis deviner quoi... Gritte est évidemment moins camarade avec lui, sans m'avouer le motif de cette froideur. Vis-à-vis de moi-même je la sens inquiète. Elle risque de timides allusions à la possibilité, pour moi, de renoncer à mon préceptorat princier et d'obtenir une situation à la Banque industrielle par l'entremise de son amie, Mlle Grangé. Quant à Else...

« Ah! Else seule ne subit pas la tristesse des choses, depuis l'incarcération de Moloch! Elle ne pense guère à Moloch! Elle vit dans son rêve. Et ce rêve, c'est la fuite à travers le monde de la princesse et du précepteur...

« Me voilà donc en ce point de la liaison où la femme maîtrise l'homme, et où l'homme, bon gré mal gré, obéit. Toute ma raison proteste contre la sottise que je vais faire, et cependant je ferai cette sottise; j'enlèverai la princesse. Je posséderai une femme dont l'amitié amoureuse me suffisait et vers qui ne m'entraîne pas le désir éperdu qui rend acceptables toutes les contrariétés... »

Comme je méditais ainsi, Gritte, qui me regardait, me dit : (nous arrivions au seuil de notre villa.)

— Loup, tu penses des choses qui t'ennuient et que tu ne peux pas me dire.

— Laisse-moi penser comme il me plaît, répliquai-je, agacé de sa perspicacité.

— C'est bon, c'est bon, fit-elle. Je ne croyais pas être indiscrète.

Elle me bouda jusqu'à l'heure du souper. Mais, vers sept heures et demie, vêtue de la robe en mousseline brodée qui naguère, comme elle le disait dans sa langue expressive et ramassée, avait « fait » l'ambassade d'Autriche-Hongrie, elle pénétra dans ma chambre d'un air pincé, démenti par le contentement de son regard :

— Excuse-moi si je t'importune... mais je n'ai pas de femme de chambre pour me dire comment je suis arrangée.

Je la regardai : chastement décolletée, ses bras tout juste formés, ses épaules où s'effaçaient les lignes ingrates de l'enfance, sa taille de fillette-femme, je ne sais quoi de fleur encore bouton qu'évoquait toute sa personne, composaient un ensemble d'un irrésistible attrait. « Ah! que la jeunesse est divine, pensai-je. Il y a par le monde un homme heureux, un homme

que j'ignore. Il viendra prendre cette fleur, la respirera, la cueillera, l'emportera. Nul n'aura eu son parfum plus jeune, sa parure plus fraîche... Voilà le bonheur que vaut une vie : un tel bonheur, je ne l'aurai pas connu. Jamais nulle jeune fille ne s'épanouira dans mes bras. La fleur que je respirerai tout le long de ma vie est déjà plus qu'à demi fanée... »

— Eh bien? me dit Gritte sans impatience, tournant lentement sur elle-même et faisant valoir sa taille roulante, sa nuque mince où foisonnaient des cheveux moins beaux que ceux de la princesse, mais qui, tout de même, avaient vingt-cinq ans de moins : et cela se voyait.

Je me levai, je lui pris la taille légèrement par derrière, dans mes bras tendus, et je baisai les jeunes cheveux fous échappés du chignon.

— Tu as quinze ans, mon amour de sœur, lui dis-je... Comment peux-tu penser que tu ne seras pas la vraie petite souveraine, ce soir?

Elle devint toute rose de plaisir, et, se haussant jusqu'à mon oreille, elle me dit :

— Toi aussi, tu es beau, avec ta chemise à jabot, ton habit de cour et ta culotte de satin noir. Vois-tu? nous ne sommes que des bourgeois, mais nous savons mieux nous arranger que toutes ces marionnettes, fussent-elles de cour...

Gritte m'avoua cependant, une demi-heure après, que la scène où jouaient ces marionnettes princières ne manquait pas de grandeur. La salle des Gardes, la salle des États, la salle des Chevaux, la salle des Portraits, toute cette enfilade de vastes pièces de parade aux rares meubles lourds, espacés le long des murailles que décoraient des tableaux médiocres, mais authentiques; l'attitude déférente des valets, presque tous gens d'âge et d'importance, l'impressionnèrent. C'est que les déclamations sur l'égalité n'empêcheront jamais l'histoire d'être une chose réelle : et certaines demeures, certaines familles nous apparaissent toutes chargées d'histoire. Vainement un banquier enrichi, un milliardaire d'Amérique déploiera son luxe : il ne pourra pas faire que les choses somptueuses, autour de lui, soient le vrai prolongement de sa personne; elles lui seront seulement juxtaposées. Tandis que dans la demeure ancienne qu'habite depuis toujours une famille illustre, la personnalité des habitants, fussent-ils médiocres, se prolonge, s'accroît de tout le passé dont ils sont le présent. Et quiconque n'aperçoit pas cela est dépourvu de sensibilité historique ou aveuglé par une bien sotte vanité bourgeoise.

C'est dans le salon Empire de la princesse

qu'on attendait, debout, l'annonce du souper. La princesse avait tout de suite pris ma petite sœur par la main et l'avait présentée, d'abord, à Mme de Drontheim, la femme du ministre de la police, lourde dame à menton élargi, à ventre proéminent, à corsage débordant sur lequel reposait comme sur un coussin mou un collier de perles énormes; puis à la jolie brune, mince et garçonnière, sœur du même ministre, nommée Friederika, ou plus familièrement Frika; enfin à Mlle de Bohlberg dont le décolletage, pourtant sévère, semblaït indécent, tant ce qu'il montrait était visiblement fait pour rester caché.

Le prince, au moment où je le saluai, causait dans une embrasure avec le ministre et le major. L'air de leurs visages, même si je n'avais pas surpris à distance les mots « chancelier » — « garnison » — « socialisme », m'eût averti qu'ils conversaient de la politique Rothbergeoise. Désireux de ne les point troubler, je rejoignis mon élève. Max, m'ayant serré la main, se hâta d'aller présenter ses hommages à son amie Gritte. Le hofintendant, baron Lipawski, tout son visage de prélat grassouillet plissé d'une gaîté contenue, me dit à mi-voix :

— Cher docteur, nous avons bouleversé ce soir, pour vous, l'étiquette. Vous êtes à la gauche

de la princesse, à titre d'étranger; c'est un hommage rendu à votre belle patrie. Nous devenons très francophiles, en Rothberg...

Et m'entraînant à l'écart sous prétexte de regarder la signature d'une énorme bataille de Leipzik qui enfumait tout un panneau :

— Avez-vous observé le désarroi de nos grands diplomates?... Il est arrivé ce soir une dépêche chiffrée de la chancellerie. J'ai compris qu'elle avise nos gouvernants qu'ils aient à pourvoir, partie à Litzendorf, partie à Rothberg, au logement permanent d'un régiment de fantassins prussiens; quant à notre garnison indigène, on l'expédie en Alsace-Lorraine. Le comte de Marbach est atterré. Le ministre a passé sa journée à essayer de deviner ce qu'eût fait Talleyrand en pareil cas. Quant au prince, à force de rancune anti-prussienne, il se sent, je crois, devenir socialiste. Et je m'étonne que le fringant Zimmermann n'ait pas quitté sa paille humide pour venir souper avec nous... Mais hâtez-vous d'aller offrir votre bras à la Frau-Polizei-Minister. Et si vous lui dites des polissonneries à la française, criez un peu, car la bonne dame est dure d'oreilles.

On ouvrait à deux battants les portes du salon, et un vieillard à mine d'ambassadeur annonçait, de tous les restes de sa voix défé-

rente, que leurs Altesses Sérénissimes étaient servies.

Sous l'œil des dames à longs corsages et à paniers, des personnages antiques à perruque, devant les chevaux dessinés et peints par le prince Conrad (l'ami de Guillaume I[er]), nous traversâmes en file solennelle les trois salons pour atteindre la salle à manger, vaste pièce oblongue exclusivement décorée par les bois des cerfs qu'ont occis plusieurs générations de princes de Rothberg. Marbach fit une grimace en constatant qu'on m'avait placé à gauche de la princesse. Le ministre siégeait à droite; on donna au major, comme compensation, la gauche de Frika, la favorite. A ma gauche était le comte Lipawski. La descendante d'Ottomar-le-Grand siégeait à droite du ministre, qui, lui-même, occupait la droite du prince. Gritte était placée entre le major et le prince Max.

Le commencement du repas fut assez morne. Les maîtres d'hôtel servaient silencieusement. La table, rayonnante de vaisselle plate et de cristaux sous le ruissellement électrique des lustres, semblait toute petite dans l'immensité de la salle aux cornes de cerfs, et cela seul disait que nous n'étions plus un tableau fait pour ce cadre. Tandis que le ministre expliquait à la princesse Else le fonctionnement du tribunal

criminel à Litzendorf, à propos du jugement prochain du pauvre Moloch, le hofintendant me parlait de sa voix blanche, inintelligible pour qui n'était pas assis juste à côté de lui.

— Aimez-vous le mode ornemental de cette salle? me disait-il. Moi, si je n'étais un vieux garçon, elle m'épouvanterait. Elle me rappelle un vers de Scaliger sur les maris :

> Heu! crescunt miseris cornua quanta domi!

Mais les Rothberg-Steinach ont toujours goûté les cornes comme motif de décoration. Ils étaient tous chasseurs... et ce qui s'ensuit. On dirait faite pour eux la ballade de votre poète national sur la chasse au cerf :

> Or, tandis que le sang ruisselle,
> Celle
> Qu'épousa le prince Alexis,
> Six,
> Sur le front ridé du Burgrave,
> Grave,
> Pauvre cerf! des rameaux aussi....

— Monsieur l'intendant, votre érudition stupéfie mon ignorance, répliquai-je, évitant de donner un avis touchant les mésaventures conjugales des Rothberg-Steinach.

L'intendant était en effet cultivé, mais peu discret; il ne m'épargnait guère ses allusions à

la bienveillance de ma souveraine. Juste à ce moment, je sentis un pied déchaussé, un pied d'une honnête grandeur, s'appuyer sur mon cou-de-pied découvert par l'escarpin à boucle d'argent... Ma souveraine s'offrait une distraction aux confidences du ministre sur le tribunal de Litzendorf. Je m'efforçai de faire bonne contenance, mais, tout à coup, mes yeux rencontrèrent les yeux clairs de Gritte qui cherchaient les miens. Et je rougis, comme si les prunelles pures de cette enfant eussent pu voir au travers de la table.

— Un régiment de fantassins prussiens à Rothberg, s'écria le prince; plus de Prussiens ici que de Rothbergeois... Jamais!... J'irai plutôt à Berlin voir moi-même l'Empereur.

— On pourrait, dit le major qui essuyait sa moustache, les caserner hors de la ville, entre Litzendorf et le château.

— Je n'en veux pas! s'écria le prince. Je ne veux pas ici d'un chef militaire qui aura plus d'autorité que moi, car il disposera de plus de force. Ah! que je souhaiterais connaître l'ennemi de ma maison qui a jamais représenté au chancelier ce ridicule incident Zimmermann comme une importante manifestation anarchiste, compromettant la sécurité de la principauté et exigeant une répression.

Le comte Lipawski profita de ce que le maître d'hôtel nous versait le Steinberger pour se pencher vers moi et me dire :

— Notre cher souverain oublie qu'il a lui-même, dans un télégramme d'ailleurs magnifique, interprété de cette manière l'accident du Sedanstag.

Comme je n'acquiesçais point, il changea de sujet.

— Au fait, croyez-vous le docteur Zimmermann coupable?

— Pas un instant, répliquai-je, essayant discrètement de soustraire mon pied au pied de la princesse.

— Eh bien! moi non plus... Tout cela, voyez-vous, à mon avis, c'est, comme vous dites en France, une affaire de femmes. Le major n'est pas seulement un hobereau insolent, il est, comme tout bon hobereau de Brandebourg, un audacieux trousseur de cotillons. Quelque mari mécontent aura glissé un pétard dans le caisson de sa voiture, et...

La princesse, se tournant vers moi, coupa notre entretien :

— J'ai reçu, me dit-elle, une supplique de Frau Zimmermann. Elle voudrait être admise à visiter son mari dans la prison. Cela me paraît tout à fait juste. Et puis, ajouta-t-elle, vous

m'avez dit que vous le désiriez, et cela suffit. Êtes-vous content d'être à ma gauche?

Ces derniers mots, prononcés très bas, ne signifiaient point : « Avez-vous de la joie d'être proche de moi? » mais bien : « Avez-vous de la fierté de jouir d'une place d'honneur? » Je protestai de cette fierté. Mais je pensais : « Dans un mois d'ici, quand nous serons un couple anonyme errant à travers l'Europe, me fera-t-on toujours sentir l'honneur d'être assis aux côtés de ma complice?... » Mon cœur plébéien se révolta.

J'observai Gritte. Elle semblait tout à fait apprivoisée aux mœurs de la cour, et causait d'une allure animée avec son voisin Max. On eût dit, même, qu'elle le morigénait. Max baissait la tête. A un moment, il fit une réplique assez vive, et je m'aperçus qu'à partir de cette réplique Gritte fut silencieuse et bouda. L'épouse du ministre de la police ne proférait pas un mot, murée dans sa surdité et résolue à ne rien perdre du souper, d'ailleurs fort bon. Mlle de Bohlberg avait entrepris le ministre sur la généalogie de sa propre famille, et lui racontait comment un descendant d'Ottomar, vers la fin du VIIIe siècle, avait débarqué à Stettin.

— Il s'appelait Engelhardt, disait-elle d'un air pénétré. Vous trouverez son portrait à

Gotheborg, dans le château. Il est fort curieux.

Le ministre opinait de la tête, tout en dégustant une glace, en homme bien résolu à ne jamais affronter les mers pour contempler en peinture, à Gotheborg, l'aïeul de Mlle de Bohlberg. Cependant la chaleur du repas montait aux visages avec les vapeurs du vin. Sauf la Frau-Polizei-Minister, tout le monde parlait à haute voix. Le pied de la princesse, devenu plus audacieux, se livrait autour de ma cheville à toute une gymnastique affectueuse, tandis que le comte Lipawski discutait avec le major la question du timbre de Rothberg. Le prince Otto s'adressa directement à moi :

— Qu'augurez-vous, monsieur le docteur, de la conférence internationale qui se tient en ce moment?

— Monseigneur, répliquai-je, je ne lis ici que les journaux d'Allemagne. Et ils ne me semblent pas très satisfaits.

— Les peuples sont lâches devant un état puissant, reprit le prince. Ils ne savent que ramper à ses pieds, quand ils se sentent isolés et trop faibles pour lui tenir tête, ou s'unir en bande comme des loups dès qu'ils se croient en force pour lui courir sus... J'estime, moi, que c'est un grand honneur pour l'Allemagne de subir en ce moment les suspicions de l'Europe

et même la trahison de ses alliés. On peut dire des nations ce que Schiller a dit des individus : « C'est quand il est seul que le fort a plus de force. »

La jambe d'Else s'enlaça amoureusement à la mienne, comme pour compenser ce que le chauvinisme du prince pouvait avoir de désobligeant pour moi.

— Les plus glorieuses années commencent pour l'Allemagne, reprit le major de sa voix de caporal en colère. Rendons grâce au Dieu tout-puissant de ce que les peuples nous sont hostiles ! Si nulle menace de conflit ne nous avait réveillés, nous risquions de nous assoupir dans le luxe, dans les arts, dans le commerce. L'Allemagne aurait failli à sa mission qui est de gouverner l'Europe. L'Europe la lui rappelle.

— *Tu, regere imperio populos, Germane, memento,* conclut le prince, se levant de table.

— *Principem habemus adornatum,* me glissa le surintendant à l'oreille, tandis que je me précipitais vers le bras robuste de la ministresse, admirant le goût des Allemands à s'exprimer en latin.

Après les repas intimes comme celui-ci, le prince Otto avait coutume d'emmener bour-

geoisement ses hôtes masculins dans le fumoir voisin de son cabinet. C'était une pièce aussi simplement meublée que le cabinet lui-même. Seule différence : les bibliothèques, au lieu d'être en chêne clair, étaient en acajou. De bons fauteuils de cuir, à la mode anglaise, invitaient à la lecture, à la méditation ou à la sieste. Quand nous y fûmes tous réunis, sauf Max, demeuré avec les femmes, le prince Otto vint à moi, et, me choisissant lui-même un cigare, ce qui fit pâlir de jalousie le comte de Marbach :

— J'ai besoin de causer quelques instants avec vous, monsieur Dubert, me dit-il. Passons, je vous prie, dans mon cabinet.

J'obéis. Nous laissâmes dans le fumoir le major, le ministre et le surintendant, tous trois assez surpris. Une fois en tête à tête, de chaque côté de la cheminée, le prince me dit avec une rondeur affectée, en coupant son discours de grosses bouffées de fumée :

— Voilà. Vous savez, monsieur Dubert, que j'ai de l'estime pour vous. Vous pensez comme un Français, moi comme un Allemand; c'est tout naturel... et j'ajoute que les Français comme vous, qui ont de la culture et qui travaillent, représentent favorablement la France en pays étranger. Je suppose que vous ne vous plaignez pas de la façon dont on vous traite ici? Je

recommande toujours qu'on ait les plus grands égards...

— Votre Altesse est parfaitement obéie sur ce point, répliquai-je.

— Je vais donc vous parler comme... à un ami, et vous demander franchement votre concours. Voilà. Cette affaire Zimmermann devient ridicule. Le ministre de la police (qui n'est pas un aigle) n'est en somme arrivé à rien établir de précis contre le docteur, mais seulement un ensemble de présomptions. Il semble avéré aujourd'hui que Zimmermann est sorti de chez lui, le jour du Sedanstag, emportant comme de coutume sa boîte à herboriser. Il la déposa dans la remise de la Fasanerie, sur la proposition du petit Hans, le frère de lait du prince Max. Hans en a témoigné. Il vint la reprendre quand on l'eut expulsé de la tribune. Il faut donc admettre qu'il avait caché de la cécilite (c'est le nom de l'explosif qu'il a inventé) dans la boîte; que, sous l'empire de la colère, il a glissé le pétard dans la caisse d'arrière de la voiture... Notez que l'engin n'a pas été retrouvé. On a bien recueilli un fragment qui semble avoir appartenu au culot en cuivre d'une fusée de feu d'artifice, et une sorte de rouleau de zinc. Mais on avait justement le matin essayé deux des fusées destinées au feu d'artifice du Sedanstag. Et d'ailleurs, l'effet de

l'engin n'a rien eu de comparable avec celui d'une fusée. L'hypothèse est donc que le docteur Zimmermann s'est servi d'un explosif connu de lui seul, — la cécilite, probablement, — et que cet explosif peut agir sous un volume extrêmement petit. N'a-t-il pas parlé lui-même d'un verre de montre? Voilà ce que soutiendra l'accusation. Qu'en pensez-vous?

— Je pense, monseigneur, qu'on a condamné des innocents sur de moindres présomptions.

— Mais vous croyez que le docteur est innocent? Qu'il se défende donc, l'animal! Le juge d'instruction ne peut pas lui tirer une parole, et il refuse de prendre un avocat! Nous sommes bien forcés de discuter sur des présomptions. Et pendant ce temps, les journaux satiriques de Munich et de Berlin raillent ce qu'ils appellent le pétard de Rothberg... Avez-vous lu le dernier *Simplicissimus?* On m'y représente poursuivant, un grand sabre à la main, des enfants qui tirent une papillotte à capsule! D'autre part, le *Vorwærts* insinue que c'est moi et mon ministre qui avons organisé l'attentat. Cette chipie de Frau Doctor, qui avait l'air le plus inoffensif du monde tant qu'elle avait son mari, est devenue enragée depuis qu'on le lui a mis en prison. Elle inonde de ses écrits tous les journaux d'Allemagne, elle ameute ce qu'ils appellent les intel-

lectuels : une protestation court à Munich, une autre à Dresde, et il n'est pas d'écrivain à un pfennig la ligne qui ne déclare à l'univers que je suis un bourreau et que Rothberg est pire que l'état russe. Berlin profite de cela pour essayer de me supprimer des franchises tolérées depuis trois générations princières... Enfin on annonce une députation des étudiants d'Iéna, des élèves de Zimmermann, quelques balafrés buveurs de bocks, qui viendront en corps effarer les hôtes du Luftkurort par leur tenue et leurs chansons, sous prétexte de protester contre l'incarcération de leur maître. Ah! maudit, maudit soit le jour où ce vieux fou remit les pieds sur mon territoire! Je lui ai fait mille politesses : il m'a grossièrement envoyé promener. Il a déblatéré contre l'Empire, un jour de fête, devant toute ma cour; je me suis contenté de l'expulser de la tribune. Il est probable, en somme, qu'il a fait au major une niche de gamin, une niche dangereuse, puisqu'elle a failli coûter la vie à la victime... J'ai écouté la voix publique, je l'ai fait arrêter : il est fort à l'aise dans sa prison qui n'est pas un affreux cachot, comme le prétendent les intellectuels... Et voilà qu'à cause de lui on me ridiculise et on me calomnie. J'en ai assez. Coupable ou non, il paiera pour l'ennui qu'il me vaut!

Le prince s'était levé, et, jetant d'un geste colère son cigare dans la vaste cheminée, arpentait la pièce de bout en bout. Je m'étais levé aussi, résolu d'ailleurs à ne pas prononcer une parole s'il ne m'interrogeait. Mais j'admirais l'enchaînement des événements et comme, selon la prédiction de Moloch, l'Idée, par sa seule puissance d'Idée, prenait l'offensive contre ceux qui avaient voulu la tuer.

— Qu'en dites-vous? questionna finalement le prince, s'arrêtant devant moi.

— Monseigneur, j'attends vos ordres.

Il haussa les épaules.

— Mes ordres! mes ordres! Je n'ai pas d'ordres à vous donner... en cette matière du moins. Je m'adresse à vous, non pas comme au précepteur de mon fils, mais comme à un gentleman... La Frau Doctor veut qu'on lui laisse voir son mari? Eh bien! j'y consens. Mais à la condition que vous irez d'abord trouver ce vieil aliéné, et que vous lui représenterez l'embarras où il me met injustement en refusant de se défendre et en nous laissant porter seuls tout le poids du procès. S'il a de bonnes raisons à nous donner pour établir son innocence, que nous ne les fournit-il? La justice humaine, en somme, implique une sorte de contrat tacite entre l'inculpé et le juge : le juge doit être impartial, mais

l'inculpé doit chercher à éclairer cette impartialité. Zimmermann s'imagine-t-il que je veuille condamner un innocent?

— Monseigneur, dis-je après une courte réflexion, je vous remercie d'abord de lever le secret, comme je vous en avais transmis la requête. Dès demain je verrai le prisonnier. Bien entendu, je le verrai comme un ami... Je n'ai pas à me mêler de l'enquête. Mais je lui transmettrai vos intentions bienveillantes... et ce qu'il m'autorisera à vous dire de l'entretien que j'aurai avec lui, je vous le redirai.

Le visage du prince s'éclaira.

— Bon! Bon!... voilà justement ce que je voulais de vous... Merci! je suis sûr que vous vous tirerez très habilement de cette démarche.

Il me tendit la main et serra fortement la mienne. Je vis qu'il était ému. « C'est un brave homme, au fond, pensai-je, malgré qu'il se déguise en tigre!... »

On frappa à la porte. Le vieux maître d'hôtel entra, courbé en deux.

— Son Altesse la princesse régnante fait prévenir son Altesse Sérénissime qu'elle est sur la terrasse avec les gracieuses dames et qu'elle prie les messieurs de rejoindre les gracieuses dames.

— Allons! Allons! fit le prince... Soyons ga-

lants! N'oublions pas le beau sexe... Un autre cigare, monsieur Dubert? Non? Bien! venez avec moi.

Il me prit familièrement l'épaule et me ramena ainsi dans le fumoir : attitude qui excita visiblement la jalousie du major et du ministre. Il me parut même que le hofintendant s'en offusquait un peu, car, tandis que nous descendions au jardin, il trouva le moyen de me glisser à l'oreille :

— Morbleu! vous êtes en faveur!... Ah! vous avez pris le bon moyen, Français que vous êtes... C'est en commençant par conquérir le cœur des femmes que vos aïeux ont soumis l'Europe.

La terrasse où nous attendaient « les gracieuses dames » était un vaste espace sablé, sans autre verdure que des caisses d'oranger, situé à l'extrémité du château, de plain pied avec le parc. Elle surplombait, à pic, la boucle de la Rotha. On y accédait par un hall vitré, à la fois jardin d'hiver et salle de billard. Quand nous y arrivâmes, il faisait nuit noire : quelques rares étoiles clignotaient entre de gros nuages, immobiles. Des boules électriques, accrochées aux orangers, éclairaient les sièges rustiques où les dames étaient assises; mais cette lueur, à une toute petite distance, s'évanouissait, comme absorbée par l'immense ombre environnante. Notre arrivée fut saluée par les plaisanteries accoutumées sur

le goût de s'isoler entre eux qu'ont les hommes, et l'impossibilité où sont les femmes de se passer d'eux... La princesse me prit bientôt à part.

— Venez avec moi, dit-elle. Regardons le précipice par la nuit noire. C'est très effrayant.

Et, m'entraînant, elle ajouta :

— Vous savez que c'est l'usage, ici... Tout le monde se disperse. Le prince a accaparé cette peste de Frika et ils s'en vont vers le parc.

La mince silhouette de Frika, satellite de l'importante silhouette du prince Otto, s'effaçait en effet, déjà, vers les régions pénombrées qui enveloppaient la terrasse... Autour de la table rustique sur laquelle étaient disposés les boissons fraîches et les verres, il n'y avait plus que la Frau Minister qui digérait, dans un demi-sommeil, le major et le ministre qui menaient une discussion animée, et, bavardant avec l'intendant, Max et Gritte réconciliés.

Sans souci d'être observée, Else me guida vers le parapet de la terrasse, dans la direction juste opposée à celle où disparaissaient le prince et Frika. Là, il faisait si noir que nos yeux ne se voyaient même plus : mais je distinguais, comme une vapeur, les blancheurs de la toilette de la princesse, et l'écharpe qui enveloppait ses épaules.

Elle mit sa main sur ma main : je sentis la

fièvre de ses doigts. Tout de suite elle parla :

— Cette nuit m'enivre, dit-elle... L'orage est dans l'air : il éclatera bientôt. O mon ami, je ne pouvais plus me passer de vous plus longtemps. Pendant le souper au moins je vous voyais, je vous effleurais... Mais depuis que vous étiez parti avec le prince je ne vivais plus. C'est pour cela que je vous ai envoyé chercher.

Je pressai tendrement cette longue main brûlante et je murmurai :

— Merci.

A vrai dire, cet isolement à deux, presque sous les yeux des autres convives, me causait un malaise. Je ne pouvais me dissimuler que mon intimité avec Else ne faisait plus mystère pour personne : probablement on la croyait plus coupable qu'elle n'était encore... Je percevais cela non seulement aux allusions impertinentes du hofintendant, mais aussi dans l'obséquiosité ironique des serviteurs, et leurs chuchotements entre eux à ma vue; dans la déférence de Graus et des fonctionnaires; dans la haine croissante que me témoignait le major, haine agrémentée d'un effort de dédain. Il me semblait même deviner une curiosité malveillante dans les yeux des simples habitants. Tout cela me disposait à la nervosité et à l'aigreur. En outre, mes relations avec Else n'avaient déjà plus le charme imprécis

du début. Commencée sans projet, sans rien y mettre de mon cœur, avec la conviction que c'était une distraction fugitive, une aventure de passage, comme celle que tout voyageur ébauche et laisse inachevée, il fallait bien m'avouer que cette intrigue tournait au contrat, qu'elle devenait l'acte décisif de ma vie! Et, non sans ennui, je constatais que le flirt impatient et presque innocent, tel, par exemple, que chez la Gombault le jour du Sedanstag, aurait aujourd'hui comblé tout mon désir, tandis que l'excès probable de ma bonne fortune m'inquiétait!

— Comme vous êtes silencieux, mon ami! murmura Else. Cette immensité ouverte devant nous vous impressionne, n'est-ce pas?... Ne trouvez-vous pas qu'on voudrait rêver ici toute la nuit, la main dans la main, sans rien dire?

— Oui, répliquai-je...

Et je pensais : « Puisqu'elle ressent cela, j'espère qu'elle va s'abstenir de parler, et m'en dispenser aussi. » Mais les femmes n'ont, hélas! aucun souci de rester conséquentes avec elles-mêmes. Ayant payé au silence ce tribut d'éloge, elle n'arrêta plus de discourir :

— J'ai été heureuse, pendant le souper. Vous étiez près de moi, tout près de moi, comme je l'avais voulu, car c'est moi qui avais dit à Lipawski de vous donner ma gauche... Il est ma-

lin : il a trouvé la justification de cette singulière étiquette dans une vieille coutume de Litzendorf : on appelait cela le privilège du passant. Un passant, fût-il un simple laboureur, pouvait souper une fois l'an à côté du prince. Alors, tandis que les maîtres d'hôtel nous servaient dans cette vieille et magnifique vaisselle plate qui date de Louis-Ulrich, je regardais la salle des cornes de cerf, les tapisseries, les portraits, je pensais que cette demeure historique était à moi, que j'y étais souveraine, associée par elle et par mon rang à toute la glorieuse histoire des Rothberg et de l'Allemagne... Et j'étais heureuse de penser que toutes ces choses pour lesquelles tant de femmes donneraient leur vie, je méditais de les abandonner pour vous, de les sacrifier à l'amour.

Rien n'est si pénible, dans un dialogue sentimental, que le désaccord du ton entre les interlocuteurs. Or, ce soir, Else se montait à un diapason où j'avais peine à me hausser. Le sujet qui la mettait hors d'elle et la transportait dans le ciel, l'émoi du sacrifice qu'elle allait, selon son expression, faire à l'amour, ce même sujet avait pour effet infaillible de me ramener sur la terre, de m'inspirer des réflexions moroses, de me rendre agacé et hostile. Il fallut bien qu'elle s'en aperçût.

— On dirait, murmura-t-elle, que vous ne comprenez pas ma joie ou que vous m'en voulez de vous l'avouer?...

— Pardonnez-moi, répliquai-je. Je ne puis m'empêcher de mesurer, moi aussi, le sacrifice que vous projetez. J'hésite à l'accepter... voilà tout.

— Ah! fit-elle en rejetant ma main... Alors, vous ne m'aimez pas!

Mais tout de suite elle reprit ma main et la porta à ses lèvres.

— Pardonnez-moi à votre tour. Vos scrupules sont ceux d'un cœur délicat... Mais vous devez les chasser pour l'amour de moi. Je vais tout renoncer pour vous : famille, situation, une partie de ma fortune et aussi le respect du monde; il faut me récompenser de cela en devenant mon fidèle sujet. Si vraiment vous êtes mon fidèle sujet, vous regarderez comme votre plus cher devoir d'obéir à votre souveraine et de suivre son bon plaisir. Rappelez-vous l'histoire de Maria-Helena, la mère du prince Ernst. Elle aima un simple officier de fortune, celui qu'elle rencontrait chaque jour dans le parc, au Maria-Helena-Sitz... L'officier partit pour la guerre. Un jour, elle ne put se passer de le voir et lui écrivit de revenir. Il n'hésita pas; il déserta, fut pris et fusillé... Voilà l'amour.

Seulement, Grets von Billein n'était pas un frivole Français.

En cet instant une voix pure, assez jolie, s'éleva dans la nuit au-dessous de nous, parmi les sombres verdures, et chanta le lied de Heine :

> Je ne sais d'où cette tristesse
> M'a pu venir :
> Un conte ancien hante sans cesse
> Mon souvenir...

C'était Frika, dont la sensibilité allemande, émue sans doute par la chaude nuit orageuse et peut-être par le Steinberger, donnait au prince Otto l'agrément d'évoquer, grâce à ce chant célèbre, les coteaux où pousse le généreux raisin de Steinberg. La princesse écouta le couplet, qui finit brusquement dans un éclat de rire.

— Il l'embrasse, fit-elle... Autrefois, mon cœur se serrait quand de semblables choses se passaient autour de moi. Maintenant, cela me fait presque plaisir. Cela m'ôte tout scrupule. Je ne peux pas vivre sans amour, et l'amour du prince n'est pas pour moi. Alors, je pars...

Le silence redevint si profond qu'on entendit, sur le billard de la véranda, s'entre-choquer les boules manœuvrées par les dignitaires... Une infinie tristesse m'envahit. J'eus la sensation

de m'enlizer peu à peu, de m'enfoncer dans d'inextricables nécessités... « C'est fini, pensai-je... J'aurai beau me débattre... ce qu'elle veut se fera... Mais pourquoi en ai-je tant de mélancolie ? »

Je me rappelai des stations sur cette même terrasse, il n'y avait pas très longtemps, devant de pareilles nuits, où ma sensibilité avait doucement frémi au voisinage de la même femme qui était en ce moment près de moi, s'offrant à moi par un réel sacrifice. Alors, j'avais eu le désir de ses mains longues, de sa taille, de ses cheveux, de ses yeux et de ses lèvres... A présent qu'elle allait se donner à moi tout entière, et pour la vie, j'avais peur de m'apercevoir que ces menues faveurs m'auraient suffi, que, d'elle, je ne souhaitais rien de plus. Et je sentais aussi que je n'oserais jamais le lui dire, et je marchais ainsi, de front avec elle, à un abîme de malentendu sentimental et d'ennui plus profond que le noir précipice ouvert devant mes yeux.

L'instant où je pensais ces choses mélancoliques fut celui qu'elle choisit pour murmurer :

— Prenez-moi dans vos bras.

J'obéis; n'était-elle pas ma souveraine? Et puis les hommes ont, je crois, une bonté, une pitié sentimentale dont les femmes sont incapables dès qu'elles ne sont plus éprises. Je baisai

les yeux et les cheveux d'Else, et je sentis que ma tendresse pour elle n'était pas morte. Seul le cauchemar des résolutions prochaines la paralysait... Dès que nous fûmes désenlacés, elle reprit, la voix entrecoupée :

— Je ne cesse plus de compter les jours qui me séparent de ma libération... Nous voilà au 12 septembre : dans six jours, m'avez-vous dit, votre charmante petite sœur vous quitte? le lendemain, je pars pour Carlsbad, escortée de la seule Bohlberg. Ce sera le 19 septembre. Le 20, j'expédie Bohlberg n'importe où, sous un prétexte quelconque; une demi-heure après son départ, je pars moi-même pour Nicklau, en Galicie, où j'ai une petite maison à moi, que m'a léguée Mme de Nicklau, la dame d'honneur qui fit mon éducation à Erlenburg... Vous demandez un congé au prince, vous me rejoignez; le 23, nous sommes réunis, chez moi, dans une demeure à moi, avec des gens à moi, qui sont des Polonais, sujets autrichiens, et qui obéissent comme des chiens à leur maîtresse, en léchant les mains si on les frappe. Dans moins de deux semaines, donc, nous serons l'un à l'autre.

Sa voix s'était raffermie. Elle parlait maintenant bas et ferme, comme si elle m'eût donné des ordres. Je murmurai :

— Et le prince?...

— Une lettre que je lui laisserai lui expliquera ma conduite. Comme je serai arrivée incognito à Carlsbad, dans l'appartement que vous m'avez choisi et qui est retenu au nom de « la comtesse de Grippstein », le prince aura tout le temps d'aviser à donner, de mon absence, une explication plausible. Bien entendu, je la lui faciliterai, pour que notre divorce ait des motifs avouables.

J'osai objecter encore :

— Et Max?

Elle soupira, mais ne me parut pas très émue.

— Je laisserai aussi une lettre pour Max... et, avec le cœur que je lui connais, j'ai bon espoir qu'il ne me condamnera pas. Aura-t-il tant à souffrir de mon départ? Déjà il ne m'appartient plus : il est aux mains du major et du prince. D'ailleurs, je ne suis pas la première femme, ni même la première princesse qui s'évade de la vie conjugale... Plus je vais, plus je suis convaincue que j'agis selon le dessein de Dieu; une lucidité, une énergie que je ne me connaissais pas me guident, me stimulent.

Le ciel noir tressaillit d'un lointain éclair. J'admirais comme les femmes font aisément jouer à Dieu un rôle d'inspirateur et de complice dans leurs combinaisons sentimentales.

« Non, pensai-je, je ne croirai jamais que la providence divine s'entremette à de pareilles besognes. Bien plus vraisemblablement, un démon spécial est affecté à servir les projets des femmes en mal d'aventure... Voilà une blonde assez paresseuse et médiocrement organisatrice hors de son ménage; elle déploie soudain une volonté, une précision, une habileté et aussi une autorité irréductibles. » Et je ressentis l'accablement du vaincu, la défaite de l'homme devant le désir de la femme, fort comme la Fatalité. Elle aussi avait conscience de sa force, car elle me dictait l'avenir sans plus même me consulter.

— Ainsi, désormais, conclut-elle, vous êtes bien à moi! Nicklau est loin de toute ville, à plus de trente kilomètres d'Olbitz, qui n'a que dix mille âmes. Nous serons entièrement l'un à l'autre, pour la vie.

Une voix enfantine, non loin de nous, m'évita d'exprimer jusqu'à quel point ce tableau m'enchantait. La voix dit, doucement :

— Mère? Êtes-vous là?

— Ne remuons plus, me souffla la princesse...

Et, tout haut, elle répondit :

— Venez, Max... Nous sommes au bord de la terrasse... par ici...

Le jeune garçon s'élança vers sa mère et l'embrassa :

— Je n'ai pas fait de faute de français de tout ce soir, dit-il, en causant avec Mlle Dubert. Elle n'a pas pu me marquer une seule faute, et alors elle me doit une discrétion.

Il avait passé son bras sous le bras de sa mère et caressait doucement sa joue contre l'écharpe dont s'enveloppait à demi ce bras nu.

— Où est Gritte? demandai-je, pour dire quelque chose.

— Le comte Lipawski lui donne une leçon de billard.

Lentement, tous les trois, nous regagnâmes les régions éclairées de la terrasse.

— Maman, fit Max, toujours appuyé au bras de sa mère, j'ai une idée. Mlle Dubert devrait rester ici et finir son éducation avec moi. Ainsi, elle ne se séparerait pas de son frère et je suis sûr qu'elle apprendrait autant qu'en France...

— Demandez-le-lui, fit Else.

— Oh! pour moi, elle ne voudra pas... Mais si M. le docteur y consentait!... Et vous savez, maman, M. le docteur fera ce que vous voudrez.

En arrivant devant le hall vitré, nous trouvâmes Frika, notablement décoiffée, qui buvait, avec une paille, une citronade glacée... Assise à côté de la table rustique, la femme du ministre

dormait profondément, les plis de son menton noyés dans sa gorge mouvante. Le prince, le major et M. de Drontheim, assis, causaient à l'écart. Sous le hall, on apercevait Gritte pointant, sur un pied, contre le billard, dans la position, à peu près, du génie de la Bastille. Elle tenait la queue par le petit bout, et, sur les indications de Lipawski, tentait un coup difficile. Un peu de sa langue rose dépassait ses lèvres.

— A demain, me dit la princesse, effleurant ma main de ses doigts.

Le prince, m'apercevant, vint à moi :

— Je compte sur vous pour ce qui est convenu entre nous, n'est-ce pas, monsieur le Docteur?

Je m'inclinai. J'avais une forte envie de rire, car je voyais le ministre de la police profiter de l'inattention générale pour réveiller sa femme à force de pinçons dans le gras de son ample dos nu. La dame sursauta d'un sommeil profond, puis bondit sur ses pieds, épouvantée de se trouver assise devant ses souverains debout...

Comme de coutume, le couple princier rentra dans les appartements sans prendre congé, et, seulement quand il eut disparu, le surintendant commanda aux valets de faire avancer les

voitures. Je serrai les mains des fonctionnaires, je baisai les doigts de la grosse Frau Minister et de la mince Frika. Une bouffée de vent balayait la terrasse. Quelques éclairs palpitaient, de minute en minute, derrière l'écran des montagnes : et alors la dentelure des sapins se dessinait un instant sur un ciel électrisé.

Max vint saluer Gritte qui s'emmitouflait dans son manteau ; elle lui répondit par un adieu qui me parut extrêmement froid... J'avais dit à Herr Graus de n'envoyer de voiture au château, pour Gritte et pour moi, que si le temps se gâtait tout à fait. Il se trouva que le prévoyant hôtelier nous avait dépêché son meilleur landau. Et bien il fit, car à peine avions-nous passé la poterne du château que de grosses gouttes de pluie commencèrent à tacher les vitres. Gritte s'était blottie contre mon cœur. J'avais noué mes bras autour d'elle, et sur ma poitrine je sentais délicieusement, à chaque respiration, monter et descendre le buste enfantin de ma sœurette. Elle ne parlait pas, je ne lui parlais pas ; nous devinions bien que nous avions en ce moment de vagues secrets l'un pour l'autre. Comme la voiture atteignait les premières maisons du Luftkurort, elle se dégagea :

— N'est-ce pas, Louis, que tu ne m'abandonneras jamais ?

Ses cils mouillèrent mon visage. Je la serrai étroitement.

— Mais non, ma chérie, je te le promets.

— C'est que je n'ai que toi au monde! fit-elle encore...

Et comme il fallait descendre, la voiture s'étant arrêtée devant notre villa, elle ramena son manteau sur ses yeux pour que le cocher ne la vît pas pleurer.

II

A Iéna, le célèbre docteur Zimmermann professait, dans les salles de l'Université, un cours public et officiel de chimie biologique, et un autre sur la chimie des explosifs. En outre, il donnait chaque mardi et chaque samedi, à quatre heures après-midi, une conférence dans la salle Germania sur la doctrine de l'évolution moniste. Ces conférences, libres et gratuites, n'avaient rien d'officiel : l'autorité les considérait même sans bienveillance. Mais la célébrité de Zimmermann et aussi la tradition libérale de la vieille cité universitaire avaient toujours empêché qu'on y imposât aucune entrave. Toutefois, le public, le ton des conférences monistes, ne ressem-

blaient en rien au ton et au public des cours universitaires. Le grand amphithéâtre suffisait à peine à ceux-ci, fréquentés, non seulement par des apprentis savants venus de toute l'Europe, mais aussi par un grand nombre d'amateurs mondains des deux sexes. Les conférences de la Germania ne réunissaient qu'une trentaine de fidèles, recrutés surtout parmi les étudiants de philosophie. Peu d'entre eux étaient riches; un seul visage de femme tranchait sur la monotonie de leur groupe, pâle visage osseux, que de larges yeux bleu foncé et de beaux cheveux de cendre et d'or préservaient d'être laid, mais qui, tout de même, complétait assez misérablement une petite personne grêle, fiévreuse et toussante, nommée Gerta Epfenhof, et native de Lübeck.

Gerta Epfenhof n'avait qu'un objet dans la vie : être l'Hypatie de la religion moniste. Elle avait quitté sa patrie après la lecture du livre de Zimmermann, *Les quatre Problèmes de la Nature,* pour venir à Iéna recueillir la bonne parole à la bouche même du maître. Autour d'elle s'étaient groupés les plus fervents auditeurs masculins. C'étaient Franz Kapith, de Francfort-sur-le-Mein, Albertus Grippensthal, de Nuremberg, et Michel Urnitz, né près de Kœnigsberg. Franz Kapith était un jeune

homme replet, à visage enluminé, rasé comme un prêtre. Ses traits enfantins étaient à peine dessinés. Il se résumait, au premier regard, dans deux courtes jambes, un ventre, deux grosses joues rebondies, rouge brique, presque pas de nez ni d'yeux, et des cheveux qui, à force d'être rejetés en arrière comme un ornement superflu, prenaient le parti de déserter en masse un front inhospitalier. Albert Grippensthal, l'ami, l'inséparable compagnon de Kapith, était au contraire un solide Bavarois de haute stature, à barbe de Gambrinus, d'une force herculéenne, qu'il ne dépensait, d'ailleurs, qu'en jeux pleins d'innocence, tels que porter à bras tendu, par un pied, une table sur laquelle s'asseyait son ami Franz. Il excellait encore aux paris gastronomiques, tels que manger à lui seul un agneau en trois jours. Franz et Albert professaient pour Gerta une véhémente admiration : admiration tout intellectuelle chez Franz (qui se vantait d'ignorer les troubles de l'amour), mais aiguisée de tendresse sentimentale chez Albert. Bonne camarade avec tous deux, la jeune fille ne cachait pas ses préférences pour Michel Urnitz, et expliquait loyalement cette préférence en déclarant qu'elle le trouvait beau. Le germano-slave Urnitz était en effet délicat de visage, avec des prunelles d'un gris très pâle, des

cheveux couleur paille de blé, l'ovale du menton affiné, de belles dents, de belles mains. Quoique pauvre, il soignait sa tenue, contrastant avec le débraillé de ses deux amis, et même avec le négligé de Gerta. Entre Gerta et Michel, il était convenu que le mariage serait célébré à la fin de leurs études : tous deux travaillaient la philosophie et se destinaient à l'enseignement. Franz et Albert, au contraire, suivaient les cours de chimie du docteur et formaient de vagues projets industriels.

A Iéna, les trois étudiants et l'étudiante logeaient chez Frau Rippert, veuve d'un portier de l'Université, qui possédait par héritage une vieille petite maison à pignon triangulaire donnant sur l'antique rue aux Choux. Chacun y avait sa chambre, les hommes au premier étage, Gerta au rez-de-chaussée, à côté de Frau Rippert. Pour tout ce monde, la veuve du portier faisait la cuisine et le ménage. Gerta, par goût de ménagère, l'y aidait un peu. Elle employait à ces soins les heures pendant lesquelles les hommes allaient à la brasserie : car, pour adeptes du néo-évolutionnisme qu'ils fussent, Franz, Albert et Michel ne renonçaient pas aux coutumes de l'étudiant allemand. Mais Gerta dépensait surtout ses loisirs à décorer, à entretenir la chapelle moniste qu'elle avait installée dans le grenier de la vieille

maison. Là se réalisaient, bien imparfaitement, les rêves grandioses de M. Moloch. Des draps tendus horizontalement sous la charpente formaient la voûte constellée de papillons rares, de curieux coléoptères épinglés çà et là sur leur blanche surface. Au fond, sur une table à tapis rouge qui figurait l'autel, un vieil appareil, rebuté par le musée de l'Université et raccommodé tant bien que mal, représentait le système astronomique du monde. Des bocaux, garnissant les étagères, contenaient des syphonophores et des étoiles de mer. Aux murs étaient appendus les portraits des apôtres de l'évolution : Darwin, Claude Bernard, Lister, et enfin Zimmermann.

Chaque dimanche, un abondant et solide repas cuisiné par Frau Rippert, qu'aidaient Frau Zimmermann et Fräulein Gerta, réunissait d'abord les quatre fidèles autour du docteur et de sa femme. On invitait parfois quelque auditeur zélé des conférences de la Germania : rare faveur, très désirée, très appréciée... Après cette copieuse communion, on montait dans la chapelle : là, chaque familier retrouvait sa pipe de porcelaine, et Frau Rippert veillait à ce que la bière ne vînt pas à manquer. Les plus glorieuses séances étaient celles où le docteur répétait, en les commentant, quelques-unes des expériences

fondamentales de la Doctrine, ou même apportait la primeur de quelque expérience nouvelle. A l'ordinaire, l'après-midi se passait en conversation à la manière des socratiques. Dans la fumée des pipes et la vapeur de la bière blonde, les âmes s'exaltaient. Moloch, les cheveux blancs ébouriffés, discourait à perdre haleine; Albert applaudissait et grognait de joie, résolument approbateur; Franz, qui avait des goûts de littérateur et tournait même agréablement le vers iambique notait sur ses tablettes les répliques mémorables. Michel, de sa voix nonchalante, Gerta de sa voix pointue, posaient de perpétuelles objections dont triomphait aisément la verve combative du maître. Dans cette joûte, Frau Zimmermann ne craignait point de défendre souvent le parti de la tradition : c'était elle que le docteur avait parfois le plus de peine à réduire... Cependant, Frau Rippert, affolée par le bruit et les disputes qui faisaient retentir sa vieille maison d'argile et de bois, se réfugiait dans sa cuisine, et, un eucologe à gros caractères ouvert sur la table, se bouchait les oreilles pour relire l'évangile du jour.

... Jamais je n'ai mis les pieds à Iéna. Jamais je n'ai assisté aux cours publics, non plus qu'aux conférences privées du docteur Zim-

mermann. Je n'ai point passé le seuil de la maison de la rue aux Choux; je n'ai pris nulle part aux offices de la chapelle moniste, ni aux dialogues sur l'éternité de la matière, parmi la fumée des pipes de porcelaine et la vapeur savoureuse de la bière de Mars... Mais j'ai connu le replet Franz Kapith, le géant Albert, le beau Michel aux prunelles de myosotis. Et mes yeux ont vu, aussi, Gerta Epfenhof, l'Hypatie moniste. A tous j'ai parlé, ils m'ont parlé abondamment.

J'ai même assisté à plusieurs de leurs dialogues, et non pas des moindres, si j'en crois Franz Kapith, le Platon de la bande. Ces dialogues eurent pour théâtre la prison de Rothberg, située dans le sous-sol d'une vieille tour qui flanquait la porte du château. Je dois rétablir ici la vérité contre une allégation du *Vorwærts,* que son zèle cette fois emporta trop loin : cette prison n'était nullement un cachot infect, suintant une humidité verdâtre, asile de serpents et de rats. C'était, au contraire, une vaste pièce spacieuse, à moitié creusée dans le roc, et qui n'était en sous-sol que vers l'entrée. Elle avait dû servir jadis de caserne à la garde du château. Elle s'éclairait fort bien, d'autre part, par une grande baie cintrée, dûment grillée, qui regardait le précipice. Là, chaque après-midi, depuis que le doc-

teur n'était plus au secret, ses fidèles disciples, venus en délégation d'Iéna, lui tenaient compagnie avec Frau Zimmermann. Et moi-même j'y vins assez souvent. Mes premières visites avaient eu surtout pour objet de décider le docteur à se défendre et à choisir un avocat. Mais, même quand j'eus constaté l'inutilité de mon effort, je me plus à passer presque chaque jour quelques instants dans cette prison éloquente. Outre le plaisir d'entendre les propos d'un sage et de ses adeptes, j'y goûtais un allègement à mes propres soucis, aggravés à mesure que s'approchait l'échéance fixée par la princesse. Et mes soucis devenaient si pressants que parfois je regrettais, en les quittant, ces murs de rocher où je laissais le bon Moloch, murs qui l'isolaient des autres humains, et du moins lui garantissaient la liberté de sa pensée et de son cœur.

Là, dans la société du joyeux Franz, du solide Albert, du beau Michel et de l'ardente et frêle Gerta, j'appris à connaître une autre Allemagne que celle des cours et des camps, l'Allemagne de la pensée indépendante, patriote à coup sûr, mais ennemie des brutalités agressives des pangermanistes, un peu chimérique, mystique par hérédité, et, maintenant qu'elle a désappris le lied religieux des ancêtres, transportant

dans la science positive son appétit de foi généralisatrice, son goût de l'analyse et du système, en même temps que son besoin d'évocation poétique... Là, je connus mieux l'âme sentimentale et dévouée de Mme Moloch, et Moloch me devint si cher que peu à peu, moi-même, j'en vins à le considérer comme mon maître. Aujourd'hui que tout cela est enfoui dans le passé, et que chaque jour échu met, telle une feuille de papier de soie sur la page d'un herbier, un voile d'oubli entre le présent et mon séjour en Thuringe, certes j'évoque avec bienveillance mes disputes politiques avec le prince Otto, mes leçons à Max docile et intelligent, et telles promenades à deux, avec une dame blonde romanesque, à Maria-Helena-Sitz, à Grippstein, à la petite maison de la Gombault, ou simplement dans son boudoir jaune, quand ses longs doigts nerveux attaquaient le Prélude de Parsifal... Mais le souvenir le plus poignant de mon séjour, ce qui fait que — malgré toutes les billevesées impériales, malgré la *Strassburger-Post* et la *Norddeutsche Zeitung,* malgré M. Schiemann, malgré les Denkmäler, malgré les brochures pangermanistes, — un peu de mon cœur reste encore attaché à ce que M. Moloch appelait la chère Allemagne, ce sont assurément mes après-midi passées dans le cachot du docteur prison-

nier, et surtout cette après-midi du 18 septembre, où commença d'être pressenti l'arrêt du juge d'instruction qui renvoyait Moloch devant la cour de Litzendorf. Mon cœur était alors anxieux et sombre. Le lendemain, Gritte partait pour Paris, et la princesse pour Carlsbad. Le surlendemain, je devais rejoindre la princesse. Malgré mes propres soucis, je fus tellement frappé de ce qui fut dit ce jour-là qu'ayant observé que Franz Kapith, assis sur un escabeau près de la baie cintrée, prenait des notes sténographiques, je lui demandai de me communiquer ces notes, quand il les aurait développées en clair. J'en reçus dès le lendemain une copie, que j'ai conservée. Elle n'est point de la main du rouge enfant de Francfort. L'ardente et frêle Gerta a pris le soin non seulement de la recopier pour moi, mais même de la traduire en français. Et ce français, pour être un peu scolaire, ne laisse pas d'avoir une certaine saveur. D'ailleurs il peint plus fidèlement cet entretien germanique que je ne l'aurais su faire avec mes habitudes de latin.

MANUSCRIT DE GERTA

Ce jour-là, nous nous rendîmes à la prison plus tôt que de coutume, parce que le bruit avait

couru la veille au soir que l'arrêt du juge d'instruction allait être rendu. Et en effet, quand nous arrivâmes devant la porte de la prison, le geôlier nous dit d'attendre quelques instants : car, ajouta-t-il, le capitaine-directeur est en ce moment auprès du prisonnier et lui apprend que le juge a signé son renvoi devant la cour d'assises.

Quelques moments après on nous ouvrit. En entrant, nous trouvâmes le docteur assis sur sa couchette de prisonnier, et la Frau Doctor debout à côté de lui. Elle s'essuyait les yeux sans parler. Le docteur nous salua :

— Prenez place, nous dit-il. Vous connaissez la nouvelle? Je vais comparaître devant la cour d'assises pour répondre d'un attentat que je n'ai pas commis. Or, comme il n'y a pas de raisons pour que douze Thuringiens jurés aient plus de perspicacité qu'un seul Thuringien juge, car douze fois zéro égalent encore zéro, il est probable que je serai condamné...

Ici la Frau Doctor laissa entendre un sanglot étouffé.

— Femme, lui dit son époux en souriant, rappelle-toi que Xantippe ayant troublé par ses cris la sérénité philosophique de son dernier entretien, Socrate n'hésita pas à la faire ramener chez elle par les esclaves de Criton.

La Frau Doctor cessa de gémir. Le professeur français du jeune prince Max, qui était entré avec nous, dit alors :

— J'ai, malgré tout, plus de confiance dans l'intellect de douze bourgeois libres que dans celui d'un fonctionnaire toujours prévenu et craintif.

— Vous parlez comme un Français, répliqua le prisonnier. Et encore votre doctrine ne correspond-elle, en France, qu'à un idéal, et nullement à une réalité dans le fait. En France comme en Allemagne, ce qu'on est convenu d'appeler la justice n'est que l'appareil social de la Force. Toutefois je conviens que cet appareil est particulièrement dangereux dans un petit état comme celui-ci, où le contrôle de l'opinion est insignifiant, et où, de plus, la servile imitation de la Prusse recommande et fait prévaloir un idéal de féodalité.

— Le sentiment de la justice, objecta Albert Grippensthal, de Nuremberg, qui était demeuré debout, adossé contre la muraille de la vaste pièce, vit cependant et toujours vivra dans le cœur germanique.

— Vous êtes moral et patriote, Albert, lui répondit le docteur. Belles qualités lorsqu'elles fleurissent naturellement sur une âme, ainsi que des fleurs sur une plante! Mais il faut votre pieux

aveuglement pour ne pas voir que ce pays est en train de mentir à sa tradition et de se dérober à sa mission, justement parce qu'il a abdiqué ce culte de la justice pour le culte de la force. Depuis que l'homme néfaste à qui, l'autre jour on dressait ici une statue a osé dire : « La force prime le droit », l'âme de l'Allemagne a été violentée. Plus tard, un autre de nos chanceliers, qui n'est même pas M. de Bismarck, a commenté la pensée de son maître en disant à son tour : « Plus on est fort, plus on a de droits. » D'où je conclus que quand on n'a pas de force on n'a pas de droit du tout. Ce qui est mon cas présent. Par conséquent je dois être et je serai condamné. Et cette enfant, ajouta-t-il en passant sa main dans les cheveux de Gerta Epfenhof qui était assise à ses pieds, devra désormais se charger toute seule des soins du culte, dans la chapelle de la rue aux Choux.

— Nombre de bons esprits, cependant, — objecta Franz Kapith de Francfort-sur-le-Mein, qui était assis sur un escabeau auprès de la fenêtre voûtée et, de temps en temps, prenait des notes, — nombre de bons esprits en Allemagne défendent encore le parti du droit et de la pensée contre le règne de la Force.

— Pas si nombreux que cela, s'écria le docteur en se levant du lit où il était assis et en marchant

vers Franz Kapith avec une agilité qui évoqua devant nos yeux l'allure habituelle de notre maître chéri... Ce qui m'inquiète au contraire, c'est que le culte de la force s'impose de plus en plus en Allemagne, *à l'intelligence elle-même*. Voulez-vous penser librement? On vous fait taire par l'argument de la force : et vous vous taisez. La force gouvernementale règne par l'inquisition et la brutalité bureaucratique sur l'intimité même des ménages : est-il un pays où le fonctionnaire soit plus intolérant et plus intolérable qu'en Prusse et dans les provinces germaniques d'esprit prussien? Tous les discours du souverain sont des hymnes à la force. On ne peut inaugurer un hôpital ni une école sans invoquer l'épée allemande. A quoi bon? L'Allemagne a fait au siècle dernier une chose magnifique : son unité. Elle pouvait la célébrer par des monuments : c'était son droit. Elle a préféré célébrer la défaite d'un ennemi accidentel, qu'elle a vaincu parce qu'elle avait de plus nombreux soldats et un meilleur armement : contingences qui peuvent d'un jour à l'autre se retourner contre elle en sens inverse. Mais l'idée d'unité flatte moins les dévots de la force que l'idée de la victoire. Chaque petit Allemand est ainsi accoutumé à penser, selon la parole de notre bien-aimé chancelier, que « celui qui a le plus de force a le plus de droits ».

Et il se soucie par conséquent avant tout d'être fort, ou du moins de pouvoir user de la force, en guise de droits.

— Eitel, murmura la Frau Doctor, qui maintenant avait essuyé ses larmes et qui suivait l'entretien avec une merveilleuse sérénité, Eitel, je te trouve injuste pour notre chère Germanie. Le culte abusif de la force peut séduire nos gouvernants, aux dépens du droit. Mais l'opinion demeure éprise de justice. Tu ne peux nier le grand mouvement de sympathie suscité autour de l'injustice dont tu es victime. Pense aux articles du *Vorwærts*, à la protestation des intellectuels, à la campagne du *Simplicissimus!* Et ne vois-tu pas, dans ta prison, tes élèves préférés délégués par leurs camarades?

Le prisonnier secoua la tête; par la fenêtre voûtée pénétrait un rayon de soleil, qui, se jouant dans ses cheveux blancs, lui faisait comme une auréole autour du front. Il s'assit sur un escabeau, près de Franz Kapith.

— Chère épouse, reprit-il, toutes ces manifestations, que tu dis, sauf la présence ici de mes élèves, et ils sont quatre en tout, ne prouve rien contre les faits que je déplore. Des journaux, des intellectuels protestent parce qu'aujourd'hui le péril de la force leur apparaît dirigé contre eux. Mais eux-mêmes, crois-le bien, sont intoxi-

qués par l'encens qui monte de partout, en Allemagne, vers le Dieu-Force. Le jour où les socialistes allemands seraient les maîtres, où les intellectuels allemands seraient les maîtres, je gage que rien ne changerait aux mœurs politiques et sociales de l'Allemagne. Toujours triompherait la doctrine : « Le plus fort a le plus de droits. » Car depuis trente ans les jeunes cerveaux allemands sont façonnés à ne comprendre que celle-là. Et je trouve cet aphorisme du chancelier Von Bulow si beau, si significatif, si réprésentatif de l'Allemagne moderne, que, dans les loisirs de ma solitude, je l'ai gravé avec mon canif sur la pierre féodale de ce cachot. Quand le soleil touchera le mur occidental, actuellement dans l'ombre, vous le verrez apparaître.

Comme notre Maître achevait cette phrase, désignant du doigt la muraille encore voilée par un pan d'ombre, les serrures de la porte grincèrent, la porte tourna sur ses gonds, repoussée par le geôlier, et le geôlier lui-même entra, portant dans un plateau sept cruches de bière. La mousse débordait, aux oscillations de sa marche, sous les couvercles d'étain. Il déposa le tout sur la table du cachot, puis s'avança ensuite vers le docteur, sa casquette à la main, et découvrant ainsi le front chauve d'un vétéran de la grande guerre :

— Monsieur le docteur et ses hôtes, dit-il respectueusement, n'ont besoin de rien de plus?

— Non, mon ami, je vous remercie, répliqua notre maître.

Et quand il fut parti :

— Avez-vous observé, nous dit le docteur, combien cet homme est honnête? Jamais il ne m'a dit un mot brutal; il me sert comme s'il était à moi. Pourtant, comme moi-même, il a défendu la patrie au risque de ses jours. Et il n'avait pas eu besoin, pour cela, pas plus que moi-même, d'être élevé dans le mépris du droit, dans le culte de la force... Lorsque je quitterai cette prison, je donnerai une pièce d'or de vingt marcks à ce guerrier demeuré compatissant.

Le docteur, sur ces paroles, s'approcha de la table, et prenant une cruche dit :

— *Prosit!*

Il s'abreuva, et nous après lui. Nous reprîmes ensuite nos places et notre entretien.

Michel Urnitz n'avait rien dit encore. Il était à demi étendu, avec une nonchalance pleine de grâce, sur un banc de bois, précisément contre le mur où le professeur Zimmermann avait gravé l'aphorisme du prince de Bulow.

— Maître, objecta-t-il, tous les peuples n'ont-ils pas, toujours, adoré le Dieu-Force? La Force Romaine a soumis l'univers. La Force barbare

détruisit l'Empire romain. La Force a démembré la Pologne. La Force Française a bousculé l'Europe jusqu'à l'heure où la Force Européenne a bousculé la France... N'est-ce pas une sorte de loi ethnique, inévitable, et dès lors n'a-t-on pas quelque raison de la recommander comme valable? L'étude de la nature, que j'ai entreprise sous vos auspices, confirme d'autre part l'esprit de l'observateur dans cette doctrine que, s'il est un Dieu, ce dieu s'appelle Force.

La figure spirituelle de notre maître se plissa dans une contraction de gaîté; son rire d'enfant innocent résonna sous les voûtes de pierre. Il menaça du doigt Michel qui gardait le plus imperturbable sérieux.

— Slave astucieux! s'écria-t-il... comme il connaît bien les procédés de la dialectique platonicienne! Comme il sait donner à une discussion le propice coup de barre, et faire jaillir les mots qui doivent être dits!... Michel, poursuivit-il en se tournant vers nous, vient de nous fournir le meilleur argument historique pour démontrer la faiblesse de la force : c'est que toute force provoque la réaction d'une force adverse. La menace de cette force adverse inquiète déjà l'Allemagne. Nos gouvernants ont trop proclamé notre puissance; nos associations de l'armée et de la flotte ont bu trop tôt à l'Allemagne maî-

tresse du monde; nos dialecticiens pangermanistes ont trop averti les peuples du rôle d'esclaves qu'ils leur destinent. Ils ont inspiré au monde, pour la force allemande, le genre de respect que l'on réserve aux fléaux.

Franz Kapith, qui continuait de prendre des notes, assis sous la fenêtre voûtée, murmura :

— Peut-être est-ce la menace des autres peuples qui a contraint l'Allemagne à développer sa force et à compter sur elle.

A peine avait-il prononcé ces paroles que notre Maître se précipita vers lui, dans une grande agitation :

— Franz, s'écria-t-il, si tu penses cela sincèrement, tu n'es qu'un *minus habens* et un sot!

Franz lui fit signe de ne pas aller trop vite et sténographia de son mieux : « un *minus habens* et un sot. »

Le docteur poursuivit :

— Le règne de la Force a été inauguré vers 1848 par la Prusse, à l'instigation de Bismarck; les guerres de 1864, de 1866, de 1870 ont été inventées par la Prusse qui les voulait. C'est l'évidence même, et un pithécanthrope de Java le comprendrait.

— Cependant, insista doucement la Frau Doctor, la France a voulu longtemps la Revanche.

— Madame, objecta le professeur français,

n'oubliez pas que l'idée de revanche est née en France non pas précisément du fait d'avoir été vaincue, mais de l'acte de spoliation accompli sur l'Alsace-Lorraine, acte contre lequel Bebel a protesté, et aussi votre mari.

— Et combien j'eus raison de protester! reprit le docteur. L'annexion, sans aucun profit pour l'Allemagne, a matérialisé et perpétué aux yeux de l'Europe le fait de la conquête. Metz, ville où personne n'entendait l'allemand, fut occupée par les Germains contre le vœu des habitants. Aucun autre argument que celui de la force ne peut justifier cela. Ainsi fut inauguré avec éclat un ordre politique fondé sur la force. Cet ordre ne peut durer qu'à condition de garder le Dieu-Force avec soi. D'où la doctrine de Bismarck et de ses successeurs...

En ce moment, le soleil illumina tout le mur jusque-là resté dans l'ombre, et l'on vit, gravée en caractères gothiques, la pensée de M. de Bulow :

« *Celui qui a le plus de force a le plus de droit.* »

Michel Urnitz, que ce rayon de soleil gêna, quitta son banc et alla s'asseoir sur le coffre grossier où l'on entassait, l'hiver, le bois de chauffage pour les prisonniers.

— Maître, dit-il, je suis très frappé de votre

réplique touchant la faiblesse réelle de la Force. Mais il me semble que vous n'avez pas répondu à ma principale objection : que toute la nature nous enseigne le procédé de la Force, et que rien n'y progresse que par la Force.

D'un geste vraiment prophétique, le glorieux prisonnier lui signifia qu'il allait répondre. Nous fîmes un grand silence, car, malgré nous, la valeur de l'objection de Michel nous inquiétait :

— Écoutez-moi, fit Zimmermann... et qu'une fois pour toutes ce sophisme soit aboli dans vos pensées.

Il s'approcha de la table, et, oubliant qu'il avait déjà vidé sa cruche, saisit celle d'Albert, qui demeurait à demi pleine.

— D'abord, poursuivit-il, je nie que les forces destructives prédominent dans la nature. Bien plutôt m'apparaît la prédominance des forces constitutives, conservatrices. Ignorez-vous que la somme des forces attractives qui constituent ce simple pot de grès (et il brandissait la cruche d'Albert) suffirait, si brusquement elle se lassait de maintenir cohérentes les molécules qui le composent, à faire sauter cette prison et le rocher dans lequel on l'a pratiquée ? La prétendue doctrine de la lutte pour la vie n'est donc qu'une superficielle interprétation des phénomènes, une interprétation d'ignorants. Les luttes destructives

que nous apercevons à la surface du globe, c'est un remous léger, auprès du jeu formidable des forces dépensées pour constituer, pour perfectionner les êtres. O nature, la leçon que tu nous donnes est une leçon d'intégration et non de désagrégation! Que tes forces aveugles, qui ne sont pas conscientes d'elles-mêmes, se heurtent parfois et semblent vouloir détruire : autant d'accidents passagers, comme la rencontre, dans l'éther, de deux astres soudain éparpillés en inutile poussière... Mais que la seule force consciente, la volonté humaine, puisse abuser d'elle-même, contrarier son rôle évident, et détruire pour détruire, n'est-ce pas un prodigieux non-sens, une incroyable aberration?... Heureusement, malgré lui-même, l'homme est contraint de collaborer à l'effort universel de la nature : malgré lui, l'Idée le dirige vers le but commun d'intégration, de conservation, de perfection. Voilà des milliers d'années que les hommes, à la surface du globe, ne cherchent en apparence qu'à se dominer ou à se détruire : et cependant, de siècle en siècle, puis d'année en année, la Force brutale a reculé devant l'Idée. Le moyen âge, aveugle et sanguinaire, nous fait horreur; des temps naîtront pour qui notre époque apparaîtra barbare comme un autre moyen âge... De gauches essais de réaction comme celui que

tente l'Allemagne depuis Bismarck n'arrêtèrent pas l'évolution du monde. Seulement, ils laissent une tache dans l'histoire : et je m'attriste que cette tache marque le sol de ma patrie!

Le soleil sur son déclin entrait désormais généreusement par la fenêtre voûtée; il illuminait les vieilles pierres abruptes des murailles, jadis abri de la force féodale, actuellement encore entraves à la liberté de la pensée. Notre maître les parcourut du regard : nous devinâmes que sa pensée défiait leur contrainte. Il leva de nouveau la cruche d'Albert que celui-ci ne pouvait s'empêcher de suivre des yeux avec quelque inquiétude, car l'enthousiasme lui donnait soif, et il perdait l'espoir que ce reste de bière dût servir à le désaltérer.

— Enfants, continua le docteur, je veux, moi aussi, entonner mon hymne à la Force : mais non pas comme ces sots orgueilleux qui, par le mot de Force, entendent oppression ou destruction. Je veux célébrer la Force de conservation et de cohésion, qui fait que le monde est monde et que mon moi est moi. La Force que je célèbre, et en l'honneur de laquelle je lève mon pot de bière, ne se distingue pas de l'Idée, ou plutôt la plus parfaite expression en est l'Idée. Idée, tu es bien la vraie Force : car contre toi rien ne pré-

vaut. O suprême Force de cohésion! Toute la Grèce antique a disparu sous les décombres de l'histoire : et pourtant elle vit encore, elle palpite, toujours jeune autour d'Homère, de Xénophon, de Platon, de Sophocle. Vainement les légions et les hordes ont foulé son territoire et enchaîné ses enfants : vainement le temps a fait crouler ses frontons et rongé ses portiques; la Grèce du passé demeure une chose réelle et présente, infiniment plus réelle et mieux présente que la Grèce d'aujourd'hui, où l'Idée ne revêt encore qu'une apparence informe... Pareillement, l'Allemagne de M. de Bulow ou même celle de M. de Bismarck n'ont qu'une réalité passagère; elles sont l'expression d'une géographie momentanée, comme l'empire d'Alexandre ou celui de Charles-Quint, comme la France de 1810. Qu'est-ce que Sedan? Rien. Sedan, moindre qu'Iéna, a effacé Iéna. Et sans doute il existe quelque part à la surface du globe un petit village dont le nom, quelque jour, effacera Sedan. Toute œuvre de force brutale n'est, au fond, qu'une manifestation de faiblesse, puisqu'elle est destinée à être anéantie par une autre force... Mais il est une Allemagne éternelle, qui défie toute brutalité hostile des hommes et même l'action du temps : l'Allemagne pensante, c'est-à-dire la saveur particulière de la pensée

humaine, la vibration particulière de la sensibilité humaine dans la race allemande, qui lui font comprendre ce que d'autres peuples n'ont pas compris si bien, ressentir ce que d'autres peuples n'ont pas ressenti si intensément. Pensée allemande, tu es la vraie Force allemande. Tu t'appelles Gœthe, Heine, Shiller, Kant, Hegel, Schopenhauer, Niestzche, et aussi Bach, Beethoven, Wagner... Toute l'organisation politique et sociale peut être bouleversée sur le sol germanique, rien n'empêchera la pensée et la sensibilité allemandes de demeurer vivantes et présentes dans ces grands Allemands. O Force allemande, Force-Idée, plus forte que tout, je te vénère! Je bois à toi...

Il porta à ses lèvres la cruche d'Albert et la vida d'un trait... Quand il l'eut reposée sur la table, nous fûmes autour de lui, même Albert résigné, même le professeur français, à lui serrer la main, à l'embrasser. Une violente émotion nous avait saisis, tant son visage s'était illuminé, tant sa voix avait pris d'accent aux derniers mots qu'il prononçait... Maintenant, nous vîmes quelques larmes heureuses s'échapper de ses yeux et couler sur ses joues ridées. Il murmura :

— Merci... mes amis, merci...

Et, comme les hommes s'écartaient un peu

de lui, il garda un bon moment, serrées contre son cœur, Gerta Epfenhof et Frau Zimmermann.

Nous n'étions pas encore apaisés, et, comme l'émotion nous séchait la gorge, nous vidions à notre tour nos cruches de bière, quand la porte s'ouvrit. Le porte-clés s'avança :

— Monsieur le docteur, dit-il respectueusement, il faut que messieurs les étudiants se retirent et aussi la Fräulein, ajouta-t-il, en désignant Gerta Epfenhof... Mme la Frau Doctor et M. le docteur français peuvent demeurer.

Nous nous regardâmes avec étonnement. Le vieil invalide semblait embarrassé.

— Il vient d'arriver, reprit-il, quelqu'un... une personne de la cour qui me défend de la nommer, et qui veut parler à M. le docteur Zimmermann sans autre témoin que Mme la Frau Doctor et M. le professeur français.

Le docteur éclata de rire.

— N'essayons pas, enfants, dit-il, de comprendre les caprices de la Force. Retirez-vous et revenez me voir demain, si cela vous est encore permis. Peut-être n'aurons-nous plus de loisir de beaucoup d'entretiens.

Il nous embrassa tous; nous quittâmes ensemble le cachot. Le porte-clés referma la porte derrière lui et nous accompagna jusqu'à l'issue des bâtiments. Il nous fut impossible d'aperce-

voir le personnage de la cour qui nous faisait renvoyer de la prison.

Ici s'arrête le manuscrit de Gerta Epfenhof.

Je le relis souvent, car il évoque pour moi une journée mémorable, où des choses se décidèrent, de ma destinée, presque en dehors de moi; où, pour mieux dire, des événements qui semblaient indifférents à mon avenir modifièrent mon cœur et mes desseins.

Quand la porte se fut refermée sur les quatre disciples de Weimar, nous demeurâmes quelques instants seuls dans le cachot, les deux vieux époux et moi. Mme Moloch s'écria, les yeux enflammés d'amour :

— Eitel, il n'est pas possible qu'un homme tel que toi, que toute l'Allemagne pensante chérit et admire, soit jugé comme un malfaiteur vulgaire, comme un imbécile terroriste qui croit réformer le monde en faisant éclater de la dynamite... Et, bien sûr, ce personnage de la cour vient t'annoncer que l'arrêt du juge n'est pas ton renvoi devant les assises, que ton innocence est reconnue et qu'on va te mettre en liberté.

Moloch hocha la tête et passa ses doigts couleur d'ivoire dans ses cheveux blancs.

— Femme, dit-il, ne te berce pas de vaines

espérances. Je te répète que nous vivons sous le principat de la Force. A quoi bon chercher à prévoir logiquement les actes de la Force, qui exclut la logique?

La porte du cachot se rouvrit en cet instant.

III

LA porte du cachot se rouvrit, et nous fûmes tous trois également surpris de voir s'encadrer dans cette échappée lumineuse la silhouette du prince Max, en petite tenue de cavalier, bleue à parements blancs, et bottes fauves. Il s'arrêta sur le seuil, sa casquette et son stick dans la main droite, la gauche arrangeant nerveusement ses cheveux blonds sur son front où perlait de la sueur : car, c'était visible, il avait couru.

— Allez-vous-en, Buders, dit-il au porte-clés.

Il entra : la porte fut refermée derrière lui. Alors il regarda tour à tour le docteur, Frau

Zimmermann et moi. Ses lèvres, le haut de ses joues, ses paupières, furent agitées par ces contractions à la fois touchantes et comiques qui annoncent les pleurs sur le visage des enfants. Et, en effet, avant qu'il eût réussi à proférer une parole, un gros sanglot le secoua... Il se détourna, jetant sur la table, à côté des cruches vides, sa casquette et son stick. Le cœur de Mme Moloch fut aussitôt bouleversé : elle portait en elle cette âme, maternelle jusqu'à la passion, des femmes tendres qui ont toujours vainement désiré être mères. Elle courut à Max et lui saisit les deux mains :

— *Ach! Gott!* Monseigneur... qu'avez-vous? Vous pleurez? Êtes-vous malade, mon cher prince?

Max, sans répondre, leva vers le docteur, qui s'approchait, un visage décomposé. Il hésita encore un instant, puis, soudain, prenant son élan, il courut à lui, et, avant que Moloch eût pu l'empêcher, tomba à genoux devant lui.

— Pardon! pardon! sanglotait-il, tandis que Moloch, puis Mme Moloch tentaient vainement de le relever... Pardon, monsieur le docteur!... répétait-il, sa tête blonde collée aux petites jambes tortes du vieillard... Pardon!

— Mais, pardon de quoi, bon Dieu? fit Moloch avec quelque impatience.

Moi, je venais de tout comprendre, et je me gourmandais : « Comment n'ai-je pas deviné plus tôt? »

— Voyons, monseigneur! dis-je au prince en lui touchant l'épaule... Relevez-vous!... Je crois savoir ce que vous avez à avouer au docteur. Avouez-le-lui face à face, comme un homme, pas comme un enfant.

On n'en appelait jamais inutilement à l'amour-propre du prince. Il se remit debout, s'essuya les yeux d'un geste vif, et assura son regard :

— Monsieur le docteur, fit-il, je suis très coupable envers vous. Je vous ai laissé accuser, arrêter, mettre en prison... et c'est moi qui ai fait loger le pétard dans la voiture du comte de Marbach... Je ne le regrette pas, ajouta-t-il en relevant le front et nous regardant tour à tour d'un regard où un feu intérieur sembla soudain volatiliser les pleurs. Je regrette seulement que mon pétard n'ait pas fait sauter en l'air le comte de Marbach, ou que l'explosion ne lui ait pas brouillé la cervelle, ou qu'il ne se soit pas rompu les os à la descente de Litzendorf... parce que je l'exècre et que je lui souhaite tout ce qu'il y a de pire!

— Oh! monseigneur... fit Mme Moloch d'un ton de reproche.

Mais M. Moloch et moi, nous aimions mieux le jeune prince ainsi que tout à l'heure, prostré comme un enfant. Les yeux toujours secs, sa voix entrecoupée trahissant seule son émotion, il continua :

— Je hais le major parce qu'il est méchant, qu'il me veut du mal, qu'il me maltraite. Il a porté dans Rothberg les mœurs des casernes prussiennes, où l'on brise les jambes des hommes, où on leur arrache les oreilles, où on les laisse crever de froid dans les prisons, sous prétexte de discipline... A moi, prince héritier de Rothberg, il n'ose pas casser les jambes ni arracher les oreilles, et il ne peut pas me mettre en prison; mais, dès les premiers jours où il a été chargé de mon instruction militaire (j'avais neuf ans), il m'a frappé... Oui, monsieur Dubert, oui, monsieur le docteur, il m'a donné des coups en essayant chaque fois de me faire du mal, comme il le faisait sans doute quand il commandait des Prussiens... Je n'en ai jamais rien dit à personne, moitié par honte, moitié par peur... Par peur, oui, monsieur Zimmermann, car cet homme m'a rendu lâche, et c'est de cela que je lui en veux surtout... Il m'a donné la peur d'être châtié... il m'a habitué à mentir pour ne pas l'être... et si je n'ai pas dit tout de suite que j'avais mis le pétard, c'est que ce scélérat m'a

accoutumé à avoir peur d'être châtié et à mentir...

Nous écoutions, à la fois touchés et attristés. Le visage de Max était devenu maintenant sombre et haineux; le charme indécis de l'enfance s'en était évaporé. Il reprit, s'adressant à moi :

— Mlle Dubert pourra le confirmer, car, à elle, j'ai fini par avouer la vérité : je n'ai pas cru un instant que l'arrestation pût être maintenue. C'était tellement absurde! Le docteur Zimmermann mettant un engin dans la voiture du major! Chaque jour, je pensais : « On va signer l'ordonnance de non-lieu, et tout sera fini... » C'était lâche, je le sais bien, je le sentais, j'en étais très malheureux. Mais je ne me décidais toujours pas à parler, et les jours coulaient. Et chaque jour l'aveu devenait plus difficile, parce que les journaux s'occupaient de la chose, que cela devenait une affaire politique, une affaire d'Empire... Berlin échangeait des télégrammes avec Rothberg. Les démocrates de Litzendorf s'irritaient. Tous les journaux commentaient l'attentat de Rothberg, pour s'en alarmer ou pour en rire. J'étais épouvanté de ce que j'avais fait. Monsieur le docteur, je vous supplie de me pardonner. Je ne suis pas digne de m'appeler Rothberg et d'occuper la place qu'a tenue l'empereur

Hunther... Car (ajouta-t-il en baissant la voix, et les yeux de nouveau gonflés par des larmes) je ne sais pas si j'aurais avoué sans Mlle Gritte. Elle m'avait fait promettre d'avouer dans le cas où le docteur serait renvoyé devant la cour d'assises. Tout à l'heure, en rentrant de ma promenade à cheval, j'ai appris qu'on allait signer le renvoi. J'ai couru jusqu'ici... Et voilà... Maintenant... advienne que pourra!

Il fit un effort pour contenir ses larmes et y réussit. J'admirai combien, dans l'aveu le plus embarrassant, il avait su ne point s'avilir et même garder une jolie allure de noblesse.

— C'est un brave jeune prince, s'écria Frau Doctor, qui, elle, ne cherchait pas à dissimuler ses pleurs d'émotion. N'est-ce pas, Eitel, que tu ne lui en veux pas?

Moloch fit « Non » de la tête, mais ne répondit pas. Il réfléchissait, son front tout ratatiné de plis, comme s'il cherchait à comprendre une chose inexpliquée. Max se tourna vers moi et me dit en français :

— Qu'allez-vous penser de votre élève, maintenant, monsieur?

— Je pense, répondis-je sérieusement, que laisser porter à un autre le poids de ce qu'on a fait est une vilaine action... Vous vous êtes résolu à la réparer de votre mieux, c'est bien.

Mais vous ne pouvez empêcher que le docteur ait souffert injustement. Toute faute contient de l'irréparable.

— Quand je serai prince régnant, s'écria Max devenu très rouge, je ferai le docteur Ministre de Rothberg, je lui donnerai un titre de comte et beaucoup d'argent.

Cette déclaration impétueuse dérida enfin Moloch. Il partit d'un franc éclat de rire, et, posant sa main sur l'épaule de Max :

— Quand vous serez prince régnant, mon jeune seigneur, il est extrêmement probable que mes titres seront inscrits sur une pierre funéraire et que ma fortune, outre cette pierre, se bornera à une bonne boîte de chêne doublée de zinc. Vous constaterez alors, ajouta-t-il en relevant son front de singe intelligent, auréolé par les boucles blanches, que le nom de feu le docteur Zimmermann sera plus vivant en Allemagne et dans le monde que celui du Ministre de Rothberg, comte de Dieu-sait-quoi! N'ayez d'ailleurs pas de souci de vous acquitter envers moi, prince. Je n'ai pas souffert : on est traité humainement dans les cachots de votre père. Mais, puisque vous êtes destiné à exercer un jour de l'autorité sur les hommes, rappelez-vous d'abord, comme vous le recommandait M. Dubert, que tout homme digne de ce nom doit signer ses actes.

Outre cela, perdez le goût de la vengeance par violence; la force brutale ne résout rien... A propos, poursuivit-il d'un ton amical, voyant que les yeux du jeune prince se remplissaient de larmes, comment diable vous êtes-vous procuré cet engin? Je suis fort curieux de le savoir, car il a eu un effet vraiment énergique... Tenez, prenez place et contez-moi cela.

Il offrit à Max un des tabourets de paille; Mme Moloch et moi nous nous assîmes sur le banc, contre la muraille où flamboyait la pensée de M. de Bulow. Moloch lui-même s'assit sur sa couchette.

— Eh bien! voilà... fit le jeune prince, rasséréné avec la promptitude habituelle à l'enfance... Depuis longtemps j'avais le projet de me venger du major parce qu'il me frappait. J'avais confié ce projet à Hans, mon frère de lait, qui est un des cochers de Graus. Nous avions examiné ensemble plusieurs systèmes : celui que j'aurais le mieux aimé aurait été, naturellement, de me battre avec Marbach et de le tuer... mais il n'y avait pas moyen. Alors Hans m'avait suggéré d'attacher un petit sac de toile rempli de poivre sous la queue de la jument Dorothée. Avec la chaleur de la marche, le poivre aurait incendié peu à peu le derrière de la bête, qui est sensible, et elle aurait jeté le major par terre. Malheureu-

sement il est bon cavalier, et alors il n'était pas sûr qu'il tombât et qu'il se tuât... Or, vous vous rappelez que récemment une bombe a été jetée à Paris sur le roi d'Espagne. A ce propos, les journaux ont beaucoup parlé des anarchistes et de leur science de la chimie. Dans la *Kreuz Zeitung*, notamment, il a paru un grand feuilleton où tous les systèmes de bombes étaient admirablement décrits par un professeur très savant...

— O science allemande! interrompit Mme Moloch avec admiration.

— Ce feuilleton, continua le jeune prince, m'a donné l'idée de fabriquer un engin. J'ai bien étudié l'article de la *Kreuz Zeitung* et aussi les traités de chimie que j'ai trouvés dans la bibliothèque du château.

— Quoi!... s'écria Moloch, vous avez même consulté des traités de chimie? Mais voilà qui est très remarquable, très honorable pour un jeune prince!...

Max rougit, un peu interdit, craignant que le docteur ne raillât. Mais le docteur approuvait sincèrement, et, d'un geste amical, l'incitait à continuer.

— Vous avez alors passé à l'exécution de l'engin? questionna-t-il avec curiosité. Comment vous y êtes-vous pris?

— J'ai d'abord essayé de me procurer une gargousse d'artillerie : mais comme la garde du château ne fait pas de tirs, on n'en avait pas ici. Alors Hans a acheté à Steinach une grosse fusée. Pour donner à l'enveloppe plus de résistance, je l'ai entourée d'une feuille de zinc roulé, maintenue avec du fil de fer.

— Très bien! très bien! approuva Moloch.

— J'ai alors fait un mélange, selon la formule de la *Kreuz Zeitung :* poudre à canon que j'avais dérobée au magasin d'artillerie, charbon, et picrate de potasse que j'avais fabriqué moi-même. J'y ai ajouté de la sciure de bois, parce que j'avais lu dans un traité que cela donne de la cohésion au mélange...

— De la sciure de bois! s'écria Moloch en se mettant brusquement debout... Il a eu l'idée de mélanger de la sciure de bois!... Mais savez-vous, mon cher jeune prince, que vous avez un véritable talent pour la chimie?... Tenez, il faut que je vous embrasse, *alumne præstantissime!*

Et, prenant dans ses mains ridées la blonde tête de Max effaré, Moloch lui mit deux gros baisers sur les joues... Mme Moloch et moi tenions à peine notre sérieux. J'essayai de redonner à l'entretien un tour plus grave.

— Dites-moi, monseigneur, demandai-je, ce qui vous a donné l'idée de choisir la fête du

2 Septembre pour consommer votre attentat?

Max baissa le front et dit :

— L'avant-veille, le major m'avait... (il hésita et acheva très bas) m'avait touché avec sa canne.

Il hésita encore un instant :

— Et puis... je n'aime ni Bismarck ni aucun Prussien. Les Prussiens sont des loups méchants comme le comte de Marbach. S'il n'y avait pas eu Bismarck et les Prussiens, et Sedan, — aujourd'hui, Rothberg ne serait pas séparé de Steinach et je régnerais vraiment, un jour, sur une vraie principauté... comme mes aïeux.

— Mais comment, fit Moloch attaché à son idée, comment avez-vous fixé la mèche et déposé l'engin?

— J'ai pris pour mèche un cordon de rideau que j'ai imbibé d'une solution de chlorate de potasse. Hans a glissé le tout dans la petite caisse d'arrière, sous la capote de la voiture, au moment où le cocher quittait la remise. Et la longueur de la mèche était bien calculée, conclut Max, non sans fierté, car l'explosion a éclaté juste au moment où le major s'asseyait sur la banquette.

— Oui, fit Moloch; mais votre engin avait un grave défaut : l'enveloppe de zinc ne donnait de résistance que latéralement; aux deux bouts

les gaz ont trouvé, en somme, une fenêtre par où ils ont fait fusée. Voilà pourquoi n'importe quelle boîte de conserve aurait mieux valu que la fusée blindée de zinc... Vous comprenez, n'est-ce pas? On ressoude la boîte après l'avoir remplie, comme pour un pâté, et comme la soudure est encore plus résistante que l'enveloppe...

— Eitel! fit doucement Mme Moloch.

Il la dévisagea de cet œil comiquement furibond qu'il opposait à tout interrupteur.

— Quoi? quoi? dit-il.

Mais le regard de sa femme le calma.

— Bon! bon! fit-il. Tout cela n'a plus d'intérêt maintenant, c'est convenu. N'importe, prince, vous avez montré une véritable entente de la chimie et une invention personnelle tout à fait ingénieuse... C'est très bien, très bien! Cultivez la chimie, c'est la mère de toutes les sciences et la clé de la philosophie moderne. En souvenir de ceci, je vous donnerai mon livre des *Quatre Problèmes de la Nature,* avec une belle dédicace.

— Comme vous êtes bon! monsieur le docteur, fit Max qui riait et pleurait en même temps. Hélas! mon père ne me traitera pas comme vous!...

— Avouez d'abord tout à la princesse votre

mère, suggéra Mme Moloch. Elle est bonne et douce. C'est grâce à elle que j'ai pu voir librement mon mari. Elle amortira le choc.

Les yeux du petit prince s'étaient illuminés.

— N'est-ce pas que ma mère est bonne? Et si belle! Il n'y a pas de plus belle princesse régnante en Allemagne... Ah! si c'était elle qui pouvait s'occuper de moi et non mon père et le major, je serais meilleur et plus heureux! Mais il paraît que c'est impossible, qu'il faut qu'un prince soit élevé par des hommes. Enfin, vous avez raison, Frau Doctor... C'est à elle que j'irai d'abord... mais elle ne pourra pas empêcher que mon père ne me châtie rudement.

— Je gage au contraire, fit Moloch, qu'on vous infligera une peine fort légère, car on n'avouera pas officiellement que vous êtes l'auteur de l'attentat, et il ne faudra pas le laisser soupçonner au public.

— Et puis, monseigneur, ajoutai-je, il faut être prêt à payer le prix de ses actes.

— Je le sais, monsieur Dubert, me répondit-il en me regardant bien en face, avec cette jolie fierté que j'aimais et que la brutalité du major lui ôtait. Je vais trouver ma mère sur-le-champ, et je vous certifie que j'avouerai tout.

— Laissez-moi vous embrasser, dit Mme Moloch, les larmes aux yeux.

Elle le garda un bon moment dans ses bras, murmurant :

— Chère tête blonde! cher enfant!

Il serra la main du docteur et la mienne, et, sans plus prononcer une parole, alla frapper contre la porte avec son stick. Le geôlier, qui attendait dehors, ouvrit et s'effaça respectueusement. Du seuil, Max nous fit un bonjour mi-triste, mi-souriant.

— Renoncez à ce genre particulier d'expériences, lui cria le docteur; mais surtout ne négligez pas pour cela la chimie! Vous y réussirez.

Et la porte s'étant refermée, nous entendîmes Max s'éloigner d'un pas résolu.

Mme Moloch essuyait ses sensibles yeux.

— Ce petit prince, fit-elle, a une nature excellente.

— Avec quelques dangereux penchants, objectai-je.

Moloch secoua la tête.

— Pauvre enfant! Est-ce donc sa faute s'il a hérité son tempérament d'une vingtaine de maniaques sanguinaires dont la barbarie n'avait pour limite que la barbarie de leurs adversaires princiers?... N'importe, ajouta-t-il avec son gai rire de collégien, quel joli article pour le *Vorwærts* : « Le prince dynamiteur! »

— Nous ne lirons pas cet article, cher docteur, répliquai-je. Vous l'avez fort justement dit à Max : jamais on n'avouera que le prince héritier de Rothberg a voulu faire sauter le major de la cour.

— Eitel, interrompit Mme Moloch, je veux que ce soir, pour célébrer ta mise en liberté, nous vidions une de ces bouteilles de Johannisberg 98 dont le goût te plaît tant.

Moloch secoua la tête.

— Ne compte pas, femme, sur ma libération pour ce soir, ni peut-être pour demain. Il faut laisser aux méninges du prince et des dignitaires le loisir d'inventer une fable... Ah! réjouissons-nous que pareille aventure nous arrive au vingtième siècle. Il y a seulement soixante-dix ou quatre-vingts ans, mon sort eût été vite réglé et le tien aussi, Cécile, et aussi le vôtre, monsieur Dubert, et même celui de votre jeune sœur, sans compter le petit Hans, de qui d'ailleurs, même aujourd'hui, je ne payerais pas la peau fort cher. Quiconque aurait connu la vérité eût été mis hors d'état de la divulguer... Malgré tout, le Dieu-Force, dans l'antique Germanie, est contraint aujourd'hui, en certaines circonstances, de compter avec l'Idée. Et ses adorateurs n'osent parfois lui rendre qu'un culte honteux.

J'allais prendre congé du vieux couple, quand Mme Moloch dit, à mi-voix, à son mari :

— Eitel! ne voulais-tu pas parler d'une certaine chose à M. le docteur Dubert?

Le savant passa ses doigts mobiles dans les boucles de ses cheveux blancs.

— *Bei Gott!* fit-il, je le devrais; mais je ne sais comment M. Dubert acceptera mes propos. Qu'en penses-tu, Cécile?

— Je pense, fit la vieille dame, qu'il faut lui parler à cœur ouvert, parce qu'il est véritablement notre ami.

Moloch me saisit brusquement le bras et me regarda bien en face.

— Écoutez, fit-il, j'ai de l'affection pour vous. Bien que fonctionnaire de la Cour, vous n'avez pas craint de montrer de l'amitié au vieux Zimmermann. Quand on l'a incarcéré, vous avez intercédé pour lui auprès du prince; vous l'avez visité dans son cachot. Le peu que je puis vous rendre en échange, je vous le donnerai. Ce n'est qu'un conseil. Ne le prenez pas en mauvaise part... Voilà : Tout le monde, à Rothberg, dit que vous êtes l'amant de la princesse Else... Bon! ce n'est pas vrai? j'en suis bien aise! On disait que vous alliez l'enlever. Je trouvais cela fâcheux, et Cécile pensait comme moi. Vous auriez eu une

situation humiliée et difficile ; vous auriez fait tort à votre charmante petite sœur. Vous auriez donné un argument à ceux qui, de ce côté des Vosges, accusent la frivolité et le libertinage des Français. Enfin, vous auriez ôté sa mère à ce pauvre petit prince Max... Je ne dis pas que ce soit une mère parfaite, mais c'est tout de même une mère, n'est-ce pas? C'est une femme qui a quelque sensibilité. Elle m'a fait un peu de bien et, tout à l'heure, son intervention va certainement encore adoucir les choses. Que sera la vie de cet adolescent princier quand il n'aura plus pour éducateurs que le prince Otto et une Frika?... Max me semble à la fois intelligent et puéril, faible et violent. Pourtant, il gouvernera des hommes. Ne contribuez pas à en faire un mauvais prince... Maintenant, si vous trouvez que j'ai été indiscret, appelez-moi vieux fou et oubliez ce que je viens de dire.

Je ne répondis pas, mais je serrai la main des deux époux de façon à leur faire comprendre que leur intervention ne me choquait point. Et je sortis ; je m'en allai vers mon logis, le cœur incertain et lourd.

Je ne pensais plus à l'aventure de Moloch. J'étais tout au souci égoïste de mon propre lendemain, et je me demandais :

— Que ferai-je?

Quand j'eus regagné ma chambre, il était environ quatre heures après midi, heure où, par les beaux jours comme celui-ci, les hôtes du Luftkurort excursionnent dans la montagne avec une conscience vraiment germanique... Gritte, je le savais, était montée jusqu'au Rennstieg en compagnie d'une famille allemande de notre voisinage, où les deux fillettes étaient devenues ses amies.

Il ne me déplut pas de me sentir seul pour rêver et méditer, dans ma chambre close, avec le silence de la maison et du pays autour de moi. Je m'assis sur la terrasse qui dominait le château, la vallée de la Rotha, le massif de Thiergarten. Ma pensée, comme hésitant à s'engager dans des méditations sérieuses, voleta sur des réflexions d'une insignifiance absolue. « Les jours deviennent courts. Il est à peine cinq heures et voici déjà que les oppositions d'ombre et de lumière, prélude du soir, accusent la beauté du paysage. Tiens!... On a réparé la toiture ouest du château, que le récent orage avait abîmée... Les tuiles neuves dessinent un triangle... » Puis je ne pensai plus rien du tout; mes yeux suivirent les évolutions d'une bande de chevreuils qui, élégants et craintifs, descendaient des bois du Thiergarten vers

la rivière. Et une morne tristesse m'envahit.

— Voyons! voyons! m'écriai-je tout haut... rien n'est encore accompli : ma destinée est dans mes mains. Au lieu de prendre tout seul, demain, le train pour la Bohême, qui m'empêche de prendre avec Gritte le train de Paris?

Oui... il ne tenait qu'à moi de choisir, mais à condition, d'abord, de démêler ce que je voulais choisir... L'autre soir, quand la princesse me parlait avec une amoureuse autorité, arrangeant l'avenir, disposant de moi comme d'un bien conquis, pesant sur moi de tout le poids importun de sa fortune, de sa qualité d'altesse, je m'étais senti une âme de révolté. Alors, j'aurais pu dire avec certitude : « Je préfère m'affranchir... » En était-il de même aujourd'hui, où je méditais face à face avec moi? La tristesse de ma libre solitude valait-elle donc la peine d'être si jalousement défendue contre un tendre esclavage?

« Qu'Else ait ou non la discrétion, la délicatesse désirables, qu'elle ne m'épargne pas assez les humiliations de son état, il n'en est pas moins certain qu'elle m'aime. Quand elle dit : Je vous donne de mon amour une preuve unique en sacrifiant tant de choses, elle manque peut-être de tact, mais elle ne manque pas de sincérité. Rencontrerai-je jamais une autre femme

capable de m'aimer ainsi et de me le prouver avec tant d'éclat?... »

Des hirondelles vinrent tournoyer sous la terrasse, se poursuivirent avec des cris aigus, ces cris où retentit un étrange appel de mélancolie, cris d'automne évoquant la tristesse des départs, des voyages lointains. Comme j'étais parfaitement immobile, elles rapprochaient de moi leurs volutes mouvantes; l'une d'elles se posa un instant sur la rampe du balcon, je distinguai de près sa petite tête noire, aux yeux noirs, son noir bec effilé, la riche mantille bleu sombre de ses ailes repliées et la découpure cabalistique de sa queue doublement pointue. Soudain, elle plongea de nouveau dans le vide de la vallée, les ailes d'abord actives, puis planantes, au-dessus de la verte arène où bouillonnait la Rotha.

— Et moi aussi, murmurai-je, renouant mes pensées, moi aussi j'aime Else... Mille petits liens mystérieux de tendresse m'ont uni à elle, dans cette solitude qu'elle a dotée pour moi d'un charme imprévu. Le vrai devoir, supérieur à toutes les conventions artificielles de la société, n'est-il pas de lui rester fidèle? Ne nous payons pas de mots! La morale n'est pour rien dans

mon hésitation présente. J'y démêle au contraire un certain égoïsme, le projet de réserver l'avenir pour quelque autre femme plus jeune... Vain projet! car une femme plus jeune n'aura pas pour moi le jeune, l'ardent désir d'Else... Et moi-même, ne demeurerai-je pas toute ma vie inconsolable, si je n'ai pas reçu d'elle ce don absolu, qui seul apaise l'inquiétude du désir?

— Mais je suis absurde! m'écriai-je en me levant, irrité contre moi-même, et en arpentant ma terrasse. Qu'est-ce que je veux enfin, qu'est-ce que je veux?...

En vérité je ne le savais plus. Il me parut bien toutefois que si je n'écoutais que mon impulsion irréfléchie, je rejoindrais Else.

« Seulement il y a Gritte... Il y a la répugnante acceptation de la situation d'un homme pauvre enlevé par une femme riche. Moloch me l'a dit franchement tout à l'heure : et que de fois je me le suis dit à moi-même! Cependant, voyons : Gritte n'est pas seule au monde. C'est par exception qu'en ce moment je suis responsable d'elle. Elle est régulièrement confiée à notre tante, sa tutrice. Elle va retourner à Vernon... Sa tante la dotera, la mariera. Gritte aura un mari, le suivra, ne s'inquiétera guère de moi. A cause d'elle, qui dans si peu de temps s'appuiera sur le bras d'un autre homme, toute

liberté m'est-elle enlevée pour mon propre bonheur?...

« D'autre part, la situation déshonorante du précepteur enlevé par la princesse... »

Je fis un acte énergique de sincérité, afin de ne pas poser devant moi-même, ce qui est souvent plus malaisé que de ne pas poser devant autrui.

« Suis-je réellement arrêté par le scrupule d'associer ma vie à celle d'une femme plus riche?... Eh bien! en conscience, non. Il ne m'apparaît pas, là, une déchéance morale irrémédiable. Ce qui m'irrite et m'inquiète, c'est la peur d'être dépendant de la femme plus riche que moi, c'est la peur qu'elle n'en use pour m'opprimer et m'asservir. C'est aussi, soyons franc, c'est surtout l'opinion qu'on aura de cette fuite. Les conditions de notre vie à deux ne devraient être connues que d'Else et de moi, je m'en accommoderais; mais je frémis rien qu'à imaginer le ridicule et le déshonneur publics qui s'attachent au précepteur français enlevé par la princesse allemande!

« Et alors?...

« Alors... je ne sais plus que faire. Je sens bien un attrait de tendresse, de reconnaissance et même de désir pour Else. J'ai même peut-être, vis-à-vis d'elle, de vagues devoirs : car,

après tout, je lui ai dit : « Je vous aime, » et je n'ai jamais contredit formellement ses projets d'enlèvement... Mais tout en me sentant libre vis-à-vis de Gritte dans le sens strict du devoir, j'aime trop ma sœurette pour risquer de lui faire du tort... De même je ne me juge pas déshonoré par le fait de suivre, pauvre, la destinée d'une femme riche : mais je me sens diminué par la dépendance réelle qui en résulte pour moi, et blessé par l'opinion qu'en aura le monde... »

A ce point de mes réflexions, je constatai que je m'avançais plus et même que je perdais pied dans ma propre psychologie... Mon tempérament me suggéra : « Laissons faire!... Laissons s'arranger les événements! Dans trois jours je serai d'un côté ou de l'autre de ce que Tirésias appelle : le tranchant du destin. » Cette solution de veulerie et d'inaction satisfit ma paresse. Je me penchai au balcon et je regardai. Le soleil déclinant de l'automne rougissait la massive façade du Schloss : on eût dit incendiées les dernières fenêtres, celles de l'appartement d'Else. Les montagnes, où déjà les feuilles des hêtres jaunissaient, parmi l'immuable verdure des sapins et des mélèzes, se hérissaient, à la clarté oblique, d'une infinité de cônes lumineux juxtaposés et d'innombrables trous d'ombre... La

Rotha, dans le fond déjà obscur du ravin, mugissait, noire et blanche.

Tout mon séjour dans ces montagnes me revint en mémoire, d'un seul élan : les poignantes angoisses de l'exil, les humiliations ressenties si cruellement en présence du major, du prince, de Herr Graus, et aussi les joies de l'intimité avec Else, les premiers frôlements de nos mains, les premiers baisers. Je me rappelai la lecture de Michelet, la visite au théâtre de la Gombault... Et surtout ces dernières semaines, si animées, si intenses, Moloch et sa femme, la présence de Gritte qui avait renouvelé pour moi l'attrait des paysages, les dialogues dans la prison. — « Tout cela, bon ou mauvais, hostile ou amical, a été un morceau de ma jeunesse... Tout cela vaut mieux que d'avoir continué ma sotte vie de jeune bourgeois riche... Ici, j'ai aimé mon cher pays français comme je ne l'avais jamais compris et aimé sous le ciel de la patrie. Vieux coin d'Allemagne, quel que soit demain, je sais bien que je ne te haïrai pas ! »

Je fus interrompu dans mes méditations par un bruit de pas assez pesants dans l'escalier de la villa.

« Serait-ce M. Moloch qui rentre libéré, chez lui? » pensai-je.

Et je me hâtai de courir au vestibule pour le saluer. Ma surprise ne fut pas médiocre de me trouver face à face avec Mlle de Bohlberg. Cette vierge scandinave annexée à l'empire allemand commença par pousser un soupir de fatigue, sans doute pour me reprocher la raideur de mon escalier. Puis, m'ayant honoré d'une brusque inclinaison de sa tête aristocratique, elle me dit :

— Son Altesse la Princesse est en bas dans sa voiture; elle demande si M. le Docteur est en état de la recevoir.

— Son Altesse ici?... m'écriai-je.

Mlle de Bohlberg leva au plafond ses yeux attristés, comme pour dire : Ne me rendez pas responsable de la commission que je suis forcée de vous faire... L'idée d'une telle inconvenance ne vient pas de moi!

— Je suis aux ordres de Son Altesse, fis-je, reprenant mon sang-froid.

— Son Altesse vous commande de ne pas venir à sa rencontre, et de l'attendre ici, répliqua la demoiselle d'honneur.

Elle redescendit, tandis que, suivant l'ordre de la princesse, j'attendais sur le palier. Tout de suite, Else apparut, suivie de Mlle de Bohlberg.

— Je ne vous dérange pas? fit-elle avec cette

grâce aisée, certainement la plus incontestable qualité des souverains. Et me donnant sa main à baiser :

— J'ai un mot à vous dire de la part du prince...

Je la conduisis sur la terrasse de ma chambre en traversant la chambre de Gritte.

— Oh! c'est ravissant, en effet, cette vue des terrasses... Regardez donc, Bohlberg! je n'étais pas venue dans ces villas depuis que Sa Majesté la Reine de Hollande y vécut quelques semaines incognito... Bohlberg, allez donc m'attendre dans la chambre voisine, — la chambre de votre sœur, n'est-ce pas monsieur Dubert?

— Oui, princesse, murmurai-je, assez gêné.

M[lle] de Bohlberg obéit. Dès que la porte se fut refermée sur elle, Else me tendit ses lèvres à travers la voilette grise. Elle était toute vêtue de gris costume tailleur coupé à Vienne, chapeau gris, façonné à Paris, gants gris, voilette grise. Cette toilette monochrome lui seyait. Son teint se parait de la chaleur de son sang; elle sentait frais, et, il n'y a qu'un mot qui serve, elle était charmante.

— Oui, fit-elle, m'imposant silence de la main dès que nos bouches se quittèrent... c'est entendu... je fais une folie, une imprudence... qu'importe? puisque ce sera la dernière... Je

voulais vous voir et voir où vous avez vécu depuis un mois... notre plus cher mois.

Elle se pendit à mon bras, et laissa traîner son regard sur la vallée de la Rotha, déjà brumeuse, sur les pentes boisées encore ensoleillées à leur faîte, sur le château qu'incendiait le soleil couchant. Et elle se parla à elle-même plutôt qu'elle ne me parla.

— Comme j'ai souffert du vide de mon cœur, ici!... Je vais accomplir quelque chose que l'opinion jugera extravagante... A moi, cela me paraît la seule chose raisonnable.

Elle ramena ses yeux sur mes yeux et ajouta en souriant :

— Officiellement, je suis venue chez vous pour vous dire que le prince compte sur votre discrétion dans l'affaire de ce fou de Max. J'ai obtenu qu'on ne lui infligeât qu'une semaine d'arrêts, comme punition. Le petit Hans, qui est très dévoué, dira que c'est lui qui avait déposé par mégarde une fusée destinée au feu d'artifice du soir... enfin, n'importe quoi. On lui donnera mille marks et on le mettra quinze jours en prison... Après tout, il a été complice de Max et mérite d'être puni. Le juge a déchiré son ordonnance de renvoi à la cour et signera ce soir une ordonnance de non-lieu pour le docteur, qui sera mis en liberté demain matin... Et

ainsi tout sera fini. Au fond, le prince n'a pas été si en colère que je l'aurais craint, parce que cette ridicule histoire l'assommait et qu'ainsi la voilà liquidée... Il publiera dans la *Gazette de Rothberg* un télégramme à sensation remettant les choses au point... Et puis, tout cela m'est égal... Je suis à toi, fit-elle plus bas... Je suis à toi, répéta-t-elle. Et je te permets de me dire : « Je t'aime. »

Elle insista sur le tutoiement comme sur une faveur capitale. Renversée dans mes bras, elle me regardait avec une réelle tendresse. Pourquoi, à cette minute où elle pouvait supposer que sa présence me griserait tout à fait, pourquoi me sentis-je bien plus clairvoyant et bien plus maître de moi que la minute d'avant, alors que je n'avais pour compagnie que mes rêves? Peut-être parce que cette visite impromptu m'avait un peu déplu : le voisinage de la chambre de Gritte aggravait mon malaise. A chaque instant je tremblais de voir la porte s'ouvrir et Gritte paraître. Mon cœur, trop angoissé pour s'attendrir, fut lucide jusqu'au pressentiment. Pour la première fois, je fus certain que cette femme élégante et jolie, actuellement renversée dans mes bras, ne serait jamais la vraie compagne de ma vie. Et du même coup m'apparut la solution d'un problème que tout à l'heure j'avais vainement poursuivie. La question qu'il fallait

poser, qui serait l'épreuve suprême, me fut mystérieusement suggérée.

— Oui, chère Else, dis-je, je t'aime... Mais ce que tu m'as proposé... je ne peux pas le faire de la façon que tu me le proposes.

Elle se dégagea, toute pâle :

— Que veux-tu dire?... Je ne comprends pas.

— Je sens tout le prix du sacrifice que tu fais... Je t'en remercie. Mais je ne peux pas être, moi pauvre professeur, l'amant d'une princesse riche évadée de son trône.

— Oh! fit-elle, toute tremblante, dans quels termes tu me parles...

— Pourquoi reculer devant des mots, puisqu'il faut s'expliquer clairement? Je ne peux être, ma chère souveraine, que ton mari, et ton mari pauvre. Veux-tu renoncer à ta fortune?... je ne te permets pas d'en garder un billet de banque ni un bijou. Veux-tu t'appeler Mme Dubert et vivre en France, de ma vie, de la vie que je gagnerai par mon travail?... Alors, je suis à toi. Nous nous rejoindrons après-demain à Carlsbad : dès que la loi nous le permettra, nous nous épouserons et nous retournerons dans mon pays.

Elle recula un peu et me regarda. Évidemment elle se demandait si j'avais mon bon sens.

— Ce n'est pas sérieux, fit-elle, (et son attitude, comme sa voix, reprenait de la hauteur,)

ce n'est pas sérieux, ce que vous me dites là?

La distance s'était refaite entre nous deux, et le tutoiement avait disparu.

— Très sérieux, dis-je assez froidement. Même d'une femme que j'aime, je refuse d'être le compagnon salarié. Et, simple bourgeois français, je veux vivre en France avec ma femme légitime, qui soit mon égale.

— Ah! fit Else dont les lèvres tremblaient, j'ai eu bien tort de me fier à vous... Vous avez trouvé ce moyen pour vous dérober... Ce n'est pas brave!... Vous savez bien que je ne dispose pas de mon rang ni de mon nom comme une petite ouvrière de Steinach qu'il vous plairait d'enlever! Et mieux vaudrait me dire tout de suite que vous avez changé d'avis, que vous ne m'aimez plus. Car vous êtes trop intelligent pour avoir jamais pensé que je vivrais avec les six mille marks que vous gagnerez par votre travail, sous le règne d'un avocat parvenu, dans un pays pourri par l'anarchie, et cela pour m'appeler : « madame Dubert ».

Quand elle prononça d'un ton bien ferme, bien méprisant, ces deux mots : « madame Dubert », je sentis que tout était fini, qu'un certain lien se brisait entre nous et que rien ne le raccommoderait... Je dus changer de visage, car elle s'aperçut qu'elle m'avait blessé :

— Ne prenez pas en mauvaise part ce que je vous dis là, reprit-elle. Certainement vous me comprenez. Aucun être au monde n'est absolument libre d'attaches. Je romps celles que je peux rompre. Pensez à ce que je vous sacrifie et ne me demandez pas l'impossible. Je puis cesser d'être princesse régnante de Rothberg. Je ne puis cesser d'être princesse allemande... Voilà ce que j'ai voulu dire : rien, bien entendu, qui doive vous froisser.

Je ne répondis rien : et certainement mon visage n'exprima aucune irritation. Je me sentais au contraire apaisé par la décision qui s'était spontanément établie en moi. Mais l'habitude de voir toujours tout le monde leur céder accoutume les princes à interpréter dans le sens de l'obéissance le silence de leurs interlocuteurs.

— N'est-ce pas, me dit Else, que j'ai raison et que vous sentez que j'ai raison?

Je répondis hardiment, sincèrement :

— Oui, je sens que vous avez raison.

Et je me répétais à part moi :

« Elle peut cesser d'être mère, cesser d'être honnête femme, mais elle ne peut pas cesser d'être Allemande et d'être princesse... C'est vrai! »

Des voix nous parvinrent de la chambre voisine. La princesse m'interrogea du regard.

— C'est ma sœur Gritte, dis-je, qui sans doute rentre de sa promenade et qui cause avec M[lle] de Bohlberg.

— Allons, fit Else, il faut que je vous quitte... Pensez à moi. Pensez que demain matin je serai à Carlsbad, et après demain à Niklau... où je vous attendrai. Et chassez les folies de votre cerveau. Tenez, embrassez-moi.

Relevant sa voilette elle m'offrit encore ses lèvres, tournant le dos au paysage que la poésie du soir parait de sa féerie. J'hésitai un instant. Puis je compris qu'il ne fallait pas lui en vouloir, qu'elle n'était pas spécialement insensible ou perverse, et, qu'en fait, je ne lui gardais nulle rancune. Allemande et princesse! pensai-je... Je me penchai sur elle, sa tête renversée sur mon bras. Dans ses yeux bleus, encore puérils malgré la meurtrissure que les années infligeaient aux paupières, j'aperçus reflété le paysage romantique de la Rotha, et le ciel où déjà s'allumait le fanal de Jupiter... Et le baiser que je posai sur sa bouche chaude de fièvre contint toute ma reconnaissance pour le passé, tout le tendre regret pour un avenir qui ne serait pas...

— Bolhberg! appela-t-elle après un instant de silence dont elle usa pour remettre en ordre sa coiffure.

La vieille fille parut sur le seuil : derrière elle, j'aperçus Gritte, immobile.

— On peut sortir par ici, n'est-ce pas ? fit Else en montrant la porte de ma chambre qui donnait sur le palier.

Sur ma réponse affirmative, elle ouvrit cette porte, et, me faisant un geste d'adieu où je distinguai un ordre dans l'index légèrement menaçant, elle sortit, suivie de sa demoiselle d'honneur.

Gritte, debout dans sa chambre, une main appuyée au bois de lit, n'avait pas bougé. J'allai à elle. Il ne faisait déjà plus clair. Quand je fus tout proche je m'aperçus que son corps tremblait et qu'elle pleurait. Elle eut un geste de recul comme pour éviter mon contact. Ses yeux candides et douloureux ne quittaient pas les miens. Et soudain je compris qu'il n'y avait rien à lui expliquer, et que c'était tant mieux, car je ne trouverais pas de mots. Mais je compris aussi que jamais, jamais, je ne me résignerais à être la cause qui faisait pleurer ces yeux et trembler ce corps innocent.

— Gritte chérie, lui dis-je, ne crains rien. *C'est fini...*

Elle fit « non » de la tête avec une sorte de violence nerveuse.

— Si, ma chérie, repris-je, crois-moi. C'est fini. Je ne te quitterai pas. Je rentrerai demain à Paris, avec toi.

Ses yeux s'éclairèrent. D'un de ces mouvements vifs qui la faisaient si gracieuse, elle écarta pour ainsi dire les larmes de ses joues, et releva ses cheveux, que ses sanglots avaient fait déborder sur son front :

— Est-ce possible?

— C'est certain.

Alors elle s'avança doucement jusqu'à moi et se laissa couler contre moi, la tête sur mon épaule.

— Merci.... mon Loup chéri... merci!

Ses deux mains me caressaient le visage, elle murmura :

— Tu vas avoir du chagrin... Mais je t'aimerai tant, Loup, tu verras, je t'aimerai tant! Et puis, vois-tu? comme ça ce sera mieux, pour toi aussi...

IV

Villa Else, 19 septembre.

« Chère Princesse,

Je vous écris de cette même terrasse où hier vous avez daigné me faire un si tendre adieu, dont l'évocation me laisse encore troublé. Pour vous écrire je me suis levé avant le jour : tout dort dans les villas, tout semble dormir au château. La brume bleue s'évapore lentement des profondeurs où fredonne la Rotha... Je vous écris si tôt parce que je veux que ma lettre vous parvienne avant l'heure où vous m'attendiez moi-même.

« Chère grande amie, à la minute qui précéda cet inoubliable baiser d'adieu, vous me disiez, parmi d'autres propos d'amour : « Comprenez-« vous que je ne puis cesser d'être Allemande et

« que je ne puis cesser d'être princesse?... » Et je protestai que je le comprenais en effet. Je ne mentais pas. Votre formule m'était apparue comme l'expression même de la vérité et de la sagesse. Cependant, c'est à la réflexion que j'en éprouvai toute la force, et qu'elle me pénétra, si l'on peut dire ainsi, jusqu'à faire corps avec ma propre pensée... Je n'ai guère dormi cette nuit, princesse; ma petite sœur était un peu fiévreuse; je l'ai veillée jusqu'au moment où son sommeil est redevenu calme. Et mon insomnie s'employa toute à méditer là-dessus. Je veux vous faire connaître d'abord mes méditations, et ensuite les décisions qu'elles m'ont commandées.

« Vous ne pouvez cesser d'être princesse... Je suis un peu honteux, aujourd'hui, qu'il ait fallu un an de séjour dans une cour allemande, et votre amitié, pour me faire comprendre cela... Pourtant il est certain qu'il y a onze mois, quand je vins au château de Rothberg, j'y apportais d'autres idées. C'étaient, tout juste, les idées d'un jeune Parisien de la bourgeoisie riche et mondaine. A Paris, j'avais fréquenté, dans le monde, pas mal de femmes qui mettaient des couronnes sur leur papier à lettre et sur la portière de leur coupé : mais je savais, comme tous les Parisiens, qu'en France cela n'a aucune signification et aucune importance. Depuis que la

noblesse est officiellement supprimée, nous donnons chez nous du comte, du marquis, voire du duc et du prince aux gens qui nous en manifestent le plus léger désir. Qu'une madame Benoît imprime un tortil sur sa correspondance et se dénomme : Baronne de Benoît, cela ne nous paraît pas plus choquant que de voir un Durand ou un Dupuis quelconque signer un livre : Olivier de Montigny ou Carle de la Gérardière. Ce n'est plus de la noblesse : ce sont des pseudonymes... Vous concevez donc que ceux qui, comme mon père et moi, continuent par simple paresse à s'appeler Dubert tout court, ne soient pas éperdus d'admiration ni de respect pour cette innombrable cohue de hobereaux ruinés et de boutiquiers décrassés qui prétendent accroître l'aristocratie française.

« C'est dans cet esprit que j'arrivai, il y a un an, à Rothberg, et, seulement à l'user, je m'aperçus que j'avais les idées les plus fausses sur le mot : Princesse, et même sur le mot : aristocratie. Lentement, progressivement, je compris que ces mots peuvent être plus que des mots, peuvent signifier des réalités. Rothberg est une toute petite principauté, la plus petite de l'Allemagne après Lichtenstein; mais votre mari est tout de même le dépositaire authentique d'une autorité qui lui vient d'une longue suite

d'aïeux : des êtres humains lui reconnaissent des droits que leurs ancêtres reconnaissaient à ses ancêtres. Il est un chaînon de l'histoire de son petit pays : il n'est pas un fantaisiste isolé qui se décore lui-même d'un nom de guerre. Et vous aussi, princesse, vous êtes un chaînon, charmant et brillant, de l'histoire d'Erlenburg : votre nom est évocateur d'un certain nombres de faits dans le passé, d'un certain nombre de privilèges dans le présent. Cela crée une réelle différence entre vous et un bourgeois comme moi, qui n'a, dans son pays, qu'une histoire anonyme et les droits de tout le monde. Et pas plus qu'il ne dépend de moi de faire réellement noble le nom de Dubert que je porte, il ne dépend pas de vous de faire qu'une Erlenburg soit réellement une bourgeoise. Elle ne sera jamais qu'une princesse travestie...

« Ai-je bien réfléchi? Ai-je bien compris? Oui, n'est-ce pas... Vous allez voir que je n'ai pas moins heureusement médité sur le second point de votre phrase.

« Vous ne pouvez cesser d'être Allemande. Cela me paraît aujourd'hui clair comme le soleil qui, en ce moment, dessine si nettement la dentelure des pins sur le bleu lavé du ciel matinal. Et pourtant, chère princesse, quand je quittai la France pour l'Allemagne, vous ne sauriez imaginer (car je ne vous l'ai jamais dit) à quel point j'étais

féru d'internationalisme. L'internationalisme est une vieille maladie française. Comme les étrangers ont l'air de se divertir chez nous, nous en concluons aussitôt qu'ils nous aiment : nous les déclarons nos frères et nous rêvons d'une vaste embrassade par-dessus les frontières. Ainsi nous chérissons successivement la plupart des peuples étrangers. Aujourd'hui, par exemple, nous aimons les Anglais. Au moment où j'arrivai à Rothberg, nous ne détestions pas les Allemands. Les jeunes gens de ma génération notamment, qui n'ont pas vu la guerre, ressentaient peu la blessure de l'ancienne défaite... La musique de Wagner avait atteint bien des cœurs par le chemin des oreilles : des philosophes comme Schopenhauer et Nietzche avaient conquis nos intelligences. Puis, que voulez-vous ? candidement, nous croyions que vous nous aimiez...

« Ah! par exemple, chère princesse, cette illusion-là ne m'a pas duré longtemps, une fois passée la frontière ! La moindre conversation avec un de vos concitoyens, la plus sommaire lecture de vos journaux, le spectacle seul de vos villes et de vos fêtes m'ont tout aussitôt désabusé. Je reviens en France, — car j'y vais revenir, — abasourdi de ma découverte : L'ALLEMAGNE NOUS DÉTESTE. Pas toute l'Allemagne, soyons sincère. Il existe un parti, dans l'Allemagne des

idées, qui sympathise avec la France des idées : quelques savants, quelques littérateurs, quelques artistes... hélas ! de moins en moins nombreux et aussi, osons le dire, de moins en moins hardis ! Les autres obéissent au mot d'ordre qui vient du Nord : et ils nourrissent contre la France un étrange sentiment où se mêlent les contradictoires : jalousie pour l'élégance et dédain pour la faiblesse, déception de n'avoir pas détruit le vaincu et crainte persistante d'une revanche possible... Huit jours après mon arrivée à Rothberg, chère princesse, j'étais fixé là-dessus.

« Vous protestez?... Vous dites que ce n'est pas vrai, qu'en tout cas ce ne sont pas là vos sentiments, à vous, princesse Else? Vous avez raison. Vous êtes trop sensible pour n'être pas demeurée quelque peu « vieille Allemagne ». Et puis vous avez, personnellement, souffert un peu de ce qui est « jeune Allemagne » parmi votre entourage immédiat... Tout de même, ne vous croyez pas affranchie des façons de voir et de juger qui offusquent le plus un Français ! La France est toujours, pour vous, le pays de la frivolité sensuelle. Nous n'avons pas le droit de raisonner : il nous faut chanter. Nous sommes en pleine décadence, sauf que nous sommes d'assez agréables histrions... Regardez bien dans votre esprit, chère Else, vous y trouverez toutes ces

façons de penser et de sentir... Que voulez-vous? cela nous blesse. Nous trouvons cela injuste... Nous aussi, par bien des côtés, nous nous jugeons supérieurs à l'Allemagne, surtout à la jeune Allemagne chauvine, mômière et utilitaire... Nous aimions mille choses de la vieille Allemagne, l'Allemagne du Danube et du Rhin... Voilà que toute l'Allemagne, même celle du Danube et du Rhin, se met à bomber la poitrine, à marcher à la prussienne, à dire : « Nous sommes le peuple-roi »... Les Français regimbent, ou du moins préfèrent vivre le moins possible avec des voisins si exclusivement satisfaits d'eux-mêmes. Le « moi » national est le plus haïssable des « moi ».

« J'entends bien votre objection. — Qu'importe tout cela entre deux êtres qui s'aiment? Deux êtres qui s'aiment ont-ils besoin, et ont-ils seulement le temps de discuter politique ou sociologie?... Et cette objection semble fondée. Il est bien clair que le matin où Michelet nous prêcha de si savoureuses doctrines sur la sensibilité des femmes du Nord, ou encore dans la garde-robe de la Gombault, nous connûmes des minutes de parfait accord, durant lesquelles nous oubliâmes l'un et l'autre et notre naissance et notre pays... Mais, chère Else, n'avons-nous pas justement éprouvé que, ces minutes envolées, notre naissance et notre pays nous ressaisissaient

soudain, et de nouveau nous dominaient souverainement ? Nos différences réelles, irréductibles, reparaissaient. Nos âmes se retrouvaient doublement étrangères, et par la caste et par la race... Différence qui sans doute les avait d'abord attirées l'une vers l'autre, qui rendait plus poignantes les minutes d'accord et d'oubli, mais qui (confessez-le, ma chère souveraine) teintait d'amertume et gâtait d'un air de dispute les heures intermédiaires.

« Grâce à Dieu, chère Princesse, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me permettre de vous aimer, nos « heures intermédiaires » ont été extrêmement peu nombreuses : quant à moi, auprès de vous, je pris bien vite la charmante habitude de perdre la tête... Mais si j'avais obéi à votre tendre injonction, si j'acceptais le sacrifice que vous m'offrez, si je m'associais à la vie nouvelle que vous projetez, ne devinez-vous pas que, par les nécessités même de cette vie commune, les moments de sang-froid se multiplieraient ? Pourriez-vous oublier toujours que vous avez été princesse régnante, que vous avez eu un mari, que vous aviez un fils, et que vous n'avez plus rien de tout cela ? Vous serait-il loisible d'oublier l'opinion qu'a le monde des princesses errantes, si nombreuses de nos jours, les allemandes surtout ? Tout cela aussi, comme la race et la nais-

sance, c'est des réalités; il ne tient pas à nous d'empêcher qu'elles se dressent devant nous et dominent notre vie. Pourrais-je, moi-même, hors les minutes d'exaltation qui naturellement sont exceptionnelles, ne pas me souvenir que j'ai, dans l'opinion publique, déshonoré mon nom en acceptant d'être... disons comme dirait l'opinion : entretenu par une princesse? Je sais bien que le plus ou moins d'honneur attaché au nom de Dubert vous semble une question dénuée d'intérêt et d'importance; vous jugez même que c'est tout honneur pour un simple Dubert que d'être aimé par une princesse jusqu'au point d'en être gagé. Preuve de plus qu'entre un bourgeois de France et une princesse d'Allemagne les idées sur l'honneur sont inconciliables... Pareillement, si Mlle de Bohlberg avait un frère, et que ce frère fût distingué par une Altesse et lié à sa vie amoureuse, la chère descendante d'Ottomar le Grand tiendrait à fierté de souder sa propre existence à celle du faux ménage... Eh bien! croyez qu'en France et parmi les amis de ma famille, l'avenir de ma chère petite sœur Gritte serait très compromis s'il était avéré que son frère, ruiné l'an passé, a choisi pour profession l'intendance sentimentale d'une riche princesse teutonne.

« Tout cela, ma grande amie, — que j'écris

bien vite et que je vais vous expédier bien vite, pour mettre de l'irrémédiable entre nous deux, — tout cela que vous ne pouvez pas juger déraisonnable, croyez que ma raison ne me le dicte pas sans faire crier mon cœur... Ce serait bien doux, certes, de vous rejoindre ce soir à Carlsbad, en un lieu où vos pudeurs protesteraient moins, et où ce qui n'a pas été, dans notre amour, serait enfin!... Rien qu'à cette imagination, tout moi frémit et voudrait s'élancer vers vous... Ah! la rayonnante lune de miel dans le petit château de Galicie!... tout contre vous, encore ignorés du monde et pouvant nous figurer qu'il nous oublie...

« Mais, en conscience, tout cela ne peut pas être. Tout cela nous mènerait vite au désaccord, à la rancune, à la rupture... Et que notre union absolue ne soit qu'un moment de notre destinée, que nous nous séparions après cela, me semble indigne de nous deux. L'un de l'autre, nous valons toute la vie : et justement nous ne pouvons pas nous la donner. J'aime mieux un adieu qu'une rupture.

« Car c'est un adieu, mon amie... Tout à l'heure, je vais demander au prince Otto de me rendre ma liberté, et, ce soir, je pars avec Gritte pour Paris... Je quitte Rothberg, où je ne reviendrai plus, car je ne serais pas sûr d'avoir, une

seconde fois dans ma vie, la force de décider ce que je décide aujourd'hui. Déjà j'ai bien de la peine à terminer ma lettre. Je l'ai commencée avec un peu d'injuste irritation et de méchante ironie... C'est qu'il me restait un peu de rancune contre certaines paroles que vous avez dites hier. Maintenant, au bout de mon message, je ne ressens plus contre vous la moindre rancune de race ni de caste... Je suis un pauvre garçon bien seul, qui a les larmes aux yeux en pensant qu'il perd sa plus chère amie. O douce Else! Else aux beaux cheveux, aux tendres yeux, aux lèvres savoureuses!... Est-il vrai que ni ce parfum de miel, ni cette lumière bleue, ni cette saveur de cerises mûres, je ne les connaîtrai plus? Rappelez-vous le banc de Maria-Helena... Rappelez-vous les pages de Michelet... et le prélude de *Parsifal,* que j'écoutais à vos pieds, et qui semblait alors l'émanation même de votre âme! Rappelez-vous la Fasanerie, et l'appartement de la Gombault, et les coulisses du petit théâtre, et, hier, la terrasse de ma chambre! Moi, tous ces souvenirs m'enveloppent à l'heure présente... Chère, chère Else! Vous avez été la première passion de mon cœur : je crois bien que rien ne poussera plus dans ce cœur que vous avez moissonné... C'est humiliant : voilà que je pleure comme un enfant. Tout à l'heure j'ai pris

ma tête dans mes mains et j'ai sangloté... Adieu! adieu! ma souveraine, ma chérie; je vous demande encore votre pardon et votre amour dans un grand baiser, un de ces baisers pendant lesquels on oublie qu'il y a une Allemagne et une France, de riches princesses et de pauvres docteurs... Un baiser sur vos lèvres, dans vos lèvres, profondément... »

Je glissai cette lettre, sans la relire, dans l'enveloppe, sur laquelle j'inscrivis l'adresse convenue : Baronne de Grippstein, 4, Grabenstrasse, Carlsbad. Et j'allai moi-même, couvrant d'un pardessus mon vêtement du matin, la jeter à la boîte de la poste... La plupart des habitants du Luftkurort dormaient encore; je ne croisai que quelques petites bonnes ébouriffées, qui, les yeux chargés de sommeil, descendaient aux provisions vers le village.

Mais, comme je regagnais la villa, je vis Herr Graus, déjà rasé et vêtu d'un complet verdâtre dont l'élégance était certainement redevable à un tailleur berlinois.

Son air était joyeux. Il m'interpella :

— Déjà dehors de si bon matin, monsieur le docteur? Si c'est pour voir arriver la garnison, vous êtes en avance. Elle est annoncée pour après le Mittagessen.

— Quelle garnison?

— Mais, la garnison prussienne qui va maintenant occuper Litzendorf et Rothberg... Ah! nous ne manquerons pas d'uniformes dans la principauté, et cela réjouit les vrais patriotes.

Je continuai ma route sans lui répondre. Que m'importait cette histoire de garnison dont on me rebattait les oreilles depuis quinze jours? Tapi dans l'égoïsme de mes peines, je me sentais la tête et le cœur à la fois vides et endoloris.

« Quelle pauvre loque je suis!... J'ai joué à l'ironie dans toute cette aventure sentimentale, et aujourd'hui qu'elle est irréparablement finie, il me semble que j'ai perdu toute raison de vivre... Pourquoi ai-je écrit cette lettre? Et pourquoi l'ai-je écrite ainsi? Elle contient des mots et des phrases qui feront de la peine à Else... Pourtant elle est sincère; j'avais sur le cœur certaines choses que je ne pouvais garder. Maintenant que je me suis débarrassé de ces choses, il me semble qu'Else m'est plus chère. »

Preuve qu'elle m'était plus chère : j'éprouvais un peu de rancune contre Gritte. Pendant que je faisais ma toilette, j'entendis ma sœurette sauter en bas de son lit, marcher dans sa chambre, ouvrir la fenêtre, se recoucher. D'ordinaire je me hâtais d'aller aussitôt l'embrasser. Cette fois, je restai dans ma chambre, remâ-

chant mes mélancolies. Ce fut elle qui frappa à ma porte. Quand elle fut suspendue à mon cou, après m'avoir regardé d'un air un peu confus, un peu inquiet aussi, je ne sus plus lui résister.

— Veux-tu, me dit-elle timidement, que je finisse tes malles pendant que tu donneras ta leçon au prince Max?... Tu verras... je les ferai très bien.

Ce fut convenu, et nous prîmes notre déjeuner de bonne amitié, serrés l'un contre l'autre comme deux exilés.

En croquant son dernier « zwieback », Gritte, les yeux méditatifs, bavardait.

— Est-ce bizarre! disait-elle. Le premier soir que j'ai passé ici, quand je suis arrivée, il y a six semaines, j'étais tellement ravie d'être en voyage, d'être dans du nouveau, d'être loin, que j'aurais voulu rester un an comme cela, à l'étranger, avec toi. Et aujourd'hui, j'ai une telle hâte de rentrer en France! Il me semble que c'est loin, loin, la France, et que nous n'y arriverons jamais...

Je ne répondis pas. Moi aussi, j'entendais cet impérieux appel du pays natal qui devient un jour irrésistible, en terre étrangère. Moi aussi, maintenant que ma décision de rentrer était prise, j'attendais la France avec une impatience de fiévreux.

De la terrasse où nous avions déjeuné, mes yeux erraient sur le paysage de la Rotha, sur le château : pourtant, cette fois, ce ne fut ni la rivière ni le château qu'ils virent. Une optique magicienne fit surgir devant eux le paysage de la France lointaine, ses coteaux, ses champs, ses vergers et ses vignes, les villages aux clochers d'ardoise, le ciel tempéré sous lequel un air léger circule, les habitants sobres et gais que ne grèvent pas de pesantes nourritures et dont l'âme s'affine aux aromes du vin... Routes de France, si blanches entre le double cortège des peupliers !... Une fille passe, coquette et rieuse : le garçon qui la croise lui jette un propos de galanterie, qu'il s'efforce, avant tout, d'aiguiser de sel... Dans sa capote bleue, à la fois alerte et comique, le tourlourou du dimanche se promène, écorçant la baguette de coudrier : jamais il n'a paru qu'il se battît moins dru, parce qu'en temps de paix il n'avale pas son ventre et marche en ployant le jarret... Proprette, silencieuse, un peu dormante, voilà la petite ville de province, les remparts, le vieux pont, le Mail. On y pratique d'instinct la sagesse classique : ne pas perdre en désir le temps du bonheur, se contenter !... Et là-bas, dans le fond de l'horizon, s'exaltent les tours et les flèches des grandes cathédrales, Reims, Chartres, Notre-Dame de

Paris, épopées de pierre où le gothique lui-même s'est discipliné à la loi d'ordre, de goût et de mesure qui règne sous ce ciel privilégié...

« Chère, chère douce France! » pensai-je.

Un violent désir m'échauffa de la retrouver, non pas le désir tendre, respectueux, d'un fils vers sa mère, — mais le désir tumultueux, passionné, d'un amant qui va rejoindre une maîtresse adorable, imprudemment quittée, et dont l'absence lui a mieux révélé la beauté, la bonté, le charme. Chère France dont l'idéal, malgré la mode du jour, n'est encore d'être ni usine, ni caserne! France de Racine et de Taine, où les poètes ne s'intitulent pas « professeurs », où l'on ne roule pas des yeux furibonds à propos d'un texte grec ou d'une réaction chimique, où c'est une grâce, pour les savants, de dissimuler leur savoir. Pays où se bien battre est peu, sans l'élégance, pays des gardes de Fontenoy, des grognards, des Africains, — seul pays où rien ne vaut, s'il n'est fait en beauté : ah! je te veux, je te veux! J'étouffe loin de toi, et je ne reposerai bien que quand j'aurai retrouvé ton air, le plus subtil et le plus savoureux du monde... Gritte me révèle la source de ma force, où j'ai puisé le courage de rompre un lien sentimental qui tout de même m'a déchiré, en se rompant.

Plus que toutes les raisons de raison, ma force fut le *Heimweh,* comme ils disent ici, le mal du pays, cette mystérieuse aimantation qui me tire vers la France.

A moi aussi, il me parut insupportable de passer un jour de plus en Allemagne. Else disparue avait emporté avec elle la parure d'illusion qui un temps m'avait fait goûter, en Thuringe, une espèce de bonheur. Je ne jetai pas un regard au site, pourtant aussi merveilleux que jamais en cette pure matinée de septembre, — tandis que je me rendais au château pour donner ma leçon quotidienne au prince héritier. En donnant à cet enfant aimable et intelligent cette dernière leçon, je ne sentis pas la tristesse que j'aurais attendue. Ma hâte d'en finir, de partir, de regagner la patrie emportait tout. Et décidément, j'avais épuisé toute ma force de souffrance et de tristesse tendre en écrivant ma lettre à la princesse. Il ne me restait plus qu'un fiévreux besoin d'absence, de fuite. Max savait que je partais le jour même en congé pour une quinzaine. Je ne lui dis pas que ce départ serait sans retour. L'idée de prononcer et d'entendre des paroles de séparation m'était insupportable.

En quittant l'appartement de mon élève, je me rendis chez le prince Otto. Il fallait bien lui annoncer ma résolution : lui aussi croyait encore

à un simple congé d'une quinzaine. Le valet de pied par qui je fis transmettre ma demande d'audience revint me dire que le prince avait en ce moment le comte de Marbach dans son cabinet, et que l'on me priait d'attendre au fumoir. Comme j'attendais effectivement, assis dans un des fauteuils de cuir rouge, je vis entrer le comte Lipawski, un portefeuille sous le bras. Quand il m'eut reconnu, il me tendit la main.

— Ah! cher docteur... Vous venez prendre congé du prince?

— On vous l'a dit, demandai-je, ou bien vous le devinez?

— Je le sais... N'allez-vous pas ce soir rejoindre Son Altesse Sérénissime à Carlsbad, pour continuer, là-bas, à lui donner vos excellentes leçons?... ajouta-t-il en baissant vers le tapis ses paupières de prélat.

— Je pars pour Paris avec ma sœur, répliquai-je assez rudement. Et je n'ai pas l'intention de revenir.

Il releva vers moi ses petits yeux clignotants.

— Ah! bah!... Ah! bah!... Voilà qui est curieux. Pour Paris? Et sans pensée de retour? Jamais je n'aurais cru... Grosse perte pour la principauté qui est déjà bien éprouvée!... La garnison prussienne... le timbre prussien... et le départ de M. le docteur Dubert!... C'est vrai-

ment trop pour un seul jour, et le Destin nous est sévère...

Un roulement de timbre interrompit l'insupportable persifleur. Le valet de pied traversa vivement le fumoir, entra chez le prince et ressortit aussitôt pour m'appeler. Je croisai, sur le seuil, le comte de Marbach; nous échangeâmes un salut dépourvu de cordialité.

Le prince Otto était debout, entre son fauteuil et son bureau; il se penchait sur des papiers posés devant lui, plutôt, je crois, pour se donner une attitude que pour les lire vraiment. Sans me regarder, il dit :

— Vous désirez me parler, monsieur le docteur?... Qu'est-ce qui vous amène? Votre congé annuel?

Le ton était volontairement neutre, indifférent. Je répondis :

— Monseigneur, j'ai le regret de demander à Votre Altesse de vouloir bien me relever de mes fonctions.

Il redressa le haut du corps, et, toujours entre son fauteuil et son bureau, s'écria :

— Ah! Pourquoi cela?

— Des affaires de famille, des affaires imprévues m'appellent à Paris... Et si Votre Altesse le permet, au lieu de prendre simplement le congé de quinze jours qu'elle m'avait accordé,

je partirai aujourd'hui même pour la France.

— Pour la France? fit le prince, sans mieux dissimuler son étonnement que n'avait fait le hofintendant. Vraiment, vous partez pour Paris? Vous rentrez en France... définitivement?

— Définitivement, monseigneur.

Un moment, le prince resta songeur : les crocs de sa moustache montèrent et descendirent, pendant qu'il mordait l'intérieur de ses lèvres.

— Monsieur le docteur, finit-il par dire, je ne saurais vous retenir de force, bien entendu. Vous me paraissez trop résolu pour que je puisse contrarier votre décision, votre brusque décision... que je regrette... Oui, je la regrette vivement. Aucune affaire ennuyeuse, du moins, ne vous rappelle à Paris?

— Aucune, monseigneur. Des questions d'intérêts... et l'éducation de ma jeune sœur.

— Bon! bon! fit-il.

Encore une pause, puis il s'avança vers moi et me regarda bien en face, selon son habitude.

— J'espère, dit-il (et le son de sa voix était déjà plus naturel et plus amical), j'espère qu'ici personne ne vous a manqué d'égards... et que vous ne partez pas mécontent?...

— Je pars très reconnaissant de l'accueil que j'ai reçu chez Votre Altesse et de Votre Altesse.

— Vraiment... Pas la moindre difficulté ici, avec personne?

— Pas la moindre.

— Ah! je suis content. Je suis content.

Il me tendit la main et garda un instant la mienne.

— Vous aviez quelques ennemis à la cour, monsieur Dubert... quelques jaloux... qui trouvaient sans doute que... qu'on vous y traitait avec trop de faveur. Croiriez-vous que j'ai reçu des dénonciations contre vous? des dénonciations anonymes (sa figure se contracta), des infamies que j'ai repoussées du pied, que j'ai brûlées, bien entendu... Enfin!... puisque vous voulez retourner dans votre beau pays, je suis bien aise que nous nous quittions bons amis. Je vous regretterai, monsieur Dubert. Vous êtes un brave homme... et vous aimez bien votre pays.

Je ne pus m'empêcher de répondre :

— Monseigneur, j'ai surtout connu combien je l'aimais depuis que je vis à l'étranger.

Le prince sourit.

— Nous sommes de braves gens aussi, monsieur Dubert, fit-il. La France et l'Allemagne sont deux grandes nations... qui devraient marcher la main dans la main... Malheureusement on ne s'entend pas. Oh! je ne dis pas que ce soit... exclusivement la faute de la France. Notre

souverain est un grand souverain... mais il est parfois mal conseillé. Les plus fidèles amis de l'empereur sont parfois cruellement traités... Savez-vous, monsieur Dubert, qu'on nous met une garnison prussienne dans la principauté? Aujourd'hui les casques à pointe occuperont le territoire de l'empereur Hunther. Et le timbre postal de Rothberg sera supprimé au premier janvier prochain. Le prétexte de tout cela a été l'absurde aventure de ce docteur Zimmermann, que le diable enlève!... A ce propos, ajouta-t-il à demi-voix, je compte sur votre discrétion... au sujet de... l'étourderie... de la sottise commise par le prince héritier... N'est-ce pas?

— Assurément, monseigneur.

Je demeurais debout, attendant mon congé.

— Allons, dit le prince Otto en redressant le front... Voilà une mauvaise journée... D'autant plus qu'on prépare une manifestation, dit-on, pour la sortie de prison du docteur Zimmermann. Cette manifestation est-elle dirigée contre moi ou contre la Prusse? Je n'en sais rien; mais, de toute façon j'en aurai des ennuis. Par bonheur, cet insupportable chimiste nous délivre de sa présence aujourd'hui même et s'en retourne à Iéna avec sa clique. C'est une petite compensation. Ah! tout n'est pas ravissant dans la vie des souverains. Adieu, monsieur Dubert!... Gar-

dez-nous un souvenir un peu amical... et revenez nous voir quelque jour. Je vous souhaite un bon voyage et une heureuse fortune. Ne parlez pas trop mal de nous à vos compatriotes. Dites-leur, n'est-ce pas, vous qui maintenant nous connaissez, *que nous ne sommes pas des barbares*.

Je m'inclinai; je serrai encore la main du prince. Nos regards se rencontrèrent dans cet adieu, et échangèrent un peu de sympathie humaine.

« Est-ce bizarre? pensais-je en retraversant les grandes salles et les vastes vestibules. Voilà un homme que je n'aime point, dont je ne me sens pas l'obligé, puisqu'il a simplement payé ce qu'il me devait, un homme dont l'esprit est infecté du pire virus tudesque, et dont la vie privée n'est pas admirable...

« Cependant, la poignée de main confiante de tout à l'heure est peut-être le meilleur loyer de mon abstinence, la récompense qui me touche le plus pour le sacrifice sentimental que j'ai consenti. »

Dans le vestibule, je me rencontrai de nouveau avec le comte de Marbach qui s'en allait chez le prince Max donner sa leçon d'art militaire. Je ne résistai pas au désir de le railler un peu.

— Monsieur le major, lui dis-je en le saluant

respectueusement, j'ai le regret de prendre congé de Votre Excellence. Je pars pour Paris.

— Monsieur le docteur, fit-il d'un ton de défensive, je vous souhaite un bon voyage.

— Je profite de notre dernière rencontre, monsieur le major, pour vous féliciter de ce qu'on ait enfin trouvé le véritable auteur de l'attentat. Cela ramène cet événement aux proportions d'un simple vaudeville. Nous lirons là-dessus d'amusantes plaisanteries dans le *Simplicissimus*.

Je crus qu'il allait me sauter à la figure; sa face de mauvais chat se hérissa et son dos se courba comme pour la tension d'un élan. Mais il se redressa, haussa les épaules et me tourna vivement le dos sans répondre. Comme il s'éloignait, j'entendis qu'il grommelait avec mépris le mot de « Welche! »

D'un pas allègre, je descendis l'escalier d'honneur; je sortis du château.

A peine dehors, je me heurtai à un rassemblement tenu en respect par le portier du château : des habitants de Rothberg-Village, en costume de travail quotidien, et aussi bon nombre des hôtes du Luftkurort, se massaient à une faible distance de la porte et, bien qu'ils ne fussent en tout guère plus d'une centaine, barraient l'étroite route entre les deux précipices. Cette foule

n'était point menaçante; mais, pour une foule allemande, elle me parut agitée. J'y reconnus aisément les sept social-démocrates de Rothberg. Une vingtaine de leurs coreligionnaires politiques, à ce qu'il semblait, étaient venus de Litzendorf les renforcer.

Je m'adressai à Finck, le savetier, hôte de Frau Zimmermann, qui pérorait activement de groupe en groupe.

— De quoi s'agit-il, ami Finck? Allez-vous prendre d'assaut le château, armé de votre tranchet?

— Dieu nous garde d'entrer dans ce repaire de la tyrannie! répliqua Finck qui se servait volontiers du vieux vocabulaire de la Révolution. Nous sommes ici pour attendre le docteur Zimmermann qui va sortir de prison après une injuste détention de quatorze jours, et qui me fait l'honneur de descendre dans mon humble maison, la maison où il est né. Nous sommes quelques-uns qui voulons lui faire une conduite triomphale. C'est un brave, celui-là, et qui voit clair... Si des hommes comme lui gouvernaient la principauté, monsieur le docteur, nous ne souffririons pas aujourd'hui qu'un contingent prussien occupe Rothberg et Litzendorf comme un pays conquis.

Une puissante acclamation s'éleva en ce mo-

ment; un remous poussa la foule et moi-même vers la porte de la prison. On criait : « Vive Zimmermann! » et même (fallait-il en croire mes oreilles) : « Vive la liberté! ». Des salves de *Hoch!* accueillirent la sortie du savant. Il s'avançait, accompagné du ministre de la police, assez penaud, qui prit congé de lui sur le seuil, avec des marques de déférence. Il s'avançait coiffé de son invariable chapeau haut de forme à bords plats, sous lequel, à droite et à gauche, s'envolaient les cheveux blancs. Les pans de sa redingote noire flottaient largement; sa cravate, déjà à demi dénouée, battait la mesure de sa marche sur le plastron resplendissant de sa chemise blanche. A côté de lui, sa femme, le dépassant de toute la tête, fort belle avec ses bandeaux bien nets et sa luisante robe de taffetas aubergine, lui donnait le bras. Leurs deux visages rayonnaient de bonheur, sous l'énorme porte de pierre qui les encadrait d'un vain décor de force oppressive. Toutes les têtes se découvrirent, toutes les bouches clamèrent : « Vive Zimmermann! » Et moi aussi, chapeau bas, j'acclamai le couple symbolique de l'antique Allemagne : la science courageuse, le dévouement sentimental.

Mais tout à coup s'éleva, en chœur derrière la foule, un chant bien connu des universités alle-

mandes, le chant de Robert Prutz : *Noch ist die Freiheit nicht verloren...* »

> La liberté n'est pas encore perdue;
> Nous ne sommes pas tellement à bas!
> La liberté renaît dans toutes les chansons
> Que lance le gosier de l'alouette...
> Non, la liberté n'est pas perdue
> Tant qu'un seul cœur d'homme brûle pour elle!...

Les quatre qui chantaient ouvrirent la foule qui laissa passer leur groupe harmonieux; ils s'avancèrent en ordre vers le savant. C'étaient Gerta, Franz, Albert et Michel, l'étudiante et les trois étudiants monistes. Les étudiants étaient coiffés de leur casquette universitaire, bleue à bande rouge. Gerta donnait la main à Michel, puis s'en venait Franz, petit et pansu, donnant la main au blond géant Albert. Devant leur maître et sa femme, ils s'arrêtèrent net et crièrent : *Hoch! Hoch! Hoch!*

Moloch ouvrit ses bras, d'abord à Gerta, puis aux trois hommes. La foule, émue, applaudit à chaque embrassement. Elle applaudit encore quand Gerta et Mme Moloch s'étreignirent, ne retenant plus leurs larmes. Et peut-être l'émotion grandissante eût-elle porté les assistants à quelque démonstration hostile dans l'enceinte du château, sans une heureuse inspiration d'Al-

bert. Toute la sensibilité d'Albert se traduisait par des actes de force physique. Cette fois, au comble du bonheur et de la fierté, il saisit sans le prévenir le vieux petit savant, le leva en l'air, l'assit comme un enfant sur sa large paume droite, faisant de son autre main un dossier à ce siège improvisé. Mme Moloch, qui savait la force herculéenne d'Albert, ne s'effraya pas. La foule rit et cria bravo. Alors, Albert se mit en marche, entraînant tout le monde loin du château.

Gerta, Mme Moloch, Franz et Michel escortaient le pavois vivant sur lequel se dressait Moloch. Et la foule, chantant les vieux chœurs universitaires, accompagnait cette marche triomphale. Les refrains latins, les *Ergo bibamus !* étaient coupés de : *Hoch !* de cris de : « *Vive Rothberg !* », de « *Vive la liberté !...* » Et j'entendis même mon ami le savetier Finck lancer sans soulever la moindre réprobation, un violent : « A bas les Prussiens ! »

Cependant, Albert, qui dirigeait la marche, au lieu de continuer vers le Luftkurort, tourna sur la droite et prit le chemin qui descendait vers Rothberg-Dorf. La foule le suivit. La descente était rapide. Albert allongea la marche, entraînant tout le monde. Dans les clameurs, dans la poussière, parmi le vol des petits cailloux qu'arrachaient au chemin les lourdes chaussures

germaniques, cette trombe humaine victorieuse, — dominée par Moloch impavide, qui souriait, son chapeau étincelant au soleil comme une gloire, — atteignit le village et n'arrêta son élan que devant le pont de la Rotha... Et juste à cette minute apparut, à l'autre bout du pont, une autre troupe de manifestants qui avait dévalé en sens inverse vers la Rotha et ne levait pas moins de poussière, et ne faisait pas moins de fracas : c'étaient les oies, toutes les oies de Rothberg, les adolescentes et les matrones, les jeunes oisons et les jars vénérables, leurs ailes en bataille, leur col tendu, leur jaune bec grand ouvert, d'où s'échappaient de vaines clameurs : tous firent accueil à Moloch libéré. Leurs rauques voix criaient distinctement : *Hoch! Hoch! Hoch!* Et il me parut bien qu'un vieux jars, au jabot déplumé, tendant son cou par-dessus les autres, clamait distinctement : *Nieder mit Preussen!...* (A bas la Prusse!)

V

QUAND l'antique calèche qui nous emportait, Gritte et moi, avec nos bagages, vers Steinach, atteignit le tournant d'où se découvraient une dernière fois le Luftkurort et le château, je priai le cocher de mettre ses chevaux au pas. La main dans la main, nous nous retournâmes pour bien emplir nos yeux du paysage. Il était environ trois heures après midi, le ciel était pur, avec de légers flocons de nuages, très espacés. Une lumière plus douce que celle de l'été, mais presque aussi éclatante, baignait les blanches villas et le château jaune. Le cocher arrêta tout à fait et, se tournant sur son siège, nous dit :

— La Seigneurie a remarqué que toutes les fenêtres du château sont fermées aujourd'hui?...

C'est qu'on n'est pas content à cause de la garnison prussienne qui arrive tout à l'heure. Alors le prince a voulu protester.

Nous ne répondîmes pas. Ma main serrait la main de ma sœurette. Tous les deux, sans nous le dire, nous sentions bien que nous pensions à la même chose, qui n'était pas du tout ce qui préoccupait notre cocher, le prince Otto et la population de Rothberg... Nous pensions que nous avions regardé ce même paysage quelques semaines auparavant, animés l'un et l'autre d'une confuse espérance d'événements nouveaux, émouvants, romanesques, dans notre vie... que nous nous en éloignions aujourd'hui vraisemblablement pour ne plus jamais revenir... qu'il ne s'était rien accompli et que, de cette indifférence de la Destinée, notre cœur restait un peu endolori.

Le cocher, qui décidément goûtait le plaisir de la conversation, reprit :

— La Seigneurie sait aussi ce qu'on a fait à la statue de la Fasanerie?

— La statue de Bismarck?

— Oui. De mauvais plaisants ont mis une muselière au dogue de Bismarck. Oh! ajouta-t-il, à Litzendorf et à Rothberg, il y a des gens qui n'aiment pas les Prussiens. On leur fera la vie dure, aux mangeurs de raves!

— Qui appelez-vous les mangeurs de raves?

— Les Prussiens, parbleu. La Seigneurie sait bien que les Prussiens ne mangent que des raves.

Et, fouettant ses chevaux, il descendit la côte à vive allure. Bientôt, le paysage s'étrécit et s'assombrit. La Rotha, bondissant plus près de la route, avec plus de fracas, semblait lutter de vitesse avec nous, à qui, le premier, atteindrait Steinach... Les pentes velues, à gauche de la route, s'élevèrent plus raides et plus hautes. Toute la route fut baignée d'ombre fraîche. Gritte ramena sur elle les pans de sa cape et se serra contre moi.

— Sœurette?

— Quoi, mon Loup?

— Il y a quelque chose que tu ne m'as pas dit.

Sans répondre, elle nicha sa tête dans le creux de mon épaule. Et je sentis battre son cœur contre ma poitrine.

Je repris :

— Tu quittes Rothberg sans regret?

— Je suis heureuse de partir avec toi.

— Ah! petite femme! comme tu sais déjà éluder une réponse qui t'embarrasse! Je te demande si, même pour revenir à Paris avec moi, tu n'as pas du tout de chagrin à quitter ce pays?

— Je regrette la bonne Mme Moloch et aussi le vieux singe de savant. Cela me fera plaisir de les retrouver tout à l'heure à la gare de Steinach et de faire route avec eux jusqu'à Erfurt.

Le docteur et sa femme avaient en effet quitté Rothberg une heure après la mise en liberté, selon le désir exprimé par le prince. Ils avaient été déjeuner à Steinach. Le même train, à trois heures cinquante, devait nous emporter... Mais, décidément, Gritte amusait ma curiosité. J'insistai :

— Alors, chérie, M. et Mme Moloch sont tout ce que tu regrettes à Rothberg?

Elle leva vers moi ses yeux si francs, si clairs.

— Max? demanda-t-elle.

— Oui, Max?

Après un instant de réflexion, elle dit :

— Je ne le regrette pas beaucoup.

Je sentis qu'elle parlait sincèrement.

— Mais alors, demandai-je, il s'est passé entre vous deux quelque chose que tu ne m'as pas conté; quelque incident vous a éloignés l'un de l'autre. Car vous étiez bons amis, d'abord.

— Dieu! que tu es curieux, mon Loup!

Durant quelques minutes, elle ne dit plus rien. C'était le plus sombre, le plus étroit passage de la gorge de la Rotha, l'endroit qui impose le silence par sa tragique profondeur, où

ne doivent s'entendre que la voix des vieux arbres et le frémissement de la rivière devenue torrent. Quand le ravin commença à s'élargir et à s'éclairer, Gritte reprit, cette fois sans me regarder :

— Tu veux savoir? Eh bien! voilà... Max a été longtemps très affectueux, très respectueux... comme un garçon de notre monde qui aurait été bien élevé... De temps en temps, il me demandait de m'embrasser les mains... oui, les mains! Et puis après? fit-elle en levant le front vers moi. Tu as beau ouvrir tes énormes yeux de Loup. Tu sais bien que les garçons embrassent les jeunes filles! Les parents font semblant de ne pas le savoir, mais, au fond, ils s'en doutent bien! Donc, quelquefois je permettais à Max de m'embrasser la main ou le haut du poignet...

— Oh! Gritte...

— Attends... Alors, ça ne lui a plus suffi... Il a demandé la permission de m'embrasser dans le cou. J'ai refusé... Il a insisté. Il est devenu insupportable... Et, un jour que je lisais, au Maria-Helena-Sitz, il est venu à pas de voleur derrière moi... et m'a mis un gros baiser dans le cou... Dame! moi, j'ai été saisie et, sans réfléchir, je lui ai envoyé une gifle... une bonne gifle sur la joue et un peu sur le nez... Il est devenu

rouge, violet, et, comme j'avais pris du champ, il a bondi sur moi, sa cravache levée. Je t'assure qu'il allait me frapper... Mais je l'ai regardé dans les yeux et je lui ai dit : « Sauvage ! » Il a laissé retomber son bras et il s'est assis sur le banc de Maria-Helena, boudant, me tournant le dos... Moi, je suis remontée à la villa, le laissant là. Depuis, il m'a demandé pardon. Seulement, c'était fini. Je ne pouvais plus être avec lui comme avant. Je pensais toujours à ses mauvais yeux furieux et à la cravache levée en l'air. Et voilà... Mais tu me fais mal, mon Loup!

Je l'avais saisie entre mes bras et je l'embrassais fort, fort, comme une chose à moi qu'on avait voulu me prendre ou m'abîmer, et que j'emportais malgré tout. Je pensais :

« Chère petite Française, toi aussi, tu as senti comme moi le heurt, l'offense de l'âme étrangère! Seulement, ton instinct d'enfant à peine femme, ton instinct plus fort, pas encore émoussé par la lâcheté des mœurs ou la tyrannie du désir, ton infaillible instinct s'est révolté aussitôt. Tandis que moi, j'ai sottement raisonné, trop longtemps raisonné contre mon instinct. »

Nous approchions du Schweizerhaus, et déjà la vallée se faisait moins sévère, quand notre cocher arrêta sa calèche contre l'accotement de gauche et nous fit signe d'écouter.

Dans le silence murmurant et frissonnant, on entendait distinctement piétiner une troupe qui montait, encore dissimulée à nos yeux par le prochain tournant de la route.

— Les mangeurs de raves! fit notre cocher en montrant du fouet la direction de ce tournant.

Ils apparurent : d'abord les tambours et les fifres, caisse sur le flanc et fifre en sautoir; puis les hommes, l'arme en bandoulière, les bras ballants, alignés tant bien que mal, car, pour gravir cette côte isolée, on les laissait marcher à volonté. Ils marchaient, parlant peu, tête basse, harassés déjà par une autre étape matinale. Tout le décor de la parade prussienne était aboli : je contemplais une centaine de paysans affublés d'un lourd vêtement de drap, presque tous très jeunes, dont les visages recuits de hâle, embrasés de soleil, les traits brutalement dessinés, évoquaient les labeurs de la campagne. Seuls, les sous-officiers, par habitude, marquaient à peu près le temps. Quant au lieutenant, un enfant de vingt-cinq ans, joufflu, dont la naissante moustache blonde essayait de dessiner des crocs à l'instar de l'empereur, il marchait au pas prussien, impeccablement, la poitrine bombée, le col raide...

Je les regardai sans haine.

« Peut-être est-il dans les rangs de cette

troupe, celui qui me couchera en joue un jour et me tuera, ou celui qui tombera frappé d'une balle que j'aurai tirée au hasard, dans l'horizon d'une bataille... »

La troupe suante, poudreuse, montait vers Rothberg. Nous la suivîmes des yeux, Gritte et moi, jusqu'au moment où elle ne fut plus qu'un nuage confus de poussière s'évanouissant dans la pénombre du chemin. Les pins, les mélèzes, les hêtres, et aussi les rochers où gambade la libre Rotha, semblaient les regarder aussi. « Quels sont ces hommes armés que nous n'avons jamais vus ? »

Forêts, rochers de Thuringe, libre Rotha, regardez-les bien : ce sont vos maîtres qui passent. Et par eux tu es plus vaincue que nous, ô vieille Allemagne !

La calèche repartit au trot, atteignit bientôt le Schweizerhaus, puis roula dans la plaine fade qui s'étend du Schweizerhaus à Steinach. Gritte et moi, nous ne parlions pas. Nos mains restaient unies. Nous sentions l'un et l'autre que les derniers fils se rompaient entre ce sol étranger et nous. Cela nous faisait encore un peu mal : mais à travers l'inévitable mélancolie des départs commençait à poindre pour nous l'allégressse du retour.

Et de nouveau nous traversâmes le vieux Steinach; les petites maisons en torchis rose et en écailles d'ardoises nous saluèrent au passage, et aussi l'Électeur Louis-Ulrich, raide sur les reins de son immobile cheval de bronze... La place en demi-cercle, le Rathaus, se reflétèrent un instant dans nos yeux... Nous passâmes le pont où dort la Rotha embourgeoisée. Ce coin stagnant de la vieille Allemagne, notre pensée ne le séparerait plus désormais d'une certaine image : la fiancée de M. Moloch, avec son fichu croisé chastement sur la poitrine, et ses boucles à l'anglaise éparses autour de son visage, s'échappant de la maison de Frau Traube pour aller rejoindre à Hambourg le fiancé proscrit.

Mais voici déjà la nouvelle partie de la ville, les tramways électriques, les maisons de pierre rococo-gothiques et gothico-modern-style, les boutiques à l'instar de Berlin. Des drapeaux pendent aux fenêtres en l'honneur du contingent prussien arrivé dans la matinée, à destination de Rothberg et de Litzendorf. Au croisement de la Molkestrasse et de la Kaiserstrasse, notre voiture s'arrête devant une autre compagnie de fantassins qui passent, tenue de campagne, paquetage au dos, fusil sur l'épaule... Ceux-là marchent comme à la parade, sous l'œil émerveillé des gamins et des bonnes. Ils s'en-

gagent dans la vieille ville. Ils vont montrer au margrave Louis-Ulrich les conquérants de sa descendance.

A la gare de Steinach, nous trouvâmes pas mal de voyageurs à destination d'Erfurt. Mais nous n'aperçûmes ni M. ni Mme Moloch. Quand nous eûmes fait enregistrer nos bagages, j'entrai un instant avec Gritte dans le restaurant de la salle d'attente. Mlle Binger, assise à son comptoir, illumina son visage en m'apercevant, comme si elle n'eût attendu que moi pour recouvrer toute joie de sa vie :

— Oh! Monsieur le Docteur!... Combien vous vous faites rare! Il est vrai que vous êtes si occupé à la Cour!... Et vous partez pour Carlsbad avec votre jeune demoiselle, pour rejoindre Son Altesse la Princesse?

Elle me coula, sur ces derniers mots, un regard chargé de mystère.

— Précisément, répliquai-je, m'amusant à brouiller les racontars dans l'étroite cervelle de la caissière. On ne saurait rien vous cacher, Mademoiselle. Mais, en attendant le train, auriez-vous la complaisance de me donner une carte postale de Steinach? Tenez... celle-ci... qui représente la gare, tout simplement.

Au crayon, tandis que Gritte examinait les affiches coloriées de la Hambourg-Amerika-Linie, je traçai l'adresse : Comtesse de Grippstein, 4, Grabenstrasse, Carlsbad. Et sur le verso j'inscrivis ces deux vers de l'*Intermezzo :*

« D'épaisses ténèbres m'enveloppent depuis que la lumière de tes yeux ne m'éblouit plus, ma bien-aimée... »

Puis j'allai jeter cette carte dans la boîte de la gare, conscient d'accomplir un acte équitable de politesse sentimentale. Mais déjà je me rendais bien compte que, pour être sincère, il m'eût fallu écrire sur la carte postale précisément le contraire des vers de Heine. Car c'est maintenant que je commençais à voir clair dans mon cœur, maintenant que le paysage enchanté de la Rotha ne m'envoûtait plus. Il me semblait que toute mon aventure se reculait dans un passé lointain et chimérique, qu'elle se réduisait à un rêve léger.

« Quoi, pensai-je, ce ne fut que cela? »

Avant de rentrer dans la gare, je jetai tout de même un coup d'œil d'adieu à Steinach. Avec la modernité de ses rues, ses drapeaux noir, rouge et blanc, son luxe de parvenue, la nouvelle Steinach, symbole de l'Allemagne prussienne, m'offusqua une dernière fois.

— Allemagne prussienne, lui dis-je, fausse Allemagne, je ne te regrette pas : tu ne garderas rien de mon cœur...

Comme je me parlais ainsi à moi-même, je vis qu'un soldat, qui tenait deux chevaux de selle en main au pied du perron de la gare, me saluait d'un signe de tête. Il portait l'uniforme des gardes du château. Je reconnus qu'un des chevaux était celui du prince Max... En regagnant la salle d'attente, j'aperçus le jeune prince lui-même en petit uniforme, qui causait avec Gritte.

Il vint à moi :

— Comme c'est mal, me dit-il d'un ton de reproche ému qui me toucha, comme c'est mal d'avoir voulu partir sans me dire adieu !

— Cher prince, répondis-je, à moi aussi il en coûte de me séparer de vous. Et c'est pour cela que j'ai voulu nous épargner la tristesse de l'adieu. Mais, puisque vous voilà, laissez-moi vous dire que je suis heureux de la rencontre. On vous a donc gracié ?

— Non, répliqua-t-il (et la malice de l'enfance effaça la tristesse de son visage), j'ai rompu les arrêts, simplement. Aujourd'hui, tout est sens dessus dessous au château, à cause de l'arrivée des Prussiens... On me doublera mes arrêts : mais cela m'est bien égal. Je ne m'en-

nuierai pas moins libre qu'enfermé, maintenant que je vais être seul.

A ce moment, une voix suraiguë, une voix de dispute fit retourner toutes les têtes dans la salle. Nous aperçûmes Moloch, sa petite figure de singe mouillée de poussière et de sueur, ses cheveux blancs ébouriffés, gesticulant éperdument de ses deux bras dont l'un brandissait son chapeau haut de forme tout poudreux, et l'autre un sac de voyage.

— Ma boîte à insectes, s'écria-t-il, qui m'a dérobé ma boîte à insectes?... Il y a dedans un lépidoptère qui vaut six cents marks... Et toute la flore de la basse Rotha que j'ai recueillie! On m'a volé ma boîte à insectes pendant que je faisais enregistrer mes bagages. J'intenterai un procès au chemin de fer. Je suis le professeur Zimmermann, de Iéna.

Mme Moloch arriva à propos pour calmer cette colère; elle portait la boîte verte. Une certaine curiosité agitait les assistants autour de ce singulier couple, mais il me sembla qu'on le regardait avec moins de sympathie qu'à Rothberg. Steinach est franchement prussianisée, et les opinions du Docteur y étaient connues, ainsi que sa récente aventure.

Gritte, le prince et moi, nous allâmes vers

eux. Le prince salua le docteur, qui manifesta une vive surprise.

— Ah! Monseigneur... Rupture de ban? Ou bien vous enverrait-on finir vos études à Iéna sous ma férule?

— Je rentre tout à l'heure au château, dit Max un peu gêné; j'ai voulu seulement dire adieu à mon professeur... et à vous.

Nous gagnâmes ensemble le quai de départ. Moloch déposa par terre son sac et sa boîte verte, sur lesquels veillèrent les yeux fidèles de Mme Moloch.

— Vous ne me gardez pas de rancune, monsieur le Docteur? demanda le jeune prince à demi-voix.

— Pas la moindre, mon cher prince, répliqua Moloch.

Et, lui tendant la main.

— Mon seul vœu est que cet incident vous conserve le sens de la justice et de la responsabilité, puisque vous êtes un jour destiné à être un berger d'hommes.

Max se jeta à son cou et l'embrassa. Après quoi il embrassa Mme Moloch, et moi-même. Gritte seule n'avait pas été embrassée : il se tourna vers elle, hésitant, tout à fait comique. Déjà le chef de gare, en rouge costume de général d'opérette, faisait reculer les voyageurs

avec force invectives, car le train approchait...

Gritte devint toute rose.

— Vous n'embrassez pas votre petite amie? dis-je à Max.

Tous deux sourirent. Avec un peu d'embarras, ils se donnèrent un premier baiser cérémonieux. Puis Max, comme malgré lui, enveloppa la taille de Gritte, l'attira tendrement sur sa poitrine, la baisa de nouveau au-dessus du col, dans les derniers frisons des cheveux. Et je vis que la main de Gritte serrait un peu nerveusement la main de son ami.

— Trop charmants! s'écria Mme Moloch.

Et ses tendres yeux s'emplirent de larmes.

Le train accourait, fracassant l'air, grinçait, stoppait, exhalait comme de grands soupirs las de tous ses freins. Le premier, Moloch se précipita sur un marchepied, faillit culbuter, se retint au verrou de la portière contre laquelle il s'escrima inutilement jusqu'à ce que nous l'eussions ouverte. Mme Moloch, Gritte, et moi le dernier, nous montâmes après lui.

Le prince referma la portière; debout sur le quai, il continua de s'entretenir avec Gritte et moi, tandis que les époux Moloch installaient au fond du compartiment leurs sacs de voyage et la précieuse boîte verte.

Les yeux de Max, qui ne voulaient pas pleu-

rer, regardaient Gritte avec un air de tendre reproche. Puis ils se fixèrent sur moi, et mon cœur se serra : car, à travers ces yeux si pareils aux yeux de sa mère, j'avais entrevu l'âme d'Else qui me disait, elle aussi, ce que les yeux de Max disaient à Gritte :

« Que t'ai-je fait? pourquoi t'en vas-tu? »

Le rouge chef de gare siffla. Je serrai la main du prince, Gritte lui tendit la sienne qu'il baisa au vol.

— Adieu! Adieu! firent M. et Mme Moloch se pressant derrière nous.

Les muscles du train se tendirent. La locomotive jeta coup sur coup sa rude haleine. Max demeurait debout sur le marchepied.

— Au revoir! à Paris! dit Gritte émue.

Le prince sauta à terre. Nous l'entendîmes encore, qui murmurait :

— A Paris? Hélas! jamais je n'irai...

1906.





Achevé d'imprimer

le premier octobre mil neuf cent six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4491.







